This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731418 1

3 3433 06731418

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
247068
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731418 1

NARCISSE

OU

L'AMANT

DE LUI-MEME,

COMÉDIE

Repréſentée par les Comédiens ordinaires du Roi, le 18 Decembre 1752.

GENEVE.

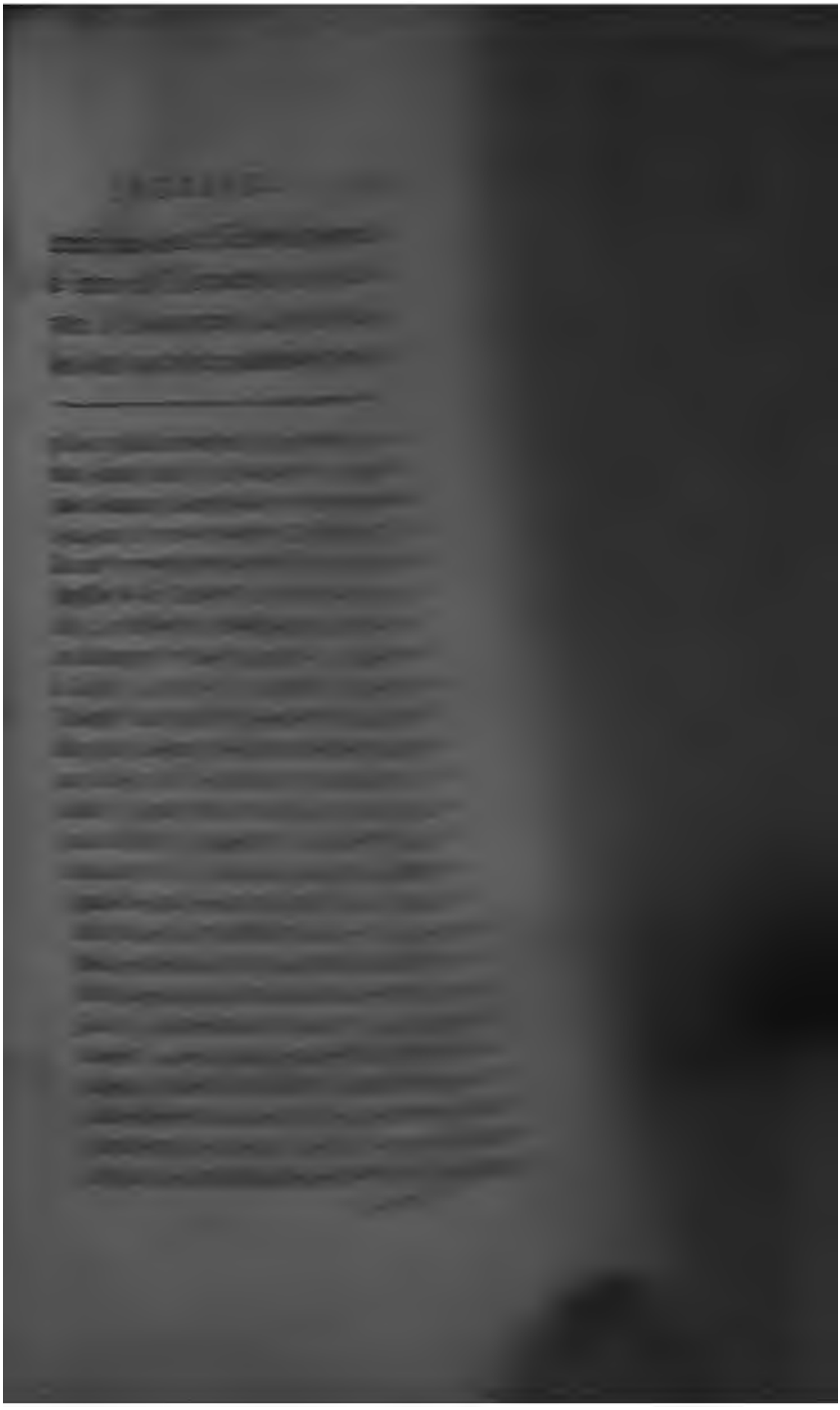
M. DCC. LXXXI.

PREFACE.

tres, qui, pour la plupart, ſe paſſent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe gueres qu'on penſe bien ou mal de moi, il m'importe que perſonne n'ait droit d'en mal penſer, & il importe à la vérité que j'ai ſoutenue, que ſon défenſeur ne ſoit point accuſé juſtement de ne lui avoir prêté ſon ſecours que par caprice ou par vanité, ſans l'aimer & ſans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la queſtion que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me ſuſciter une multitude d'adverſaires (*a*) plus

(*a*) On m'aſſure que pluſieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adverſaires mes adverſaires, & cela me paroit aſſez croyable dans un ſiecle où l'on n'oſe plus rien appeller par ſon nom. J'apprends auſſi que chacun de mes adverſaires ſe plaint, quand je réponds à d'autres objections que les ſiennes, que je perds mon tems à me battre contre des chimeres; ce qui me prouve une choſe dont je me doutois déjà bien, ſavoir qu'ils ne perdent point le leur à ſe lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'eſt une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits



occaſion prouveroit en ma faveur plus que tous mes diſcours. En effet, ils n'ont déguiſé ni leur ſurpriſe ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'étoit montrée integre ſi mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indiſcretes, ni même les fauſſetés (*b*) pour tâcher d'affoiblir le poids de ſon jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations,

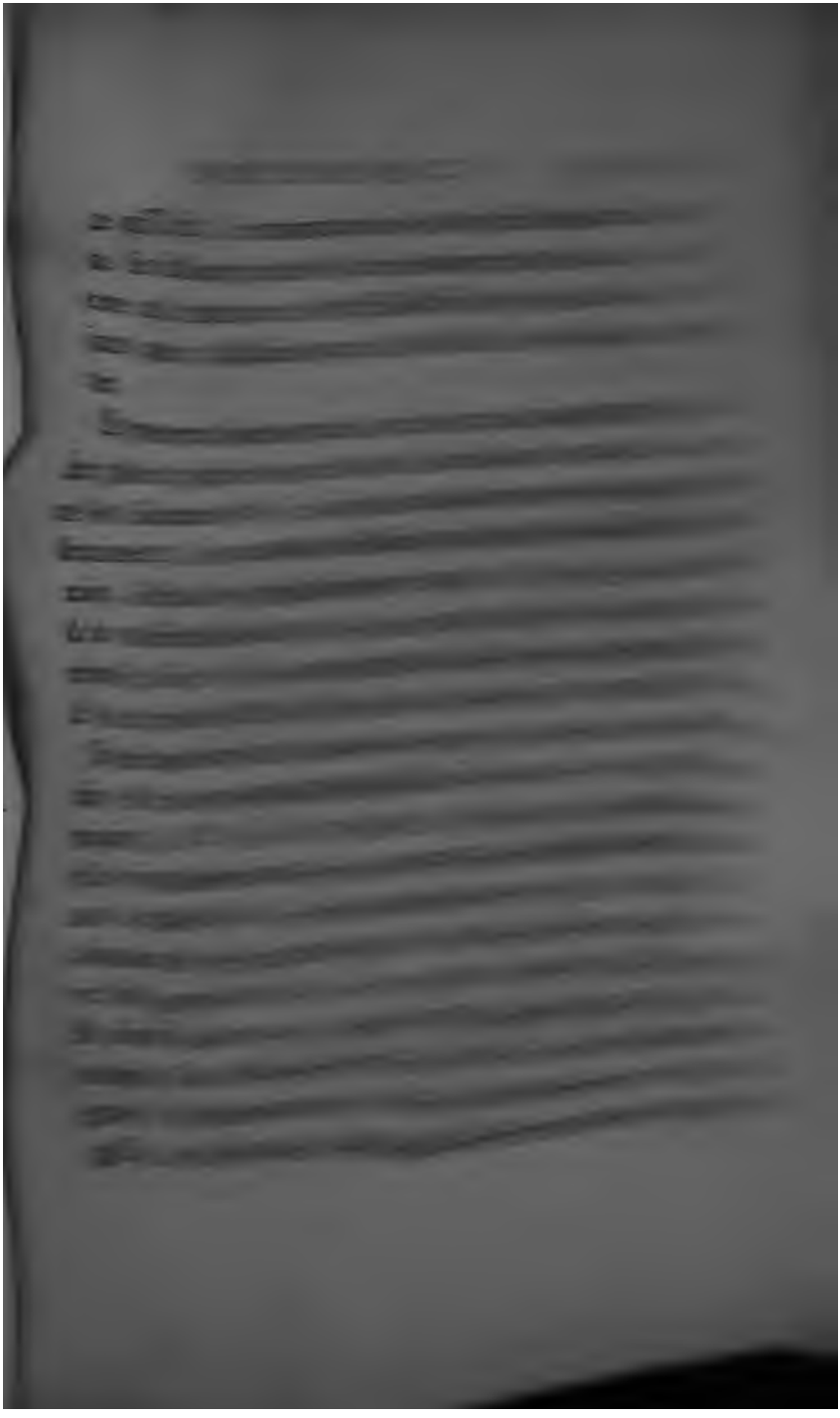
---

de beaux-eſprits, où ils étoient bien ſurs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adverſaires, trouvoient d'abord ſans réplique les réponſes de mes adverſaires, puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, ſelon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adverſaires mes adverſaires; car, malgré la politeſſe de mon ſiecle, je ſuis groſſier comme les Macédoniens de Philippe.

(*b*) On peut voir dans le Mercure d'Août 1752 le déſaveu de l'Académie de Dijon au ſujet de je ne ſais quel écrit attribué fauſſement par l'Auteur à l'un des membres de cette Académie.

& l'on doit croire que l'art de raiſonner ſert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec ſuccès à démontrer des folies!

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues; c'eſt ſans doute de leur part une maniere nouvelle & commode de répondre à des argumens ſans réponſe, de réfuter les démonſtrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me ſemble, à moi, que ceux qui m'accuſent ſi témérairement de parler contre ma penſée, ne ſe font pas eux-mêmes un grand ſcrupule de parler contre la leur: car ils n'ont aſſurément rien trouvé dans mes Ecrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inſpirer cette idée, comme je le prouverai bientôt; & il ne leur eſt pas permis d'ignorer que dès qu'un homme parle ſérieuſement, on doit penſer qu'il croit



j'affecte de mépriſer mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre auſſi à cette accuſation.

Premiérement, quand même on l'admettroit dans toute ſa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne-foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs ſentimens, il faudroit dire que l'amour de la juſtice eſt banni de tous les cœurs & qu'il n'y a pas un ſeul chrétien ſur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agiſſent toujours conſéquemment à leurs maximes, & je paſſe condamnation ſur les miennes. Tel eſt le ſort de l'humanité, la raiſon nous montre le but & les paſſions nous en écartent. Quand il ſeroit vrai que je n'agis pas ſelon mes principes, on n'auroit donc pas raiſon de m'accuſer pour cela ſeul de parler contre

mon sentiment, en établissant mes principes en faisant.

Mais si je voulois appliquer cette nation sur un point, & vous faire comparer les mêmes parties de choses, le [illegible] heur de petites causes en grands effets, vous feroit voir en quelques années de ce siecle, le premier Empire du monde occupé par des Princes qui, à titre de regardés des Souverains d'Europe, & les Grands mêmes [illegible] ne comptoient pas qu'ils [illegible]

(a) Comme on [illegible] dans [illegible] ne [illegible] [illegible] [illegible]

fait ſeroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconſéquence : c'eſt ce qui me reſte à prouver.

Je ſuivrai pour cela, ſelon ma coutume, la méthode ſimple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la queſtion, j'expoſerai de nouveau mon ſentiment, & j'attendrai que ſur cet expoſé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes diſcours. Mes adverſaires de leur côté n'auront garde de demeurer ſans réponſe, eux qui poſſedent l'art merveilleux de diſputer pour & contre ſur toutes ſortes de ſujets. Ils commenceront, ſelon leur coutume, par établir une autre queſtion à leur fantaiſie ; ils me la feront réſoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raiſonner, non à ma maniere mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du

Lecteur

Voilà ce que mes adverſaires ont très-bien réfuté : auſſi jamais n'ai-je dit ni penſé un ſeul mot de tout cela, & l'on ne ſauroit rien imaginer de plus oppoſé à mon ſyſtême que cette abſurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne ſe ſont point épurées (*d*), la queſtion étoit à-peu-près réſolue.

(*d*) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fuſſent bonnes, mais ſeulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille ſources de corruption ; & quoique les ſciences ſoient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce ſoit la ſeule. La ruine de l'Empire Romain, les invaſions d'une multi-

Mais elle en renfermoit [illegible] une autre plus générale [illegible] importante sur l'influence [illegible] des sciences doit [illegible] occasion sur les mœurs [illegible]

[illegible] de Barbares, ont [illegible] les peuples, qui [illegible] les mœurs & les [illegible] les [illegible], le [illegible] la navigation [illegible] & d'autres [illegible] pas dire, ont [illegible] Tout ce qui [illegible] les diverses [illegible] des autres [illegible] chez toutes, [illegible] leur climat & à la [illegible] Les [illegible] le mal; elles [illegible] & celui sur-tout [illegible] c'est d'avoir donné [illegible] agréable, un certain [illegible] pêche d'en avoir [illegible] la première fois la [illegible] me souviens qu'un [illegible] principal répondit [illegible] qu'un homme ordinaire [illegible] comme tout le monde. [illegible]

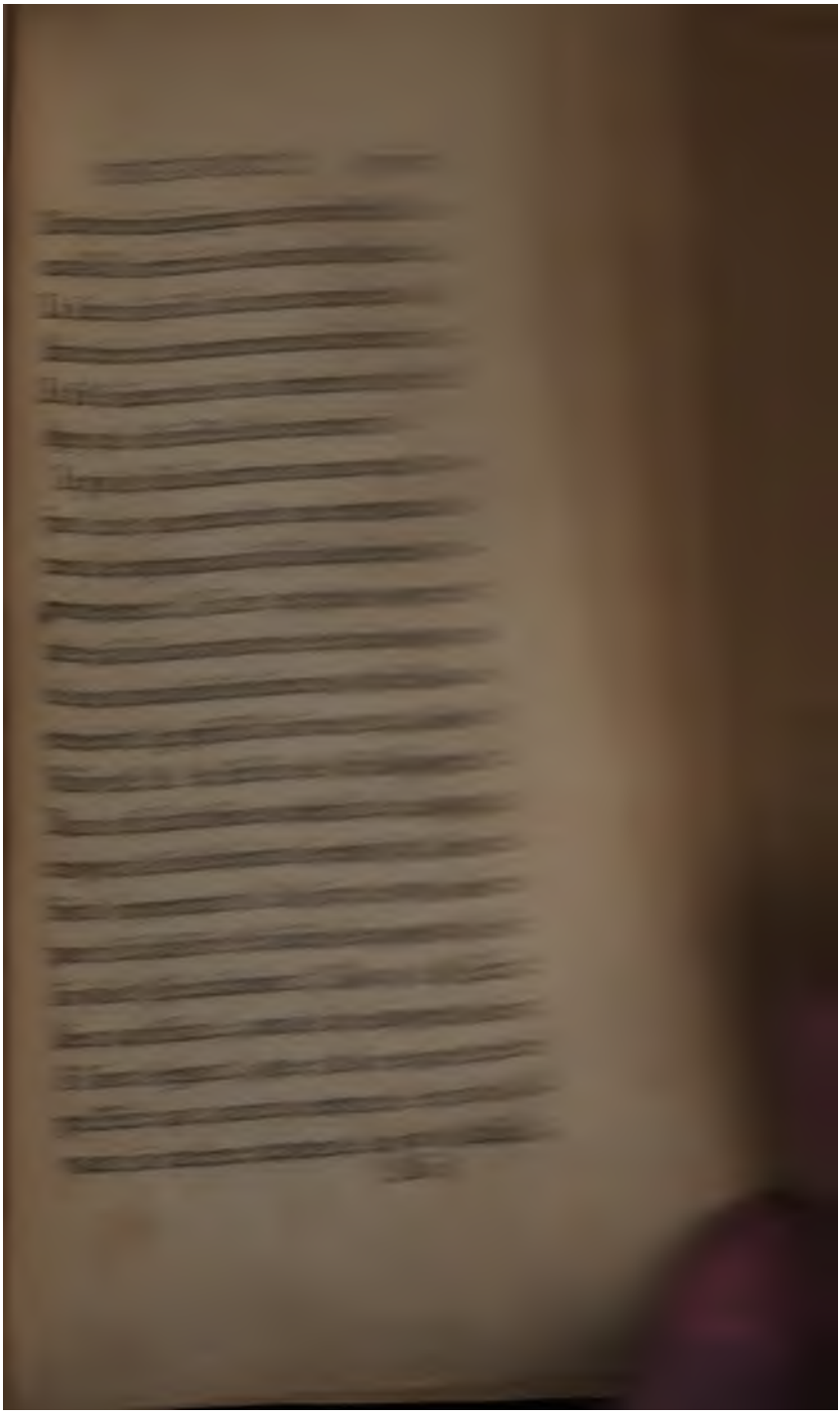
C'eſt celle-ci, dont la premiere n'eſt qu'une conſéquence, que je me propoſai d'examiner avec ſoin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à meſure que le goût de l'étude & des lettres s'eſt étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas aſſez; car ſans pouvoir nier que ces choſes euſſent toujours marché enſemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre: je m'appliquai donc à montrer cette liaiſon néceſſaire. Je fis voir que la ſource de nos erreurs ſur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuſes connoiſſances avec

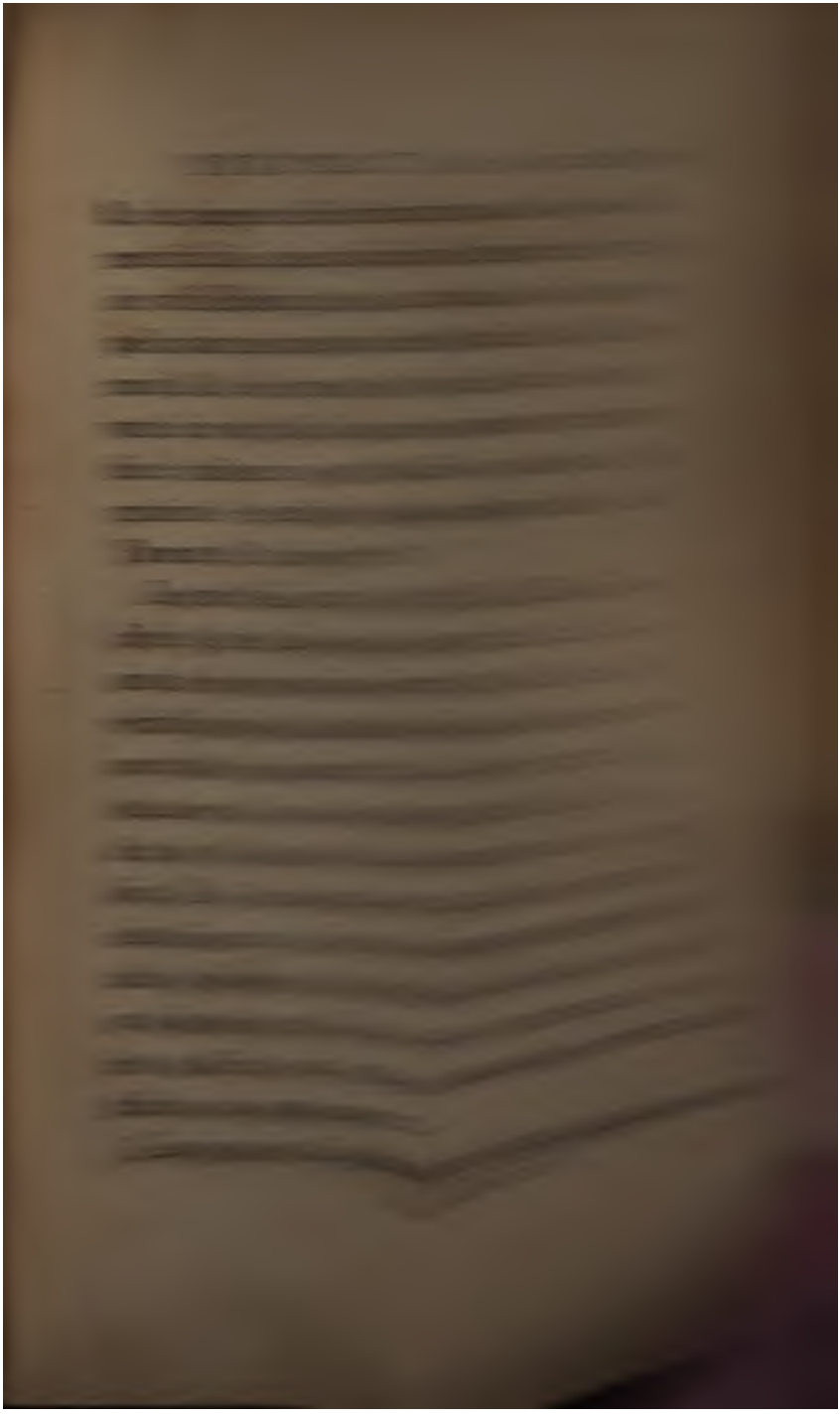
---

dont le caractere ſi bien expoſé auroit dû faire frémir ſur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui reſſembler, parut un caractere tout-à-fait manqué, & ſes noirceurs paſſerent pour des gentilleſſes, parce que tel qui ſe croyoit un fort honnête-homme, s'y reconnoiſſoit trait pour trait.



mais tout au plus comme le meilleur: encore cette derniere diſtinction eſt-elle ſouvent dangereuſe; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des Lettres, qui naît du deſir de ſe diſtinguer, produit néceſſairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'eſt utile; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir. Les premiers Philoſophes ſe firent une grande réputation en enſeignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut ſe diſtinguer en frayant des routes contraires. Telle eſt l'origine des ſyſtêmes abſurdes des Leucippe, des Diogènes, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrece. Les Hobbes, les Mandeville & mille autres ont affecté de ſe diſtinguer de même parmi nous;



ſoins qu'on donne à notre éducation, ſont les fruits & les ſemences de ces ridicules préjugés. C'eſt pour nous enſeigner les Lettres qu'on tourmente notre miſérable jeuneſſe ; nous ſavons toutes les regles de la grammaire avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous ſavons tout ce qui s'eſt fait juſqu'à préſent avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, perſonne ne ſe ſoucie que nous ſachions agir ni penſer. En un mot, il n'eſt preſcrit d'être ſavant que dans les choſes qui ne peuvent nous ſervir de rien ; & nos enfans ſont préciſément élevés comme les anciens athletes des jeux publics, qui, deſtinant leurs membres robuſtes à un exercice inutile & ſuperflu, ſe gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des Letttres, de la philoſophie & des beaux-arts amollit les corps

& les ames. Le travail [illegible] rend les hommes délicats, [illegible] leur tempérament, [illegible] difficilement [illegible] corps a perdu la sienne. [illegible] la machine, épuise les esprits, [illegible] la force, énerve le courage, [illegible] seul montre assez qu'elle [illegible] pour nous : c'est [illegible] lâche & pusillanime [illegible] également [illegible] tions. Chacun [illegible] tans des villes [illegible] tenir les [illegible] ignore [illegible]

[illegible]

ſuſpect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions ſur la foibleſſe de notre nature ne ſervent ſouvent qu'à nous détourner des entrepriſes généreuſes. A force de méditer ſur les miſeres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la ſécurité. C'eſt bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, " ſi la ſcience eſſayant de nous » armer de nouvelles défenſes contre » les inconvéniens naturels, nous a » plus imprimé en la fantaiſie leur » grandeur & poids qu'elle n'a ſes » raiſons & vaines ſubtilités à nous » en couvrir.

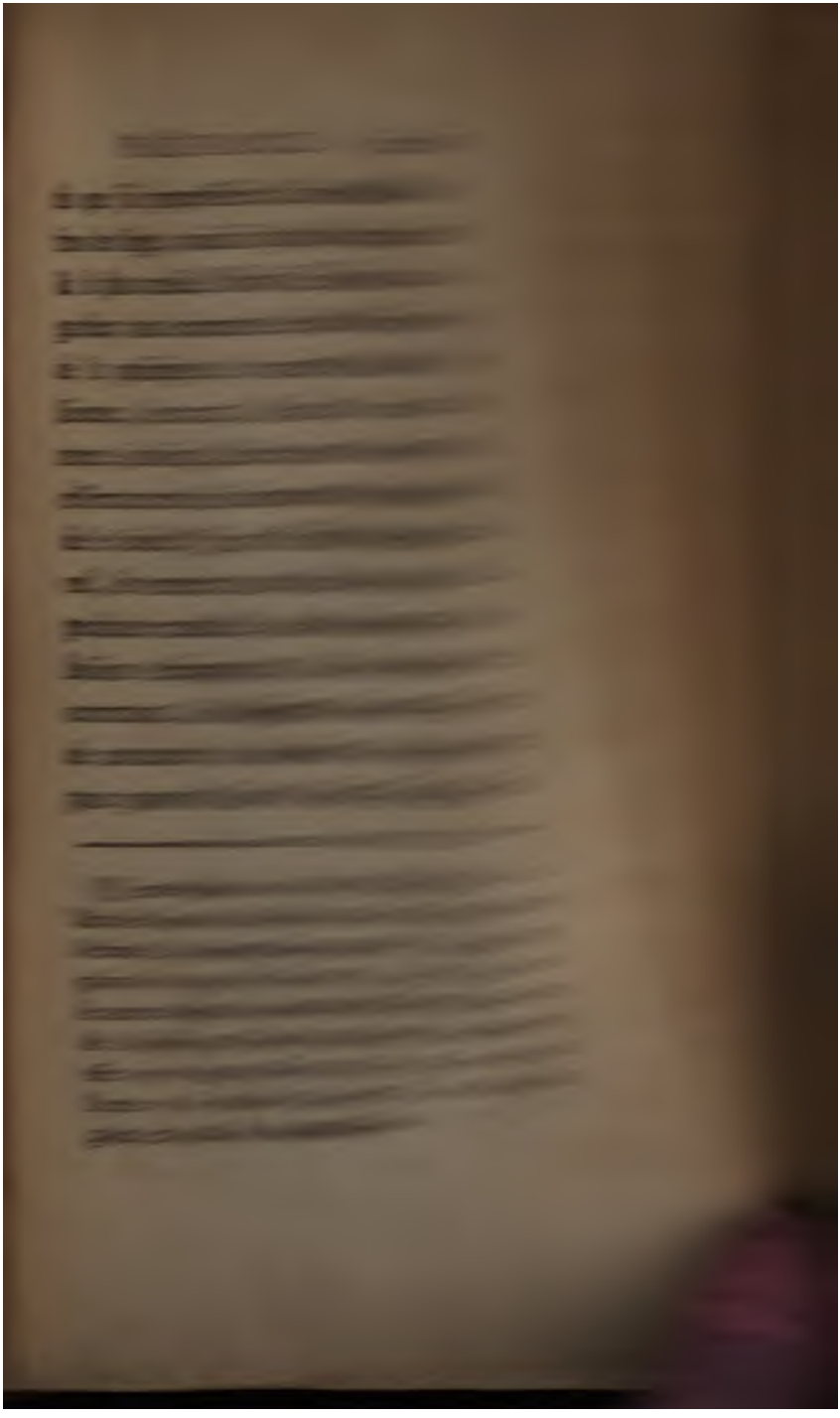
Le goût de la philoſophie relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance qui attachent les hommes à la ſociété, & c'eſt peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le

charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur, & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en lui-même tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables: son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil: son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de sens: il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est philosophe.

En même tems que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de Lettres & toujours avec un égal

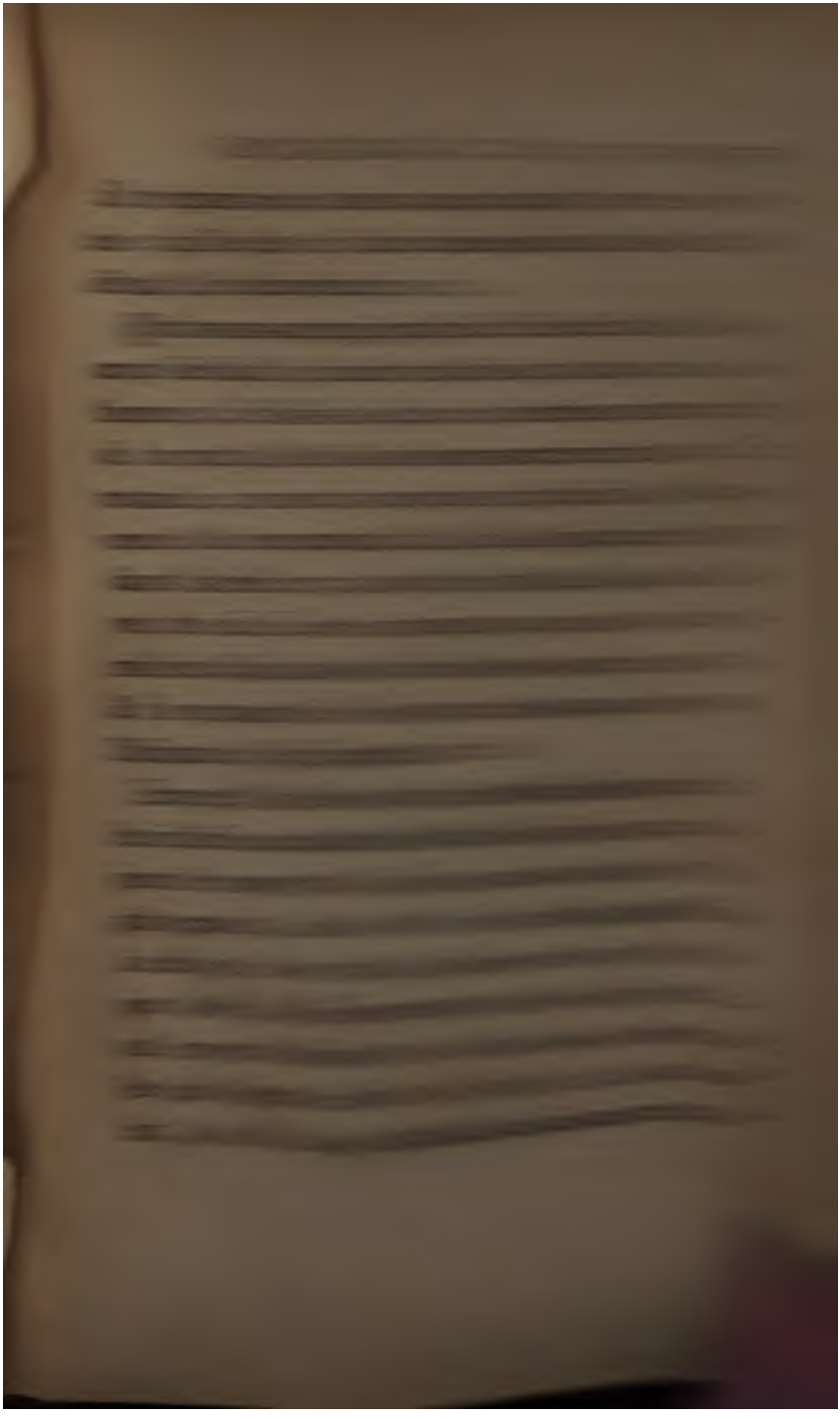
préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſemens publics appartiennent à lui ſeul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De-là naiſſent d'un côté les rafinemens du goût & de la politeſſe ; vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rappetiſſent l'ame & corrompent le cœur ; & de l'autre, les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

Il y a plus ; & de toutes les véri-



ſont belles, ſans doute, & préſentées ſous un jour favorable : mais en les examinant avec attention & ſans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles ſemblent préſenter d'abord.

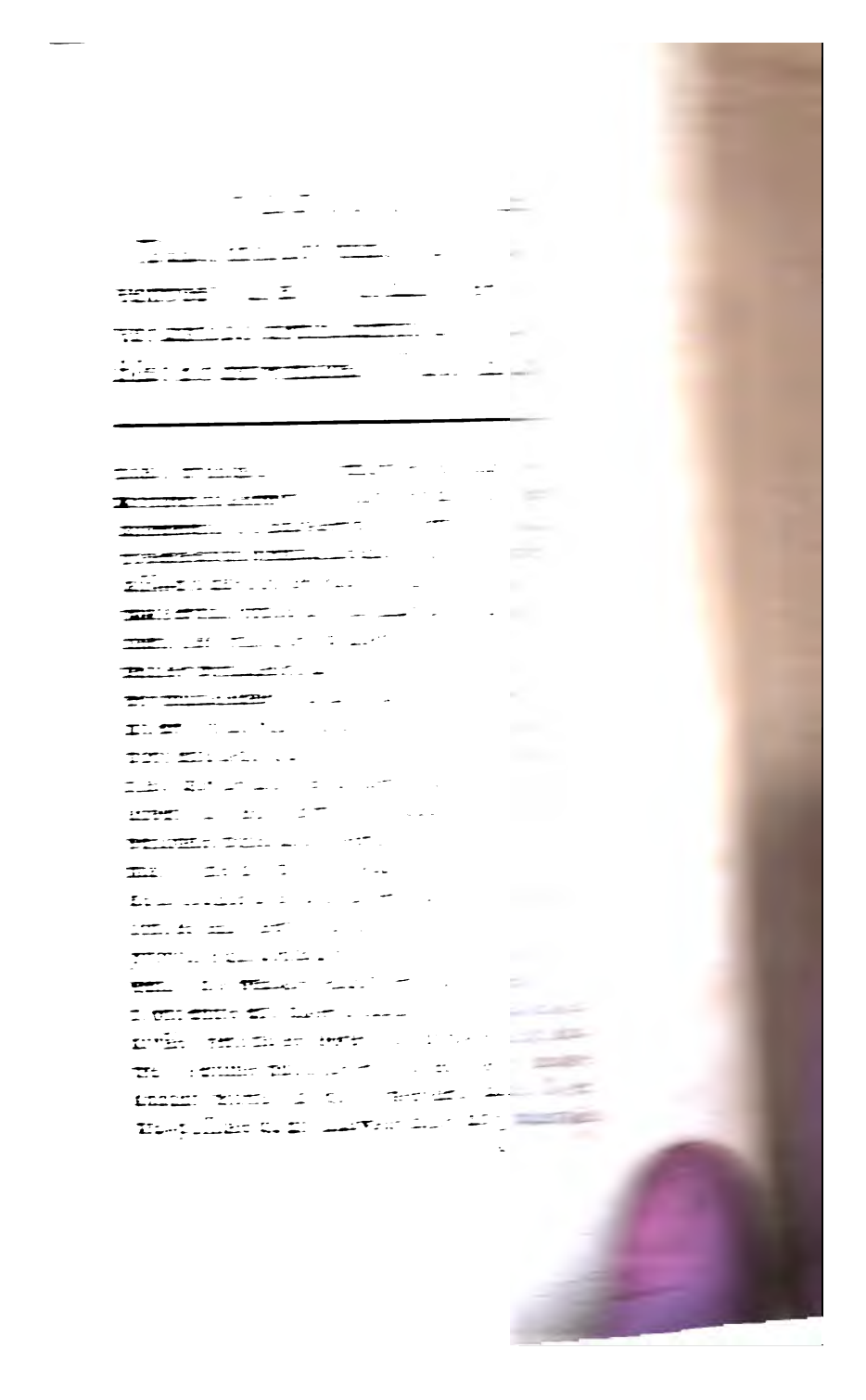
C'eſt donc une choſe bien merveilleuſe que d'avoir mis les hommes dans l'impoſſibilité de vivre entre eux ſans ſe prévenir, ſe ſupplanter, ſe tromper, ſe trahir, ſe détruire mutuellement ! Il faut déſormais ſe garder de nous laiſſer jamais voir tels que nous ſommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés, & il n'y a d'autre moyen pour réuſſir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la ſource funeſte des violences, des trahiſons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige néceſſairement un état de choſes où chacun feignant de travailler à la fortune ou



noncer à la vertu pour devenir un honnête-homme ! Je ſais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le diſoient en déclamant, & moi je le dis ſur des raiſons ; ils ont apperçu le mal, & moi j'en découvre les cauſes, & je fais voir ſurtout une choſe très-conſolante & très-utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (*g*).

(*g*) Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui ſéduiſent les ſimples par un faux air de philoſophie, & qui, outre cela, ſont très-commodes pour terminer les diſputes d'un ton important & déciſif, ſans avoir beſoin d'examiner la queſtion. Telle eſt celle-ci : « Les hommes ont » par-tout les mêmes paſſions ; par-tout l'amour» propre & l'intérêt les conduiſent ; donc ils » ſont par-tout les mêmes ». Quand les Géometres ont fait une ſuppoſition qui de raiſonnement en raiſonnement les conduit à une abſurdité, ils reviennent ſur leurs pas & démontrent ainſi la ſuppoſition fauſſe. La même mé-

Telles



nant les concluſions que j'en ai tirées.

La ſcience n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le ren-

---

action, mais il n'eſt pas poſſible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui ſeroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juſte eſtimation des mœurs des hommes ſur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent enſemble, plus ils admirent leurs talens & leur induſtrie, plus ils ſe fripponnent décemment & adroitement, & plus ils ſont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien eſt celui qui n'a beſoin de tromper perſonne, & le Sauvage eſt cet homme-là.

Illum non populi faſces, non purpura Regum
Flexit, & infidos agitans diſcordia fratres ;
Non res Romanæ, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.

dre malheureux sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés & l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination & le tourmenter par les desirs, & l'avenir malheureux pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altere sa santé, détruit son tempérament, & gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques [illegible] sublimes qui [illegible] les voiles [illegible]

main; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la regle; car ſi tous les hommes étoient des Socrates, la ſcience alors ne leur ſeroit pas nuiſible, mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte ſes loix & ne veut point rafiner ſur ſes anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavans, dont les maximes ſentencieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes ſont la morale du peuple; & dès qu'il ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de regle que ſes paſſions ni de frein que

les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'éluder les loix. [illegible] donc qu'il en est des mœurs [illegible] ple comme de l'honneur [illegible] me; c'est un [illegible] ver, mais [illegible] on l'a perdu.

[illegible]

Mais quand un peuple eſt une fois corrompu à un certain point, ſoit que les ſciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préſerver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire? C'eſt une autre queſtion dans laquelle je me ſuis poſitivement déclaré pour la négative. Car premiérement, puiſqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le ſont plus, mais de conſerver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En ſecond lieu, les mêmes cauſes qui ont corrompu les peuples ſervent quelque-

---

ne naiſſent que de la fréquentation des hommes. Au ſurplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des ſciences; car des deux premiers Rois de Rome qui donnerent une forme à la République & inſtituerent ſes coutumes & ſes mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites ſacrés; les deux choſes du monde les plus éloignées de la philoſophie.

une belle choſe. Elles introduiſent à ſa place la politeſſe & les bienſéances, & à la crainte de paroître méchant elles ſubſtituent celle de paroître ridicule.

Mon avis eſt donc, & je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laiſſer ſubſiſter & même d'entretenir avec ſoin les Académies, les Colleges, les Univerſités, les Bibliotheques, les Spectacles, & tous les autres amuſemens qui peuvent faire quelque diverſion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oiſiveté à des choſes plus dangereuſes. Car dans une contrée où il ne ſeroit plus queſtion d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où eſt la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut ſeulement les diſ-

tification, j'oſe le dire hardiment, ce n'eſt vis-à-vis ni du public ni de mes adverſaires ; c'eſt vis-à-vis de moi ſeul : car ce n'eſt qu'en m'obſervant moi-même que je puis juger ſi je dois me compter dans le petit nombre, & ſi mon ame eſt en état de ſoutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai ſenti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le deſſein de ne les plus reprendre, & renonçant à leur charme ſéducteur, j'ai ſacrifié à la paix de mon cœur les ſeuls plaiſirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, ſi ſur la fin d'une carriere pénible & douloureuſe, j'ai oſé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni aſſez d'intérêt ni aſſez de prétention, pour mériter à cet égard les juſtes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour ache-

ver la connoiſſance de moi-même, & je l'ai faite ſans balancer. Après avoir reconnu la ſituation de mon ame dans les ſuccès littéraires, il me reſtoit à l'examiner dans les revers. Je ſais maintenant qu'en penſer, & je puis mettre le public au pire. Ma Piece a eu le ſort qu'elle méritoit & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a cauſé, je ſuis ſorti de la repréſentation bien plus content de moi & à plus juſte titre que ſi elle eût réuſſi.

Je conſeille donc à ceux qui ſont ſi ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes & mieux obſerver ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconſéquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les ſuffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chanſons, ou que je rougiſſe d'avoir écrit de mauvaiſes Comédies,

ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon ſiecle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaiſſant au mien, ou que j'aſpire à des places d'Académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encenſe la ſottiſe des Grands, ou que ceſſant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me ſuis choiſi & faſſe des pas vers la fortune, s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me faſſe oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'inſtant au feu mes Ecrits & mes Livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des Livres, je ferai des Vers & de la Muſique, ſi

j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des Lettres & de ceux qui les cultivent (i), & croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il est vrai qu'on

---

(i) J'admire combien la plupart des gens de Lettres ont pris le change dans cette affaire-là. Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux malfaisans qu'il faut écraser sur la moisure. En un mot, il n'y a pas un homme de Lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; & cette manière de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

pourra dire quelque jour : cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts, fit pourtant & publia des Pieces de Théâtre ; & ce diſcours ſera, je l'avoue, une ſatire très-amere, non de moi, mais de mon ſiecle.

NARCISSE

OU

L'AMANT

DE LUI-MÊME

COMEDIE

ACTEURS.

LISIMON.

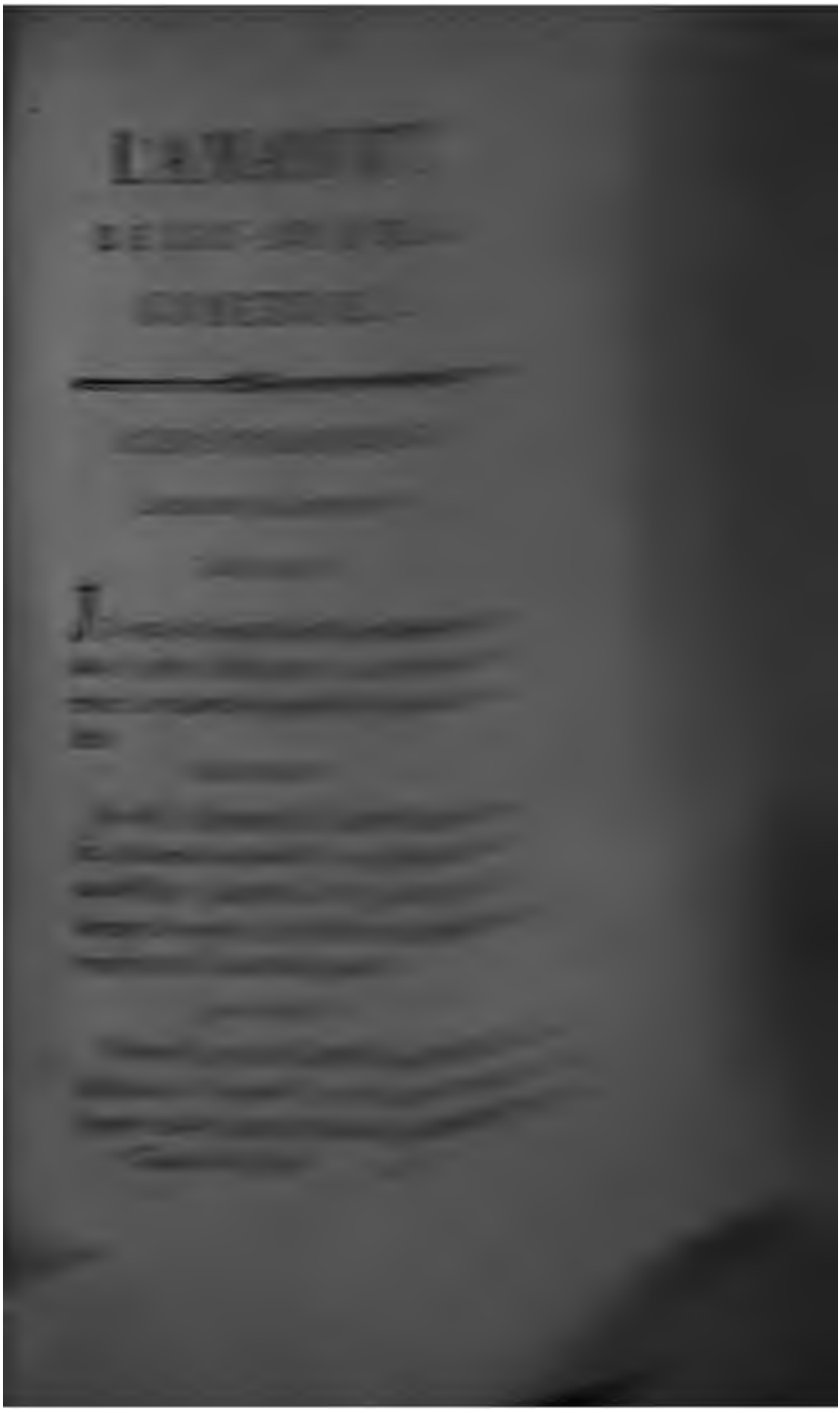
VALERE. } Enfans de Liſimon.
LUCINDE. }

ANGELIQUE. } Frere & ſœur, pupilles de Liſimon.
LEANDRE. }

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

La Scene eſt dans l'Appartement de Valere.



& ce portrait, ainſi traveſti, ſemble moins le déguiſer que le rendre à ſon état naturel.

MARTON.

Eh bien, où eſt le mal? Puiſque les femmes aujourd'hui cherchent à ſe rapprocher des hommes, n'eſt-il pas convenable que ceux-ci faſſent la moitié du chemin & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en ſolidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aiſément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes auſſi ridicules. Peut-être notre ſexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins quoiqu'il devienne plus eſtimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeuneſſe étourdie en uſurpant tous nos droits? Eſperent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur reſſembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & les femmes ſe haïſſent trop mutuellement pour aimer ce qui leur reſſemble. Mais

revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monſieur le Chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frere eſt naturellement bon : il eſt même raiſonnable à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque juſqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere que Valere épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſais combien j'ai beſoin des ſoins de cette chere amie pour me délivrer de Léandre ſon frere que mon pere veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vîtes l'été dernier à Paſſy, vous tient toujours fort au cœur ?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a faite Angélique d'engager ſon frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force pour ſerrer cet engagement, qu'Angélique n'en ſauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans diſputer ſur tes flatteries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il ſera aiſé à ſa ſœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur eſt engagé ailleurs, il ne ſauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! Ah! Mademoiſelle, refuſer une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'eſt une honnêteté dont jamais Léandre ne ſera capable. *à part.* Si elle ſavoit que Léandre & Cléonte ne ſont que la même perſonne, un tel refus changeroit bien d'épithete.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vîte ce portrait. C'eſt, ſans doute, mon frere qui revient, & en nous amu-

ſant à jaſer, nous nous ſommes ôté le loiſir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'eſt Angélique.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

MA chere Lucinde, vous ſavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajuſtemens de femme. A préſent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaiſir de le voir jouer ne l'anime contre nous. Pardonnez, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'engager au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui viendra de la vôtre, tant

que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carriere à vos fantaiſies, & que le tour des ſiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs, il eſt queſtion de le guérir d'un foible qui l'expoſe à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtreſſe. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant. Mais, hélas! il faut ſupporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

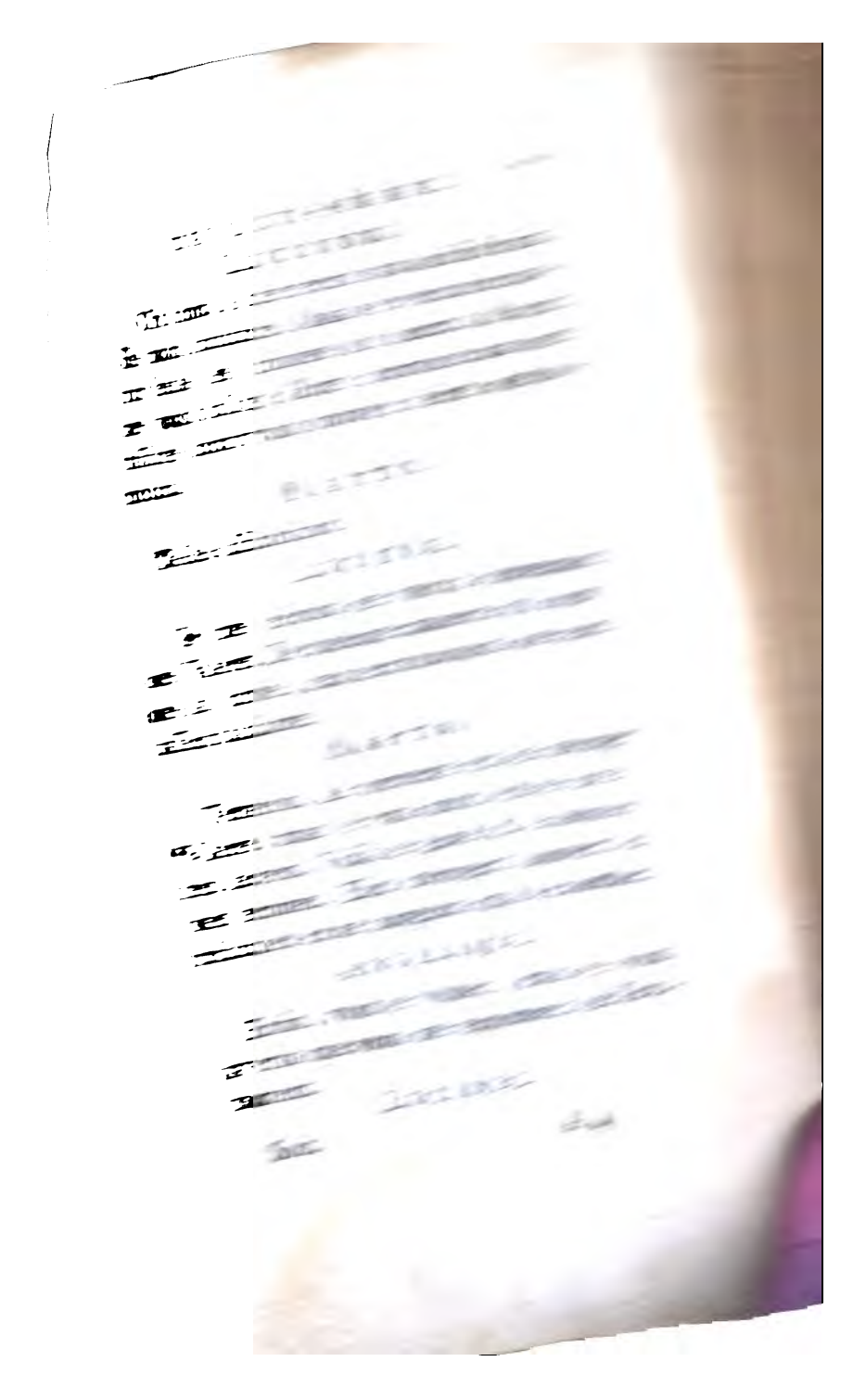
Que lui trouvez-vous après tout de ſi ridicule? Puiſqu'il eſt aimable, a-t-il ſi grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! ſi c'eſt un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la ſociété!

MARTON.

Sur-tout dans la ſociété des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, ſi vous m'en croyez, nous ſupprimerons, & le portrait, & tout cet air de raillerie qui peut auſſi-bien paſſer pour une inſulte que pour une correction.



ANGÉLIQUE.

Depuis que nous ſommes enſemble, vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cauſe la moindre tracaſſerie avec Valere, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique....

ANGÉLIQUE.

Oh ! ſi vous me brouillez avec votre frere, je vous jure que vous épouſerez le mien. *bas.* Marton, vous m'avez promis le ſecret.

MARTON.

bas. Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je...

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à ſa toilette.

VALERE.

Que je vais goûter de plaiſir à ren
Angélique heureuſe !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veu

VALERE.

Mauvais plaiſant .... Tu ſais à q
point je l'aime. Dis-moi ; que connois-
qui puiſſe manquer à ſa félicité ? A
beaucoup d'amour, quelque peu d'eſpr
& une figure... comme tu vois ; c
peut, je penſe, ſe tenir toujours aſſez s
de plaire.

FRONTIN.

La choſe eſt indubitable, & vous e
avez fait ſur vous-même la premiere ex-
périence.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'eſt je
ne ſais combien de petites perſonnes que
mon mariage fera ſécher de regret, &
qui vont ne ſavoir plus que faire de leur
cœur.

FRONTIN.

Oh ! que ſi. Celles qui vous ont aimé,
par exemple, s'occuperont à

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui ſeroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire... Sais-tu bien que la comparaiſon de cet objet nuit à Angélique ? ... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aye vue de ma vie. Quels yeux, Frontin ! ... je crois qu'ils reſſemblent aux miens.

FRONTIN.

C'eſt tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air ... Elle eſt ma foi charmante ... Ah ! ſi l'eſprit ſoutient tout cela... Mais ſon goût me répond de ſon eſprit. La friponne eſt connoiſſeuſe en mérite !

FRONTIN.

Que Diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penſes-tu me duper avec

ton air niais ? me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompé-je point ! C'eſt lui... c'eſt lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'eſt ſans doute quelque tour de Lucinde ; Marton y ſera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiſcrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ? Monſieur Frontin reconnoîtroit-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! ſi je le connois ! Quelques centaines de coups de pied-au-cul, & autant de ſoufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoiſſance.

VALERE.

Une fille, des coups de pieds ! Cela eſt un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce ſont des petites impatiences domeſtiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment l'aurois-tu ſervie ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; & j'ai même l'honneur d'être toujours ſon très-humble ſerviteur.

VALERE.

Il ſeroit aſſez plaiſant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoiſſance!... Parle-moi ſincérement. L'original eſt-il auſſi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable! ſavez-vous, Monſieur, que ſi quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle ſeule à vous comparer.

VALERE *conſidérant le portrait.*

Mon cœur n'y réſiſte pas.... Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah! ma foi, me voilà pris ſans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle... elle s'appelle... elle

ne s'appelle point. C'eſt une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels triſtes ſoûpçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits auſſi charmans ne fuſſent que ceux d'une griſette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté ſe plaît à parer des viſages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi, c'eſt...

FRONTIN.

Une petite perſonne bien coquette ; bien minaudiere, bien vaine ſans grand ſujet de l'être ; en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont ſervis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure ?

FRONTIN.

Bon, demeurer ? Eſt-ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu m'impatientes... Où loge-t-elle, maraut ?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, à ne vous point mentir, vous le ſavez tout auſſi bien que moi.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'eſt pas toi qui l'as placé-là ?

FRONTIN.

Non, la peſte m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données...

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſiez vous-même ? Eſt-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela ?

VALERE.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ? Le myſtere & la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je

ſavez que ſon foible n'eſt pas la complaiſance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce ſoit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faiſons l'inventaire & le ſignalement de toutes les jolies filles de Paris. Peſte, le bon petit livre que nous aurions-là! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas!

VALERE.

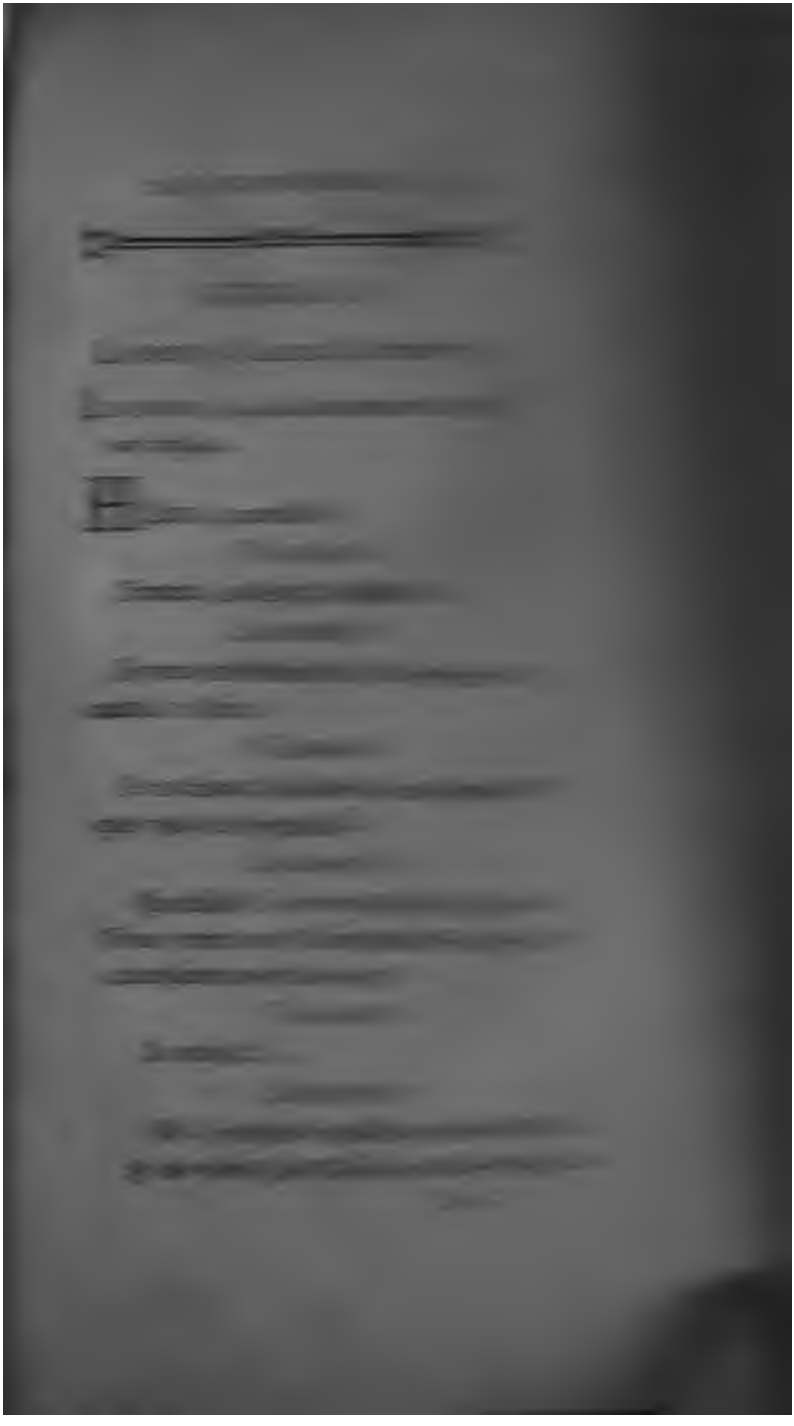
Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monſieur votre pere. Propoſons lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-tems!



core en déshabillé ? un jour de noces ? Voilà qui eſt joli ? Angélique n'a donc point encore reçu ta viſite ?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me préſenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit. Parbleu, dans ma jeuneſſe, nous uſions mieux du tems, & ſans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous ſavions à plus juſte titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il ſemble, cependant, que quand on veut être aimé, on ne ſauroit prendre trop de ſoin pour ſe rendre aimable, & qu'une parure ſi négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du ſoin de plaire.

LISIMON.

Pure ſottiſe. Un peu de négligence ſied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

VALERE.

Votre volonté n'eſt pas moins la regle de mes deſirs que celle de mes actions. *bas.* Frontin, quel bon-homme de pere!

LISIMON.

Je ſuis charmé de te trouver ſi docile; tu en auras le mérite à bon marché; car, par une lettre que je reçois à l'inſtant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon pere?

LISIMON.

Hé bien, mon fils; par ce moyen rien ne ſera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté!

LISIMON.

Non pas cela; puiſque, d'ailleurs, Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut

LISIMON.

Un ſot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe. Je reconnois-là mon fils.

VALERE.

Comment, après la ſottiſe? mais je ne ſuis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, monſieur le philoſophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliſer quand je vous propoſai la choſe, & que vous en étiez vous-même ſi empreſſé. J'aurois de bon cœur écouté vos raiſons. Car, vous ſavez ſi je ſuis complaiſant.

FRONTIN.

Oh! oui Monſieur, nous ſommes là-deſſus en état de vous rendre juſtice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout eſt arrêté, vous pouvez ſpéculer à votre aiſe, ce ſera, s'il vous plaît, ſans préjudice de la noce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous ſupplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours. . .

lution auſſi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit queſtion d'épouſer le portrait? hem! le mariage ne vous paroîtroit plus ſi affreux?

VALERE.

Non; mais ſi mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y réſiſterois avec la même fermeté, & je ſens que mon cœur me rameneroit vers Angélique ſi-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité! Si vous n'héritez pas des biens de Monſieur votre pere, vous hériterez áu moins de ſes vertus. *regardant le portrait.* Ah!

VALERE.

Qu'as-tu?

FRONTIN.

Depuis notre diſgrace, ce portrait me ſemble avoir pris une phyſionomie famélique, ún certain air alongé.

VALERE.

C'eſt trop perdre de tems à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. *Il ſort.*

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCENE [illegible]

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

AH! [illegible] qui l'eût jamais [illegible] que vous avez perdu, Mademoiselle, [illegible] ici cachée avec moi [illegible] épris de ses propres charmes.

ANGÉLIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers?

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable! Qu'a-

t-on, cependant, à lui reprocher que le vice universel de son âge ? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du Chevalier, je souffre qu'il me préfere ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse, & Valere me sacrifiera ses folies dès ce jour, ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGELIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne d'être son inconnu jusqu'à ce qu'il en soit tems.

SCENE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiselle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du Portrait ? vous en rirez surement.

ſible aux alarmes de mon cœur & cette amitié que vous m'avez jurée.....

ANGELIQUE.

Plus cette amitié m'eſt chere, & plus je dois ſouhaiter d'en voir reſſerrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde votre repos eſt le premier de mes deſirs, & mes vœux ſont encore plus conformes aux vôtres que vous ne penſez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promeſſes. Faites-bien comprendre à Léandre que mon cœur ne ſauroit être à lui; que...

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de reſſources & les femmes tant d'inconſtance, que ſi Léandre ſe mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour

supplanter [illegible] laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, [illegible] Chère Angélique, je compte sur vos soins; & dans le trouble qui m'agite, je [illegible] près de mon père pour [illegible] possible, un hymen que la [illegible] de mon cœur me fait envisager avec [illegible] froi. *Elle sort.*

ANGELIQUE.

Je devrais l'arrêter. Mais [illegible] pas homme à [illegible] sa fille, & toutes [illegible] qu'affermir ce mariage [illegible] souhaite d'autant plus qu'elle [illegible] craindre. Si je me plais à [illegible] quelques instans de ses [illegible] pour lui en rendre l'événement [illegible]. Quelle autre vengeance [illegible] purifiée par l'amitié?

MARTON.

Je vais la [illegible]; [illegible] secret l'emploiera, [illegible] quelque [illegible];

SCENE VIII.

ANGELIQUE.

INSENSÉE que je ſuis ! mon eſprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme ſon infidélité. Peut-être qu'inſtruit de tout & honteux de s'être laiſſé ſurprendre, il offre par dépit ſon cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne ſe vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de ſon portrait.

SCENE IX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE *ſans voir Angélique.*

JE cours ſans ſavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGELIQUE.

ANGELIQUE *à part.*

Ingrat! il ne les conduit que [illegible]

VALERE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher [illegible] que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGELIQUE *à part.*

Quelle impertinence! Hélas! comment peut-on être si fat & si aimable tout [illegible] fois?

VALERE.

Il faut attendre Frontin. Il aura peut-être mieux réussi. En tout cas, [illegible] m'adore...

ANGELIQUE *à part.*

Ah, traître! tu connois [illegible] bie.

VALERE.

Après tout, je sens [illegible] perdrai rien auprès d'elle; le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGELIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'[illegible] on pis-aller.

Théâtre & Poésie.

VALERE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes ſentimens ! Je renonce à la poſſeſſion d'un objet charmant & auquel, dans le fond, mon penchant me ramene encore. Je m'expoſe à la diſgrace de mon pere pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes ſoupirs, peut-être imaginaire, ſur la ſeule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi : la folie & les caprices ne ſont-ils pas le relief d'un homme aimable ? *regardant le portrait.* Que de graces ! ... Quels traits ! ... Que cela eſt enchanté ! ... Que cela eſt divin ! Ah ! qu'Angélique ne ſe flatte pas de ſoutenir la comparaiſon avec tant de charmes.

ANGELIQUE *ſaiſiſſant le portrait.*

Je n'ai garde aſſurément. Mais qu'il me ſoit permis de partager votre admiration. La connoiſſance des charmes de cette heureuſe rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez

tout interdit Je n'aurois jamais cru [illegible] petit-maître fut si aisé à [illegible].

VALERE.

Ah! cruelle, vous connoissez [illegible] cendant que vous avez sur moi, [illegible] m'outragez sans que je puisse [illegible].

ANGELIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité; [illegible] rement vous devriez me dire [illegible] Allez, Chevalier, *j'ai pitié de* [illegible] *barras. Voilà votre portrait* [illegible] *d'autant moins fâchée que* vous [illegible] miez l'original, que vos sentimens [illegible] sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi! vous connoissez [illegible]...

ANGELIQUE.

[illegible]

ANGELIQUE.

Je ne ſais ! mais il eſt ſincere. *à part.* S'il ſe pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite ?

ANGELIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, ſans doute.

ANGELIQUE.

Oh ! beaucoup. C'eſt une petite perſonne bizarre, capricieuſe, éventée, étourdie, volage, & ſur-tout d'une vanité inſupportable. Mais quoi ! elle eſt aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez juſqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y conſentez donc ?

ANGELIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGELIQUE.

Non.

VALERE *à part.*

Son indifférence me déſeſpere. *haut.* Oſerai-je me flatter qu'en ma faveur vous

vouliez bien resserrer encore notre union avec elle ?

ANGELIQUE.

C'eſt tout ce que je demande.

VALERE *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGELIQUE.

Comment donc ? vous vous [illegible] tout-à-l'heure de mon [illegible] préſent vous vous faites de moi un froid. Je ne ſais plus que me dire vous.

VALERE

[illegible]

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. *il veut s'en aller.*

ANGELIQUE *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *haut.* Où allez-vous, Valere ?

VALERE.

Je vois que ma préſence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGELIQUE.

Ah ! point.. Je vais me retirer moi-même : il n'eſt pas juſte que je vous chaſſe de chez vous.

VALERE.

Allez, allez ; ſouvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGELIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de ſoi-même.

SCENE X.

VALERE.

AMOUREUX de ſoi-même ! Eſt-ce un crime de ſentir un peu ce qu'on vaut ? Je ſuis cependant bien piqué. Eſt-il poſſible qu'on perde un amant tel que moi ſans douleur ? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguiſe en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après ſon inconſtance. Mais non ; tout mon cœur n'eſt qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au ſoin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalouſie d'Angelique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable! je ne ſais pourquoi je ne puis me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé...

FRONTIN.

Oh! oui, Monſieur.

VALERE.

Ah! ciel! ſeroit-il poſſible?

FRONTIN.

Auſſi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire...

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets!

FRONTIN.

Mais j'ai réuſſi au-delà de mes eſpérances.

VALERE.

Conte-moi donc...

FRONTIN.

C'étoit un feu... une mouſſe...

VALERE.

Que diable barbouille cet animal?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la choſe par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin; ou réponds-moi ſur les ordres que je t'ai donnés au ſujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah! oui, l'original. Juſtement. Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien?

FRONTIN.

Il n'eſt déja ni à la Croix blanche, ni au Lyon d'or, ni à la Pomme de pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu?

FRONTIN.

Patience. Puiſqu'il n'eſt pas-là, il faut qu'il ſoit ailleurs; &... oh, je le trouverai, je le trouverai...

VALERE.

Il me prend des demangeaisons de l'assommer ; sortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

Me voilà, en effet, assez joli garçon... Ce plancher est diablement raboteux. Où en étois-je ? Ma foi, je n'y suis plus. Ah, si-fait...

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où est ton maître ?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il se cherche ?

FRONTIN.

Oui, il ſe cherche pour s'épouſer.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce galimathias?

FRONTIN.

Ce galimathias! vous n'y comprenez donc rien?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, ſi vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas?

FRONTIN.

Oh! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il eſt ivre, je crois. Eh! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon ſens; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'eſt plus aiſé. Tenez. C'eſt un portrait... métamor... non, métaphor... oui, métaphoriſé. C'eſt mon maître, c'eſt une fille... vous avez fait un certain mélange... Car j'ai deviné tout

ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il eſt devenu amoureux de ſa reſſemblance.

LUCINDE.

Quoi ! ſans ſe reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, & c'eſt bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reſte. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choſes les plus preſſantes à lui communiquer. Prends garde, ſur-tout, de ne lui point parler de tes devinations. Tiens, voilà pour...

FRONTIN.

Pour boire, n'eſt-ce pas ?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas de beſoin.

FRONTIN.

Ce ſera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un inſtant, avouons tout; & quoi qu'il m'en puiſſe arriver, ne ſouffrons pas qu'un frere ſi cher ſe donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je ſuis malheureuſe! J'ai déſobligé mon frere; mon pere irrité de ma réſiſtance n'en eſt que plus abſolu; mon amant abſent n'eſt point en état de me ſecourir; je crains les trahiſons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis ſouffrir : car je le hais ſurement, & je ſens que je préférerois la mort à Léandre.

SCENE XV.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir ſans que vous le ſuſſiez.

LUCINDE.

Hélas, tant pis.

ANGELIQUE.

Mais ſavez-vous bien que voilà un tant pis qui n'eſt pas trop modeſte?

MARTON.

C'eſt une petite veine du ſang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu, que vous êtes méchantes! Après cela, qu'a-t-il dit?

ANGELIQUE.

Il m'a dit qu'il ſeroit au déſeſpoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre réſiſtance lui faiſoit plaiſir en quelque maniere. Mais

[illegible]

[illegible]

vous [illegible]

pour [illegible]

[illegible]

même [illegible]

change.

[illegible]

Voilà une [illegible]

pas [illegible]

MARTON.

Pour être poli avec vous [illegible]

mes, il ne faut pas toujours [illegible]

sant.

ANGELIQUE.

Le seule condition qu'il a mise à sa renonciation est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh, pour cela non; je l'en quitte.

ANGELIQUE.

Ah! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai [illegible] avec lui. Je vous avertis même [illegible] ment qu'il compte [illegible] de cette entrevue [illegible] qu'après [illegible]

[illegible]

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il ſe flatte de vous apprivoiſer.

ANGELIQUE.

Et ce n'eſt que ſur cet eſpoir qu'il a conſenti au traité que je lui ai propoſé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il eſt bien ſûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien inſupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître : je ſerai curieuſe de voir comment il s'y prendra pour étaler ſes charmes ; & je vous donne ma parole qu'il ſera reçu d'un air... faites-le venir. Il a beſoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra... inſtructive.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma chere Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on ſe propoſe ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes ſont furieuſement adroits ; vous verrez qu'on vous appaiſera.

LUCINDE.

LUCINDE.

Soyez en repos là-deſſus.

ANGELIQUE.

Prenez-y garde, au moins; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne ſera pas notre faute ſi vous vous laiſſez ſurprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGELIQUE.

bas à Marton. La voilà au point. *haut.* Puiſque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment ?

MARTON.

Nous l'avons laiſſé dans l'antichambre; il va être ici à l'inſtant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la maniere dont je reçois tes rivaux.

SCENE XVI.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGELIQUE.

APPROCHEZ, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître ſon propre cœur; elle croit vous haïr, & va faire tous ſes efforts pour vous mal recevoir: mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine ſont en effet autant de preuves réelles de ſon amour pour vous.

LUCINDE *toujours ſans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'eſtimer bien favoriſé, je vous aſſure; le mauvais petit eſprit!

ANGELIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoiſſez combien je ſuis criminel. *Il ſe jette aux genoux de Lucinde.*

LUCINDE.

Ah! Cléonte! Ah! mechante Angélique!

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'oſe me prévaloir ſous ce nom des graces que j'ai reçues ſous celui de Cléonte. Mais ſi le motif de mon déguiſement en peut juſtifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicateſſe d'un cœur dont le tolle eſt de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicateſſe n'offenſe que les cœurs qui en manquent, & le mien eſt auſſi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du ſuccès. Mais vous, Angélique! ma chere Angélique a eu la cruauté de ſe faire un amuſement de mes peines?

ANGELIQUE.

Vraiment il vous ſieroit bien de vous plaindre! Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je ſuis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi! ma chere ſœur, vous avez ſongé à mon bonheur, pendant même que

vous aviez des inquiétudes ſur le vôtre? Ah! c'eſt une bonté que je n'oublierai jamais. *Il lui baiſe la main.*

SCÈNE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUE ma préſence ne vous gêne point. Comment, Mademoiſelle? je ne connoiſſois pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence, & j'aurai ſoin de me ſouvenir par humilité qu'après avoir ſoupiré le plus conſtamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGELIQUE.

Ce ſeroit mieux fait que vous ne penſez, & vous auriez beſoin en effet de quelques leçons de modeſtie.

VALERE.

Quoi! vous oſez joindre la raillerie à l'outrage, & vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte?

[illegible]

ANGELIQUE.

Ah! vous vous [illegible] je n'aime pas [illegible].

[illegible]

Non, vous [illegible] jouïſſe de toute votre [illegible].

ANGELIQUE.

Eh bien, [illegible].

VALERE.

Car, j'eſpere que vous n'aurez pas la hardieſſe de tenter votre juſtification.

ANGELIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conſerve encore les moindres ſentimens en votre faveur.

ANGELIQUE.

Mon opinion là-deſſus ne changera rien à la choſe.

VALERE.

Je vous [illegible] pour vous [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ANGELIQUE.

Vous avez raiſon. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monſieur, *montrant ſon frere*, un attachement qui n'eſt de gueres inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate ! Hélas, il ne me reſte plus qu'à mourir !

ANGELIQUE.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuſte des hommes, de vous emporter ſur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui paſſer par-deſſus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner !

ANGELIQUE.

En vérité, vous ne le méritez gueres. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y réſoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des ſentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un in-

grat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu ſur un ſimple portrait, avec toute la légéreté, & j'oſe dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractere. Il n'eſt pas tems d'examiner ſi j'ai dû vous imiter, & ce n'eſt pas à vous qui êtes coupable qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'eſt pas à moi, grands dieux! Mais voyons où tendent ces beaux diſcours.

ANGELIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoiſſois l'objet de votre nouvel amour, & cela eſt vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'eſt encore que trop vrai. En vous avouant ſon mérite, je ne vous ai point déguiſé ſes défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître, & je vous engage à préſent ma parole de le faire dès aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALERE.

Qu'entends-je? quoi, la...

ANGELIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette perſonne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de ſon attachement comme du mien propre. C'eſt à vous maintenant de choiſir entr'elle & moi, celle à qui vous deſtinez toute votre tendreſſe : choiſiſſez, Chevalier ; mais choiſiſſez dès cet inſtant & ſans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarraſſé. L'alternative eſt plaiſante. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez le portrait ; c'eſt le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valere, faut-il balancer ſi long-tems pour ſuivre les impreſſions du cœur ?

VALERE *aux pieds d'Angélique & jettant le portrait.*

C'en eſt fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, & je ſens combien les ſentimens qui naiſſent du caprice ſont inférieurs à ceux que vous inſpirez. (*Marton ramaſſe le portrait.*) Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

ANGELIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoiſſance par le ſacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, & conſidérez bien ces traits.

LÉANDRE *regardant auſſi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'eſt... oui, ma foi, c'eſt lui...

VALERE.

Qui, lui ? Dites donc, elle. C'eſt une femme à qui je renonce, comme à toutes les femmes de l'univers, ſur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGELIQUE.

Oui, Valere, c'étoit une femme juſqu'ici : mais j'eſpere que ce ſera déſormais un homme, ſupérieur à ces petites foibleſſes qui dégradoient ſon ſexe & ſon caractere.

VALERE.

Dans quelle étrange ſurpriſe vous me jettez !

ANGELIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'aſ-

ſurément on ne vous accuſera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrange que votre ſœur y a fait ajouter...

VALERE.

Ah! que vois-je?

MARTON.

La choſe n'eſt-elle pas claire? vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALERE.

O ciel! & je ne meurs pas de honte!

MARTON.

Eh, Monſieur, vous êtes peut-être le ſeul de votre ordre qui la connoiſſiez.

ANGELIQUE.

Ingrat! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGELIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous préſente Léandre mon frere.

LÉANDRE.

Souffrez, Monſieur....

VALERE.

Dieu ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle ?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en eſt augmenté !

SCENE XVIII.

LISIMON. *Les Acteurs de la Scene précédente.*

LISIMON.

AH ! vous voici tous raſſemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux réſiſté à leurs mariages, j'avois d'abord réſolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y ſubſtitue. Angelique m'épouſera ; Lucinde ira dans un

Couvent; Valere ſera déshérité; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi! voilà qui eſt toiſé, on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'eſt-ce donc? vous voilà tous interdits! Eſt-ce que ce projet ne vous accommode pas?

MARTON.

Voyez ſi pas un d'eux deſſerrera les dents! La peſte des ſots amans & de la ſotte jeuneſſe dont l'inutile babil ne tarit point, & qui ne ſavent trouver un mot dans une occaſion néceſſaire!

LISIMON.

Allons, vous ſavez tous mes intentions; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh, Monſieur! daignez ſuſpendre votre courroux. Ne liſez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras, & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition?

LISIMON.

Ça, je veux bien avoir la foibleſſe

d'éprouver leur obéiſſance encore une fois Voyons un peu. Eh bien, Monſieur Valere, faites-vous toujours des réflexions ?

VALERE.

Oui mon pere ; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaiſirs.

LISIMON.

Oh, oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté ?

LUCINDE.

Je ſens, mon pere, qu'il peut être doux de la perdre ſous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah ! les voilà tous raiſonnables. J'en ſuis charmé. Embraſſez-moi, mes enfans, & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'eſt qu'un coup d'autorité frappé à propos !

VALERE.

Venez, belle Angelique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faiſoit la honte de ma jeuneſſe : & je vais déſormais éprouver près de vous que quand on aime bien, on ne ſonge plus à ſoi-même.

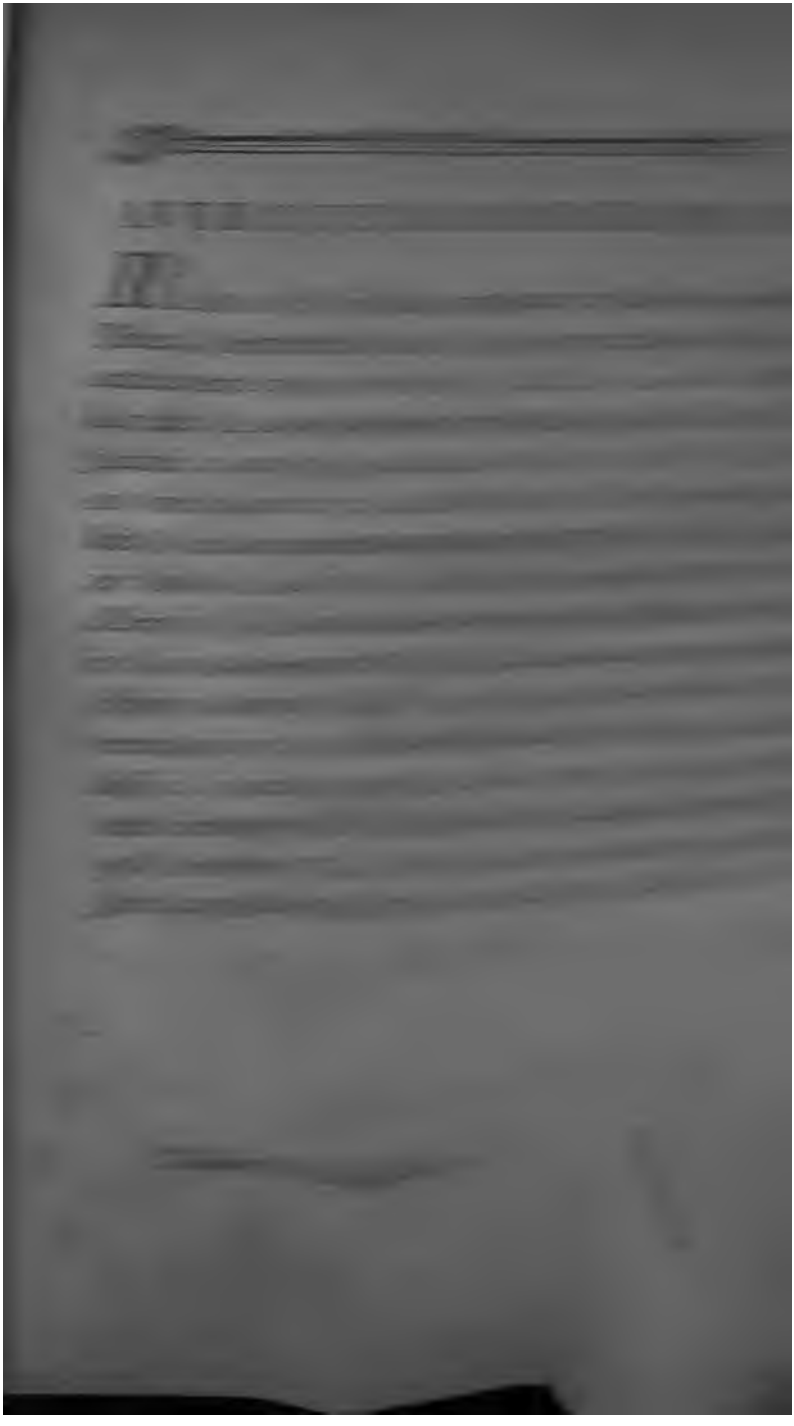
L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE,

COMEDIE EN VERS.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE,

COMEDIE EN VERS.

AVERTISSEMENT.



ACTEURS.

DORANTE, } Amis.
VALERE, }

ISABELLE, Veuve.

ÉLIANTE, Couſine d'Iſabelle.

LISETTE, Suivante d'Iſabelle.

CARLIN, Valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt dans le Château d'Iſabelle.

L'ENGAGEMENT TÉMÉRAIRE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, ELIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc, enfin, ſerrer des nœuds ſi doux :
Valere, à ſon retour, doit être votre époux,
Vous allez être heureuſe. Ah! ma chere Eliante!

ELIANTE.

Vous ſoupirez ? Hé bien! Si l'exemple vous tente,

Dorante vous adore & vous le voyez bien.
Pourquoi gêner ainſi votre cœur & le ſien?
Car, vous l'aimez un peu : du moins, je le ſoupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits ſur ma perſonne,
Couſine ; un premier choix m'a trop mal réuſſi.

ELIANTE.

Prenez votre revanche en faiſant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux ſuivre la loi que j'ai ſu me preſcrire ;
Ou du moins..... Car Dorante a voulu me ſéduire,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon cœur.
Serois-je donc ainſi la dupe d'un trompeur,
Qui par le ſuccès même en ſeroit plus coupable ?
Et qui l'eſt trop, peut-être.

ELIANTE.

Il eſt donc pardonnable.

ISABELLE.

Point ; il ne m'aura pas trompée impunément.

TÉMÉRAIRE.

Il vient. Éloignons-nous, ma C[illegible].
un moment.
Il n'eſt pas de ſon but auſſi près qu'il le
penſe,
Et je veux à loiſir méditer ma vengeance.

SCENE [illegible].

[illegible]

ELLE [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

SCENE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

MONSIEUR?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-tems.

DORANTE.

Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Qu'il eſt beau.

DORANTE.

Mais encor?

CARLIN.

Beau, très-beau, plus beau qu'on ne peut être.

Que diable!

DORANTE.

Et ſi bientôt j'en devenois le maître,
T'y plairois-tu?

CARLIN.

Selon; s'il nous reſtoit garni.

Cuiſine foiſonnante, & cellier bien fourni.
Pour vos amuſemens, Iſabelle, Eliante.
Pour ceux du ſieur Carlin, Liſette la ſuivante :
Mais, oui, je m'y plairois.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien, réjouis-toi, car il eſt.....

CARLIN.

acheté ?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon! par quelle aventure?
Iſabelle n'eſt pas d'âge ni de figure
A perdre ſes châteaux en quatre coups de dé.

DORANTE.

Il eſt à nous, te dis-je, & tout eſt décidé
Déjà dans mon eſprit....

CARLIN.

Peſte! la belle emplette!
Réſolue à part-vous? c'eſt une affaire faite,
Le château déſormais ne ſauroit nous manquer.

DORANTE.

Songe à me ſeconder au lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh! Monſieur, je n'ai pas une tête ſi vive;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon eſprit groſſier toujours dans l'embarras,
Ne ſait jamais jouir des biens que je n'ai pas :
Je ſerois un Créſus ſans cette mal-adreſſe.

DORANTE.

Sais-tu mon tendre ami, qu'avec ta gentilleſſe
Tu pourrois bien, pour prix de ta moralité,
Attirer ſur ton dos quelque réalité

CARLIN.

Ah! de moraliſer je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas! pauvre philoſophie!
Çà, vous pouvez parler; j'écoute ſans ſouffler.

DORANTE.

Apprends-donc un ſecret qu'à tous il faut céler,
Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'eſt plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille! En ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Isabelle.

CARLIN.

Oh ! quel secret ! Ma foi
Je le savois sans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit ?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi ?

CARLIN.

Oui, vous : vous conduisez avec tant de mystere
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire,
Vos airs mystérieux, tous vos tours & retours
En instruisent bientôt la ville & les faux-bourgs.
Passons. A votre amour la Belle répond-elle ?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Iſabelle;
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux ?

DORANTE.

Parbleu! Meſſeu Carlin, vous êtes curieux!

CARLIN.

Oh! ce ton-là, ma foi, ſent la bonne fortune;
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une,
Vous le ſavez fort bien.

DORANTE.

Je ſuis ſûr de mon fait,
Iſabelle en tout lieu me fuit.

CARLIN.

Mais en effet
C'eſt de ſa tendre ardeur une preuve conſtante!

DORANTE.

Ecoute juſqu'au bout. Cette veuve charmante
A la fin de ſon deuil déclara ſans retour
Que ſon cœur pour jamais renonçoit à l'amour.
Preſque dès ce moment mon ame en fut touchée;

Je la vis, je l'aimai; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avoit fait, je [illegible] faudroit
Ménager son esprit par un [illegible]
Je feignis pour l'hymen [illegible] pathie,
Et réglant mes [illegible]
Sous le tranquille [illegible]
Dans ses amusemens [illegible]

CAPLUS.

Peste! [illegible]
On vient [illegible]
[illegible]
Ce qu'on [illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Sa cousine toujours me reçoit de même œil ;
Mais sous l'air affecté d'un favorable accueil,
Avec tant de réserve Isabelle me traite ;
Qu'il faut, ou qu'en secret prévoyant sa défaite,
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve le feu.

CARLIN.

Eh ! qui voudriez-vous qui pût ici lui plaire ?
Il n'entre en ce Château que vous seul & Valere,
Qui près de la cousine en esclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir son feu couronné.

DORANTE.

Moi donc, n'appercevant aucun rival à craindre,
Ne dois-je pas juger que, voulant se contraindre,
Isabelle aujourd'hui cherche à m'en imposer
Sur le progrès d'un feu qu'elle veut déguiser ?

Mais avec quelque ſoin qu'elle cache ſa flamme,
Mon cœur a pénétré le ſecret de ſon ame;
Ses yeux ont ſur les miens lancé ces traits charmans,
Préſages fortunés du bonheur des amans.
Je ſuis aimé, te dis-je, un retour plein de charmes
Paye enfin mes ſoupirs, mes tranſports & mes larmes.

CARLIN.

Economiſez mieux ces exclamations;
Il eſt, pour les placer, d'autres occaſions
Où cela fait merveille. Or, quant à notre affaire,
Je ne vois pas encor ce que mon miniſtere,
Si vous êtes aimé, peut en votre faveur;
Que vous faut-il de plus?

DORANTE.

L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce Château..... Mais j'apperçois Liſette.
Va m'attendre au logis. Sur-tout, bouche diſcrette.

CARLIN.

Vous offenſez, Monſieur, les droits de mon métier.

On doit choiſir ſon monde & puis s'y confier.

DORANTE *le rappellant.*

Ah ! j'oublioís.... Carlin ? j'ai reçu de Valere
Une Lettre d'avis que pour certaine affaire
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui,
S'il vient, cours auſſi-tôt m'en avertir ici.

SCENE IV.

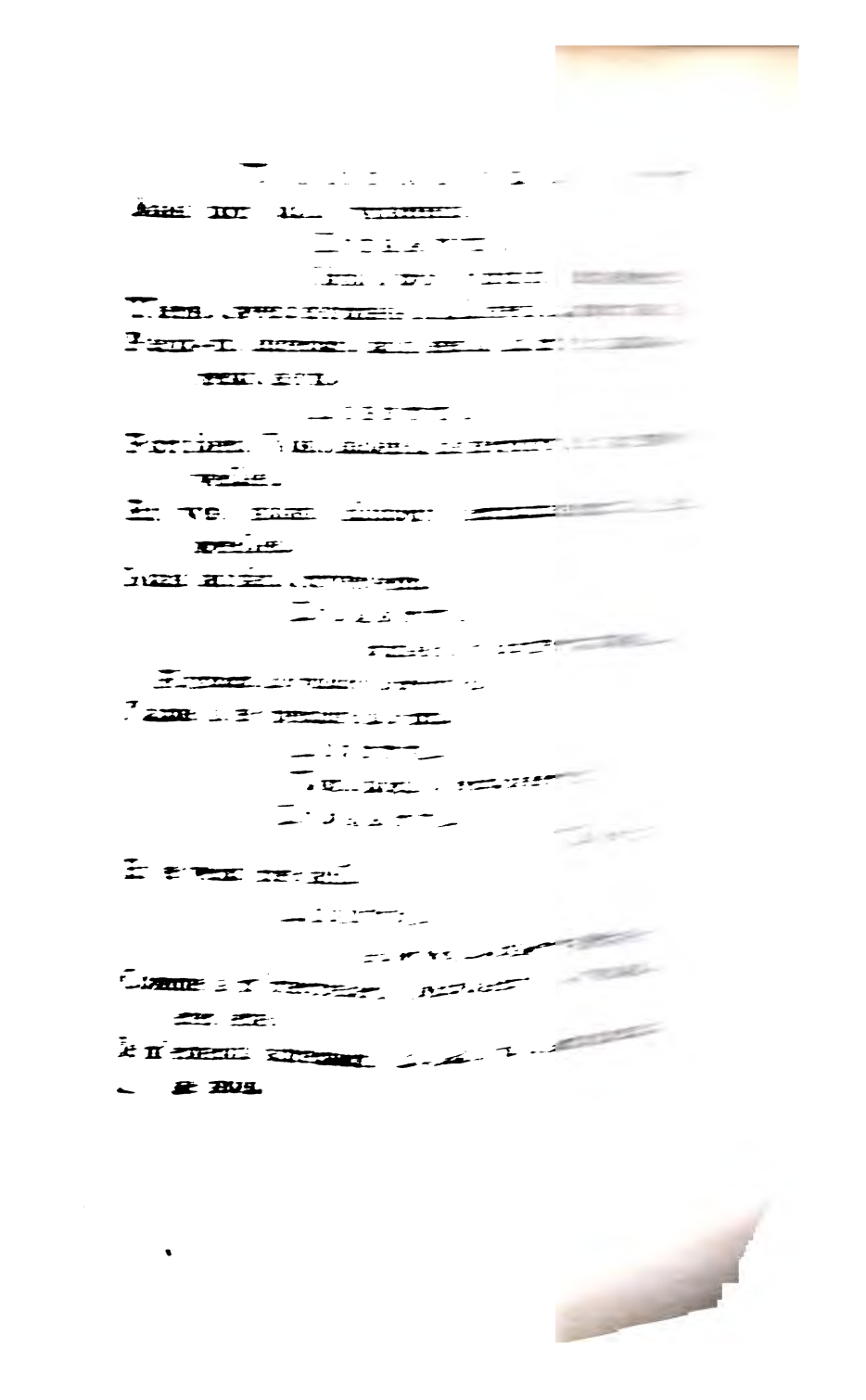
DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

AH ! c'eſt toi belle enfant ? Et bon jour ma Liſette,
Comment vont les galans ? A ta mine coquette
On pourroit bien gager au moins pour deux ou trois :
Plus le nombre en eſt grand & mieux on fait ſon choix.

LISETTE.

Vous me prêtez, Monſieur, un petit caractere,



Ce jargon séduisant de Maîtreurs tels que vous,
Montre, par ricochet, où le discours s'adresse.

DORANTE.

Quoi! tu penserois donc qu'épris de ta maîtresse.....

LISETTE.

Moi? je ne pense rien, mais si vous m'en croyez
Vous porterez ailleurs des feux trop mal payés.

DORANTE, *vivement.*

Ah! je l'avois prévu! l'ingrate a vu ma flamme,
Et c'est pour m'accabler qu'elle a lu dans mon ame.

LISETTE.

Qui vous a dit cela?

DORANTE.

Qui me l'a dit! c'est toi.

LISETTE.

Moi? je n'y songe pas.

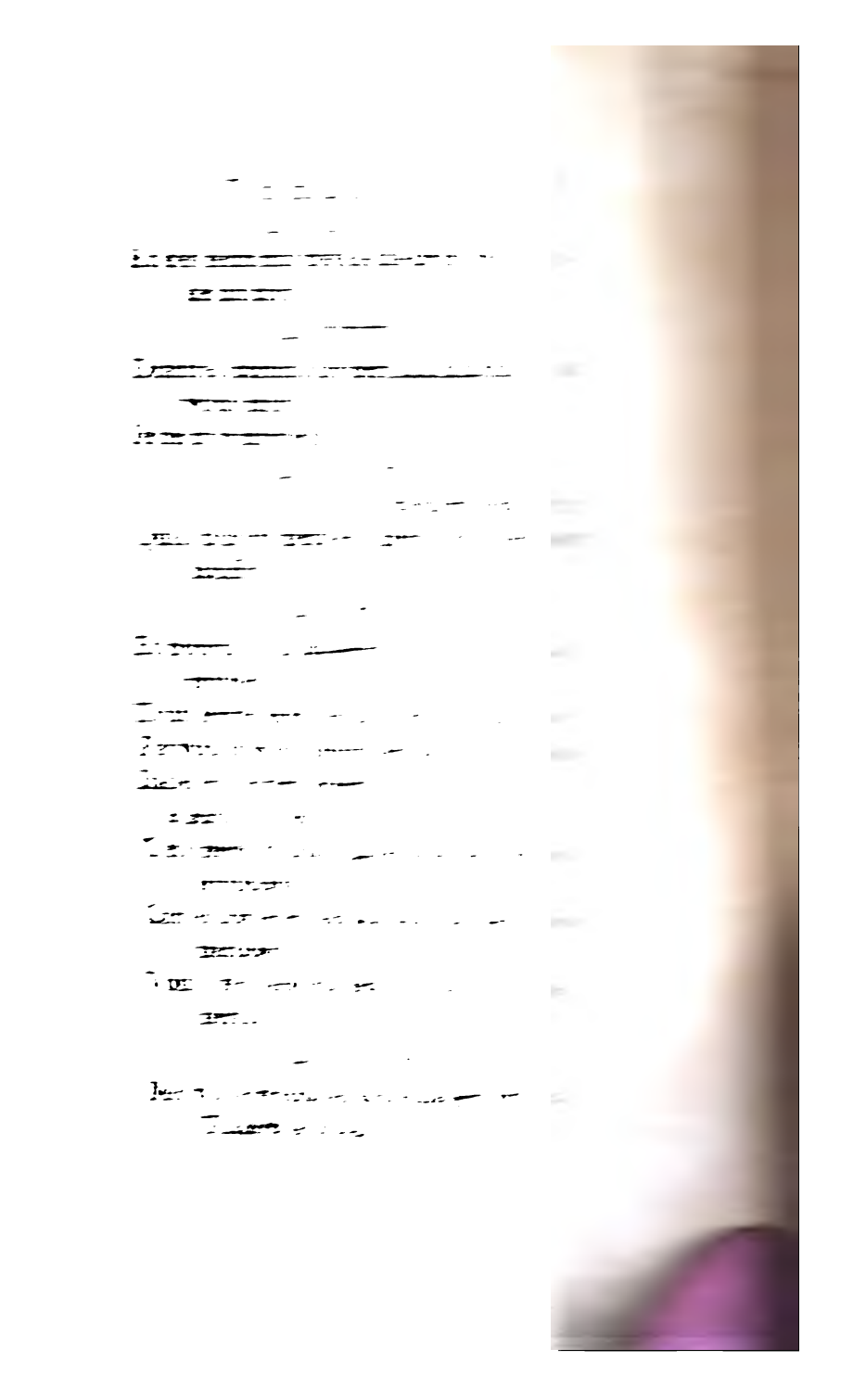
DORANTE.

Comment?

LISETTE.

Non, par ma foi.

DORANTE.



LISETTE.

Elle vient. Eſſayez de lire dans ſon ame;
Et ſur-tout avec ſoin cachez lui votre flâme;
Car vous êtes perdu ſi vous la laiſſez voir.

DORANTE.

Hélas! tant de lenteur me met au déſeſpoir.

SCENE V.

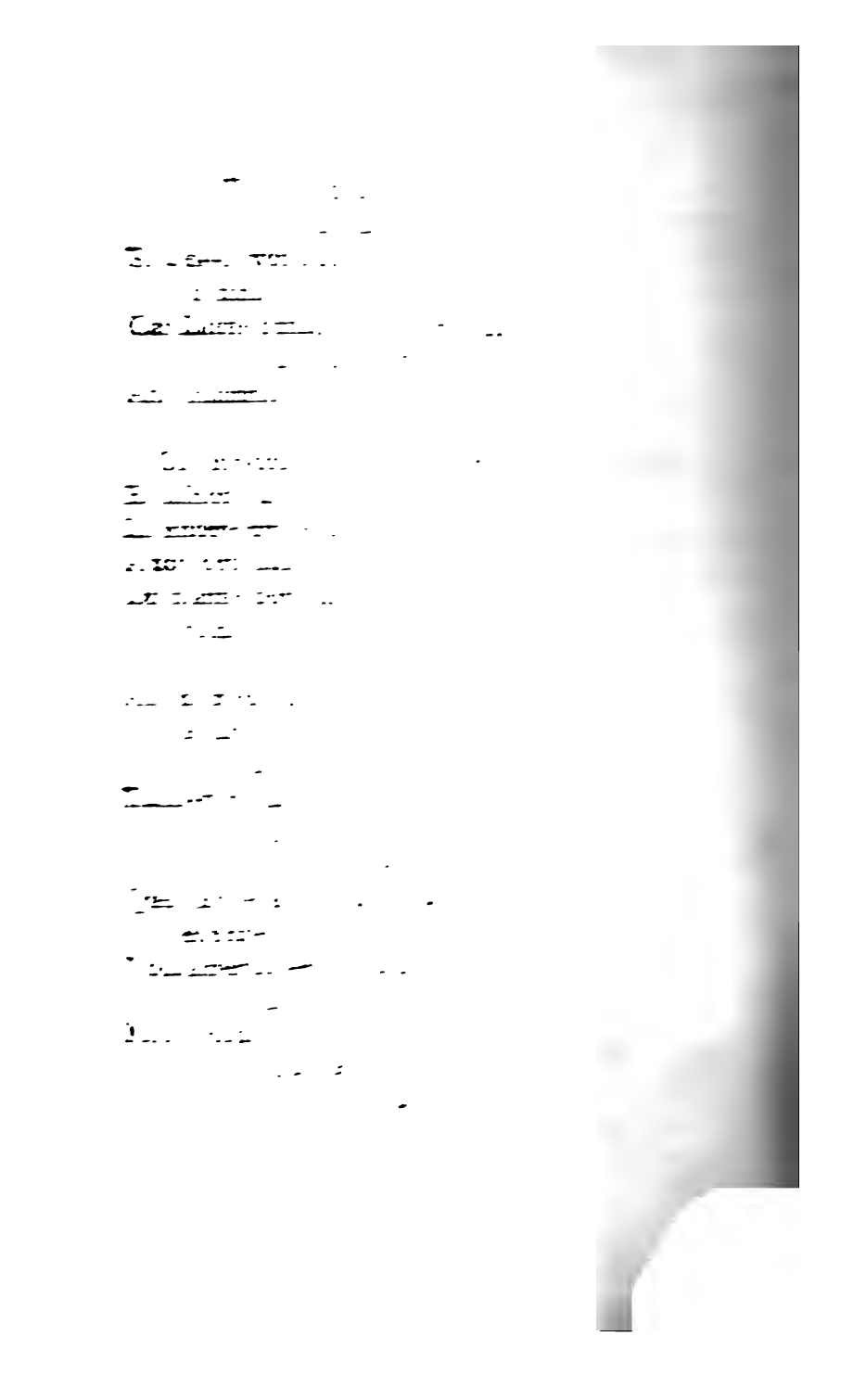
ISABELLE, DORANTE, LISETTE.

ISABELLE.

AH! Dorante, bon jour. Quoi! tous deux tête-à-tête!
Eh mais! vous faiſiez donc votre cour à Liſette?
Elle eſt vraiment gentille & de bon entretien.

DORANTE.

Madame, il me ſuffit qu'elle vous appartient
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.



DORANTE.

Vous me raillez, ſans doute.

LISETTE, *à part.*

Oh ! ma foi, pour le coup mon homme eſt en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des ſymptomes d'amour.

DORANTE.

(*haut à Liſette avec affectation.*)

Madame, en vérité..... Pour lui faire ma cour,

Faut-il en convenir ?

LISETTE, *bas.*

Bravo, prenez courage.

Haut à Dorante.

Mais il faut bien, Monſieur, aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour : parlez-moi franchement ;

Seriez-vous amoureux ?

LISETTE, *bas, vivement.*

Gardez de...

DORANTE.

Non vraiment,

Madame, il me déplaît fort de vous contredire.

Vous y voulez pour moi renoncer ſans retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'il ne faſſe.

ISABELLE.

Vous répondez pour lui ? c'eſt de mauvaiſe grace.

DORANTE.

Hélas ! j'approuve tout ; dictez vos volontés.
Tous vos ordres par moi ſeront exécutés.

ISABELLE.

Ce ne ſont point des loix, Dorante, que j'impoſe,
Et ſi vous répugnez à ce que je propoſe,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter bons amis.

DORANTE.

Ah ! mon goût à vos vœux ſera toujours ſoumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaiſant ; je veux être indulgente,
Et pour vous en donner une preuve évidente,
Je déclare à préſent qu'un ſeul jour,
objet

Vous privent à l'instant du droit que je
vous laisse :
Je punirai sur moi votre propre foiblesse,
En vous voyant alors pour la derniere fois.
Telles sont du pari les immuables loix.

DORANTE.

Ah ! que vous m'épargnez de mortelles
alarmes !
Mais quel est donc enfin cet objet plein
de charmes
Dont les attraits pour moi sont tant à re-
douter ?

ISABELLE.

Votre cœur aisément pourra les rebuter ;
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'est ?

ISABELLE.

C'est moi.

DORANTE.

Vous ?

ISABELLE.

Oui, moi-même.

DORANTE.

Qu'entends-je ?

ISABELLE.

D'où vous vient cette surprise extrême ;

Si le combat avoit moins de facilité
Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc ; ſa figure eſt à peindre !

DORANTE, *à part.*

Non ; je n'en reviens pas. Mais il faut me contraindre.
Cherchons en cet inſtant à remettre mes ſens.
Mon cœur contre ſoi-même a lutté trop long-tems ;
Il faut un peu de treve à cet excès de peine.
La cruelle a trop vu le penchant qui m'entraîne,
Et je ne ſais prévoir, à force d'y penſer,
Si l'on veut me punir ou me récompenſer.

SCENE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE ce pauvre garçon le ſort me touche l'ame.
Vous vous plaiſez par trop à maltraiter ſa flâme,
Et vous le puniſſez de ſa fidélité.

ISABELLE.

Va, Liſette; il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.
Quoi! pendant ſi long-tems il m'aura pu ſéduire?
Dans ſes pieges adroits il m'aura ſu conduire?
Il aura, ſous le nom d'une douce amitié.....

LISETTE.

Fait proſpérer l'amour?

ISABELLE.

Et j'en aurois pitié?
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices

Le juſte châtiment de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils ſont amans, ils dépendent de nous ;
Leur tour ne vient que trop ſi-tôt qu'ils ſont Epoux !

LISETTE.

Ce ſont bien, il eſt vrai, les plus francs hypocrites !
Ils vous ſavent long-tems faire les chatemites :
Et puis gare la griffe ; oh ! d'avance auprès d'eux
Prenons notre revanche.

ISABELLE.

en ſoi-même. Oui, le tour eſt heureux.
à Liſette.
Je médite à Dorante une aſſez bonne piece
Où nous aurons beſoin de toute ton adreſſe.
Valere en peu de jours doit venir de Paris ?

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a l'avis.

ISABELLE.

Tant mieux, à mon projet cela vient à merveilles.

LISETTE.

Or expliquez-nous donc la ruſe ſans pareilles.

ISABELLE.

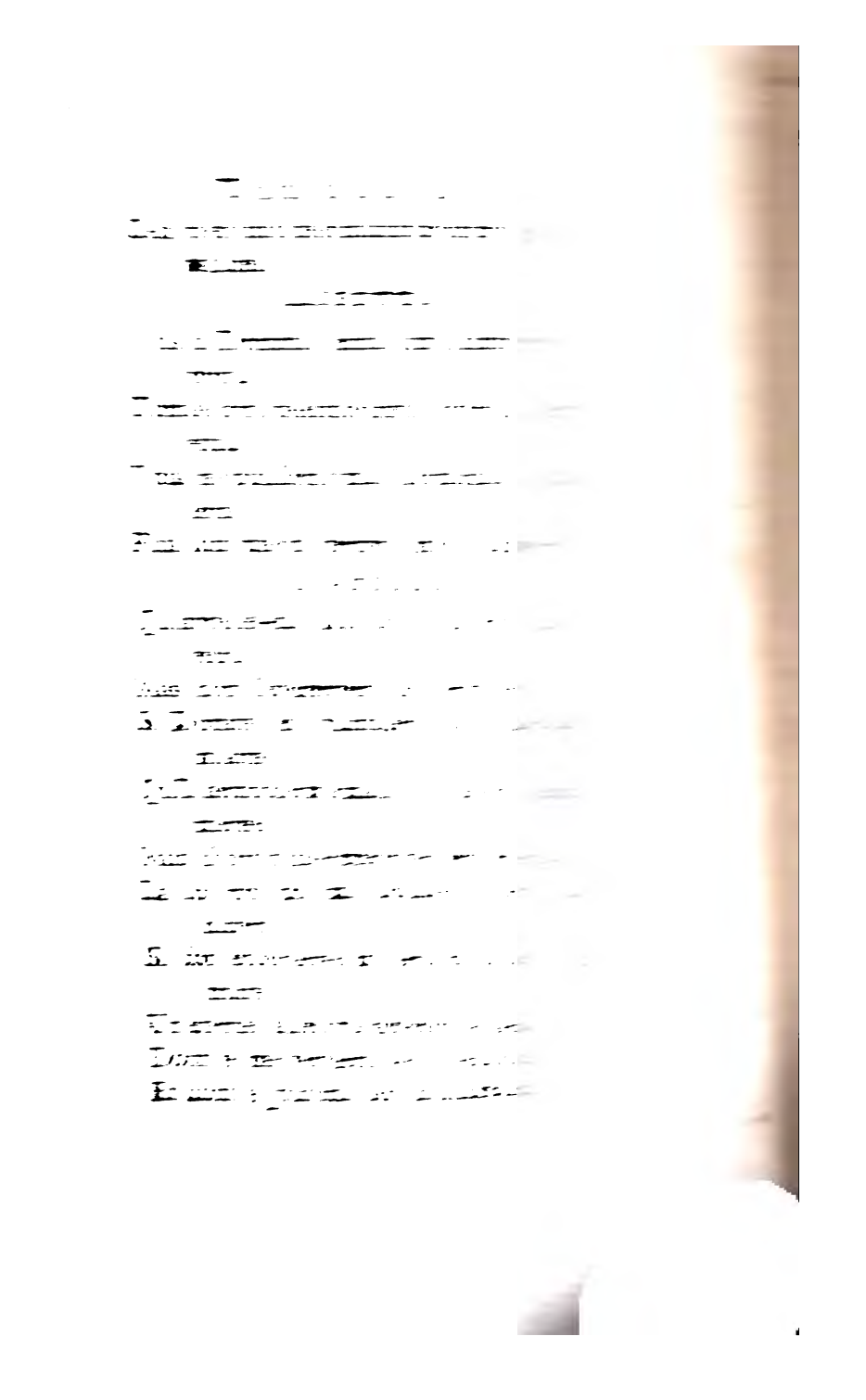
Valere & ma Couſine unis d'un même amour
Doivent ſe marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon deſſein la faire confidente.

LISETTE.

Que ferez-vous, hélas ! de la pauvre Eliante ?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle eſt la bonté même, & que peu délié
Son eſprit n'eſt pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encor ſon cœur pour la moindre malice ?

ISABELLE.

Tu dis fort bien, vraiment; mais pourtant mon projet
Demanderoit..... attends..... mais oui ; voilà le fait.
Nous pouvons aiſément la tromper elle-même;



LISETTE.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute légere
Pour qui la moindre peine eſt encor trop ſévere ?

ISABELLE.

D'abord, à ſes dépens nous nous amuſerons,
Puis nous verrons après ce que nous en ferons.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OUI tout a réuſſi, Madame, par merveilles.
Eliante écoutoit de toutes ſes oreilles,
Et ſur nos propos feints, dans ſa vaine terreur

Nous donne bien, je penſe, au Diable de bon cœur.

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valere ?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire ?
D'une amie en ſecret s'approprier l'amant,
Dame ! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah ! très-aſſurément
Ce procédé va mal avec mon caractere.
D'ailleurs.....

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui ſait lui plaire,
Et la vertu vous dit de lui laiſſer ſon bien.
Ah ! qu'on eſt généreux quand il n'en coûte rien !

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerois je ne ſuis pas capable....

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien moins coupable ?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, eſt malin.

LISETTE.

Très-malin.

ISABELLE.

Mais.....

LISETTE.

Les frais en ſont faits, il faut en voir la fin,
N'eſt-ce pas?

ISABELLE.

Oui, je vais faire la fauſſe lettre
A Valere feignant de la vouloir remettre
Tu tâcheras tantôt, mais très-adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh! vraiment
Carlin eſt ſi nigaud que.....

ISABELLE.

Le voici lui-même:
Rentrons. Il vient à point pour notre ſtratagême.

SCENE II.

SCENE II.

CARLIN.

VALÈRE eſt arrivé, moi j'accours à l'inſtant;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend.
Où diable le chercher? Hom, qu'il m'en doit de belles!
On dit qu'au dieu Mercure on a donné des aîles:
Il en faut en effet pour ſervir un amant,
S'il ne nourrit ſon monde aſſez légérement
Pour compenſer cela. Quelle maudite vie
Que d'être aſſujettis à tant de fantaiſies!
Parbleu! Ces maîtres-là ſont de plaiſans ſujets!
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets!

SCENE III.

ELIANTE, CARLIN.

ELIANTE.

CIEL que viens-je d'entendre! & qui voudra le croire?
Inventa-t-on jamais perfidie auſſi noire?

CARLIN.

Eliante paroît; elle a les yeux en pleurs!
A qui diable en a-t-elle?

ELIANTE.

A de telles noirceurs
Qui pourroit reconnoître Iſabelle & Valere?

CARLIN.

Ceci couvre à coup ſûr quelque nouveau myſtere.

ELIANTE.

Ah! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici!

CARLIN.

Et moi, très-à-propos je vous y trouve auſſi,

ELIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étois par pur hazard dans la chambre prochaine;
Iſabelle & Liſette arrangeoient leur complot.
A travers la cloiſon, juſques au moindre mot
J'ai tout entendu.....

CARLIN.

Mais, c'eſt de quoi me confondre!
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je, cependant, faire pour vous ſervir?

ELIANTE.

Liſette en peu d'inſtans ſûrement doit ſortir
Pour porter à Valere elle-même une lettre
Qu'Iſabelle en ſes mains tantôt a dû remettre.
Tâche de la ſurprendre, ouvre-la, porte-la
Sur-le-champ à Dorante; il pourra voir par-là
De tout leur noir complot la trame criminelle,
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle;
Mon outrage eſt le ſien.

CARLIN.

Madame, la douceur
Que je reſſens pour vous dans le fond de
mon cœur..
Allume dans mon ame.... une telle co-
lere.....
Que mon eſprit.... ne peut.... ſi je
tenois Valere.....
Suffit..... je ne dis rien..... Mais, ou
nous ne pourrons,
Madame, vous ſervir..... ou nous vous
ſervirons.

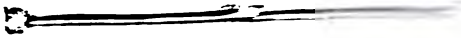
ELIANTE.

De mon juſte retour tu peux tout te pro-
mettre.
Liſette va venir : ſouviens-toi de la lettre.
Un autre procédé ſeroit plus ſincere,
Mais contre les trompeurs on peut agir
comme eux.
Faute d'autre moyen pour le faire con-
noître,
C'eſt en le trahiſſant qu'il faut punir un
traître.

SCENE IV.

CARLIN.

SOUVIENS-TOI ! C'eſt bien dit : mais pour exécuter
Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.
Liſette n'eſt pas grue, & le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne ſorte.
Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourroit point..... Le cas eſt important ;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre,
Car mon dos..... C'eſt Liſette, & j'apperçois la lettre.
Eliante, ma foi, ne s'eſt trompée en rien.



LISETTE.

Que leur volerois-tu, pauvre enfant, je n'ai rien ?

CARLIN.

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien.
Par exemple, d'abord je tâcherois de prendre..... *essayant d'escamoter la lettre.*

LISETTE.

Fort bien, mais de ma part tâchant de me défendre,
Vous ne prendriez rien, du moins pour le moment. *Elle met la lettre dans la poche de son tablier du côté de Carlin.*

CARLIN.

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.
Qu'est-ce que cette lettre ? où vas-tu donc la mettre ?

LISETTE, *feignant d'être embarrassée.*

Cette lettre, Carlin ? Eh ! mais, c'est une lettre..
Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh ! vraiment ! je le vois.
Mais voudrois-tu me dire à qui.... *Il tâche encore de prendre la lettre.*

LISETTE, *mettant la lettre dans l'autre poche opposée à Carlin.*

Déjà deux fois
Vous avez eſſayé de la prendre par ruſe.
Je voudrois bien ſavoir.....

CARLIN.

Je te demande excuſe;
Je dois à tes ſecrets ne prendre aucune part.
Je voulois ſeulement ſavoir ſi par hazard
Cette lettre n'eſt point pour Valere ou Dorante.

LISETTE.

Et ſi c'étoit pour eux....

CARLIN.

D'abord, je me préſente;
Ainſi que je ferois même en tout autre cas,
Pour la porter moi-même & vous ſauver des pas.

LISETTE.

Elle eſt pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens; voyons la lettre.

LISETTE.

Et ſi vous la donnant, je vous faiſois promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous?

CARLIN.

Oui, Liſette, en honneur, j'en jure à tes genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me conduire :
De ne la point montrer on a ſu me preſcrire,
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh ! c'eſt un autre point :
Ton honneur & le mien ne ſe reſſemblent point.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur Carlin, j'en ſerois très-fâchée.
Voyez l'impertinent.

CARLIN.

Ah ! vous êtes cachée !
Je connois maintenant quel eſt votre motif.
Votre eſprit en détours ſeroit moins inventif,
Si la lettre touchoit un autre que vous-même ;
Un traître de rival eſt l'objet du ſtratagême,

TÉMÉRAIRE. [illegible]

Et j'ai, pour mon malheur, trop [illegible]
nétrer,
Par vos précautions pour ne la point montrer.

LISETTE.

Il est vrai; d'un rival devenue [illegible]
De vos soins désormais [illegible]
rieuse.

CAR[illegible]

Oui, perfide. [illegible]
hissez.
Sans retour [illegible]
vaux [illegible]
Quand [illegible]
[illegible].
Lorsque [illegible]
[illegible].
Quand [illegible]
[illegible].
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Le [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

LISETTE.

Non, je t'aime toujours ; mais il tombe
en foibleſſe.

Pendant que Liſette le ſoutient & lui fait ſentir ſon flacon, Carlin lui vole la lettre.

Pourquoi vouloir auſſi lui cacher ma tendreſſe ?
C'eſt moi qui l'aſſaſſine. Eh ! vîte mon flacon ;
Sens, ſens, mon pauvre enfant. *à part.* Ah ! le ruſé fripon !
Haut. Comment te trouves-tu ?

CARLIN.

Je reviens à la vie.

LISETTE.

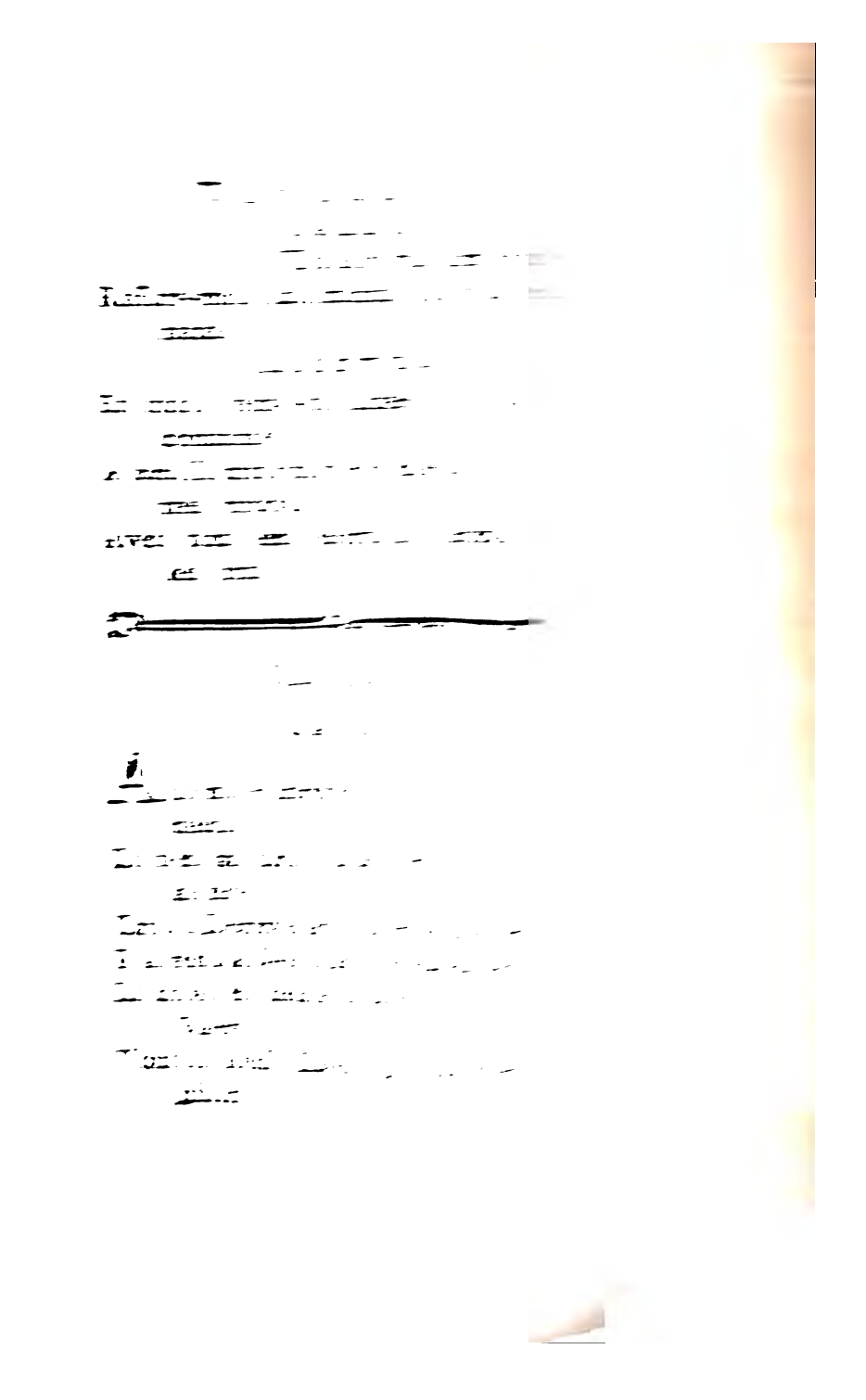
De la mienne bientôt ta mort ſeroit ſuivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

LISETTE, *à part.*

C'eſt ma lettre, coquin, qui t'a reſſuſcité.
Haut. Avec toi cependant, trop long-tems je m'amuſe ;
Il faudra que je rêve à trouver quelque excuſe,
Et déjà je devrois être ici de retour.
Adieu, mon chér Carlin.



Je verrai ſes appas, je verrai ſes écus
Paſſer en d'autres mains & mes projets perdus !
Il faut ouvrir la lettre..... Eh ! oui ; mais ſi je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol ſe découvre,
Valere pourroit bien..... la peſte ſoit du ſot !
Qui diable le ſaura ? moi, je n'en dirai mot.
Liſette aura ſur moi quelque ſoupçon peut-être :
Et bien, nous mentirons.... Allons, ſervons mon maître,
Et contentons ſur-tout ma curioſité.
La cire ne tient point : tout eſt déjà ſauté :
Tant mieux : la refermer ſera choſe facile...

Il lit en parcourant.

Diable ! voyons ceci.

Il lit.

Je vous préviens par cette lettre, mon cher Valere, ſuppoſant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en ſommes convenus. Dorante eſt notre dupe plus que jamais : il eſt toujours perſuadé que c'eſt à Eliante que vous en voulez, & j'ai imaginé là-deſſus un ſtratagême aſſez plaiſant, pour

SCENE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

OU te tiens-tu donc, traître?
Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche auſſi;
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici?

DORANTE.

Mais pourquoi ſi long-tems.....

CARLIN.

Donnez-vous patience.
Si vous montrez en tout la même pétulance
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'eſt-ce que ce diſcours?

CARLIN.

Ce n'eſt rien; ſeulement à vos tendres amours
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle ſotte nouvelle
Viens-tu.....

CARLIN.

CARLIN.

Point de courroux : Je ſais bien qu'Iſabelle
Dans le fond de ſon cœur vous aime uniquement ;
Mais, pour nourrir toujours un ſi doux ſentiment,
Voyez comme de vous elle parle à Valere.

DORANTE.

L'écriture, en effet, eſt de ſon caractere.
Il lit la lettre.
Que vois-je ? malheureux ! d'où te vient ce billet ?

CARLIN.

Allez-vous ſoupçonner que c'eſt moi qui l'ai fait ?

DORANTE.

D'où te vient-il, te dis-je ?

CARLIN.

A la chere Suivante
Je l'ai ſurpris tantôt par ordre d'Eliante.

DORANTE.

D'Eliante ! Comment ?

CARLIN.

Elle avoit découvert
Toute la trahiſon qu'arrangeoient de concert

Iſabelle & Liſette, &, pour vous en inſtruire,
Juſqu'en ce veſtibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

DORANTE.

Ah! je ſuis confondu!
Aveuglé que j'étois! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence?
On abuſe aiſément un cœur ſans défiance.
Ils ſe rioient ainſi de ma ſimplicité!

CARLIN.

Pour moi, depuis long-tems je m'en étois douté.
Continuellement on les trouvoit enſemble.

DORANTE.

Ils ſe voyoient fort peu devant moi, ce me ſemble.

CARLIN.

Oui, c'étoit juſtement pour mieux cacher leur jeu:
Mais leurs regards.....

DORANTE.

Non pas; ils ſe regardoient peu
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu! voilà l'affaire.

CARLIN *va & revient.*

Peut-être.....

DORANTE.

Quoi ?

CARLIN.

J'y cours.

DORANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.
Elle vient. A ſes yeux déguiſons ma colère.
Qu'elle eſt charmante ! Hélas ! comment ſe peut-il faire
Qu'un eſprit auſſi noir anime tant d'attraits ?

SCENE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'eſt plus tems d'affecter déſormais
Sur mes vrais ſentimens un ſecret inutile.
Quand la choſe nous touche on voit la moins habile
A l'erreur qu'elle feint ſe livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franchement.

Je vous aime, Dorante, [illegible]
Quittant ces vains [illegible]
austere
Dont le faste sert mal à déguiser [illegible]
Veut bien à vos regards [illegible]
Après avoir long-tems [illegible]
Après avoir [illegible]
Vous ne sentez que trop qu'il n'en [illegible]
pas peu
Quand on se voit [illegible]

DORANTE.

Il faut en convenir, je [illegible]
De m'attendre, Madame, à [illegible]
grace.
Cet aveu me confond [illegible]
Combien, en le faisant, [illegible]

ISABELLE.

Votre discrétion, vos feux, votre constance,
Ne méritoient pas moins que cette récompense ;
C'est au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,
Qu'il faut rendre l'espoir dont je l'avois privé.
Plus vous aurez d'ardeur, plus [illegible]
ma colere,

Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire ;
Et mon exemple ſeul a pu vous diſpenſer
De me cacher un feu qui devoit m'offenſer.
Mais quand à vos regards toute ma flâme éclate
Sur vos vrais ſentimens peut-être je me flatte,
Et je ne les vois point ici ſe déclarer,
Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'eſpérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne,
Mon bonheur eſt trop grand pour le croire ſans peine.
Quand je ſonge quel prix vous m'avez deſtiné,
De vos rares bontés je me ſens étonné.
Mais moins à ces bontés j'avois droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.
Croyez, ſous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'eſt pas moins agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air ſoit tranquille,

Mais il ſemble annoncer plus de torrens de bile,
Que de tranſports d'amour : je ne crois pas pourtant,
Que mon diſcours, pour vous, ait eu rien d'inſultant,
Et, ſans trop me flatter, d'autres à votre place
L'auroient pu recevoir d'un peu meilleure grace.

DORANTE.

A d'autres, en effet, il eût convenu mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs yeux,
Et je ne trouve point, ſans doute, en mon mérite
De quoi juſtifier ici votre conduite :
Mais, je vois qu'avec moi vous voulez plaiſanter ;
C'eſt à moi de ſavoir, Madame, m'y prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'eſt pouſſer bien loin la modeſtie :
Ceci n'a point trop l'air d'une plaiſanterie,
Il nous en coûte aſſez en déclarant nos feux,
Pour ne pas faire un jeu de ſemblables aveux.

Mais, je crois pénétrer le ſecret de votre ame ;
Vous craignez que, cherchant à tromper votre flâme,
Je ne veuille abuſer du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paroît étrange
Qu'avec autant d'eſprit on prenne ainſi le change :
Penſez-vous que des feux qu'allument nos attraits
Nous redoutions ſi fort les tranſports indiſcrets,
Et qu'un amour ardent juſqu'à l'extravagance,
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de prudence ?
Croyez, ſi votre fort dépendoit du pari,
Que c'eſt de le gagner que vous ſeriez puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la Comédie ;
Votre talent m'étonne, il me fait même envie,

Et, pour savoir répondre à des discours si doux,
Je voudrois en cet art exceller comme vous :
Mais, pour vouloir trop loin pousser le badinage,
Je pourrois à la fin manquer mon personnage,
Et reprenant, peut-être, un ton trop sérieux.....

ISABELLE.

A la plaisanterie, il n'en feroit que mieux.
Tout de bon, je ne sais où de cette boutade,
Votre esprit a pêché la grotesque incartade.
Je m'en amuserois beaucoup en d'autres tems.
Je ne veux point ici vous gêner plus longtems.
Si vous prenez ce ton par pure gentillesse,
Vous pourriez l'assortir avec la politesse :
Si vos mépris pour moi veulent se signaler,
Il faudra bien [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible]ler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah! per.....

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi?

DORANTE, *faiſant effort pour ſe calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

De peur d'étourderie;
Allons faire en ſecret veiller ſur ſa furie.
Dans ſes emportemens je vois tout ſon amour.....
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour. *Elle ſort en faiſant d'un air poli, mais railleur, une révérence à Dorante.*

SCENE IX.

DORANTE.

ME ſuis-je aſſez long-tems contraint en ſa préſence?
Ai-je montré près d'elle aſſez de patience?
Ai-je aſſez obſervé ſes perfides noirceurs?
Suis-je aſſez poignardé de ſes fauſſes douceurs?

Devoient être pleines de fiel, d'amertume & de larmes,
Grands Dieux ! que pour mon cœur vous eussiez eu de charmes,
Si sa bouche, parlant avec sincérité
N'eût pas au fond du sien trahi la vérité !
J'en ai trop enduré, je devois la confondre ;
A cette lettre, enfin, qu'eût-elle osé répondre ?
Je devois à mes yeux un peu l'humilier ;
Je devois.... mais plutôt, songeons à l'oublier.
Fuyons, éloignons-nous de ce séjour funeste ;
Achevons d'étouffer un feu que je déteste,
Mais ne partons qu'après avoir tiré raison
Du perfide Valere & de sa trahison.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, DORANTE, VALERE.

LISETTE.

QUE vous êtes tous deux ardens à la colere ?
Sans moi, vous alliez faire une fort belle affaire !
Voilà mes bons amis ſi prompts à s'engager :
Ils ſont encore plus prompts, ſouvent, à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valere, & t'en demande excuſe :
Mais pouvois-je prévoir une ſemblable ruſe ?
Qu'un cœur bien amoureux eſt facile à duper !

Mais Iſabelle eſt femme à s'en formaliſer.
Elle va, par orgueil, mettre en ſa fantaiſie,
Qu'un tel combat s'eſt fait par pure jalouſie;
Et ſur de tels exploits, je vous laiſſe à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger?

DORANTE.

Liſette, ah! mon enfant, ſerois-tu bien capable
De trahir mon amour en me rendant coupable?
Ta maîtreſſe de tout ſe rapporte à ta foi;
Si tu veux me ſauver cela dépend de toi.

LISETTE.

Point, je veux lui conter vos brillantes proueſſes
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas! de mes foibleſſes
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très-noble Chevalier,
Jamais un Paladin ne s'abaiſſe à prier:
Tuer d'abord les gens c'eſt la bonne maniere.

VALERE.

Peux-tu voir de ſang-froid comme il ſe déſeſpere,

Liſette ? Ah ! ſa douleur auroit dû l'attendrir.

LISETTE.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l'aigrir.
Et contre moi, peut-être, il tirera l'epée.

DORANTE.

J'avois compté ſur toi, mon attente eſt trompée ;
Je n'ai plus qu'à mourir.

LISETTE.

Oh ! le rare ſecret !
Mais il eſt du vieux tems, j'en ai bien du regret,
C'étoit un beau prétexte.

VALÈRE.

Eh ! ma pauvre Liſette !
Laiſſe de ces propos l'inutile ſatire :
Sers-nous ſi tu le peux, ſi tu le veux du moins,
Et compte que nos cœurs acquitteront tes ſoins.

DORANTE.

Si tu rends de mes feux l'eſpérance accomplie
Diſpoſe de mes biens, diſpoſe de ma vie,
Cette bague d'abord.....

LISETTE *prenant la bague.*

Quelle néceſſité ?
Je prétends vous ſervir par généroſité.
Je veux vous protéger auprès de ma maî-
treſſe ;
Il faut qu'elle partage enfin votre tendreſſe ;
Et voici mon projet. Prévoyant de vos
coups,
Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous
Pour empêcher le mal & ramener Valere ;
Afin qu'il ne vous pût éclaircir le myſtere :
Que ſi je ne pouvois autrement tout parer,
Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer.
C'eſt donc ce que j'ai fait quand vous vou-
liez vous battre,
Et qu'il vous a fallu, Monſieur, tenir à
quatre.
Mais je devois de plus obſerver avec ſoin
Les geſtes, dits & faits dont je ſerois té-
moin,
Pour voir ſi vous étiez fidele à la gageure.
Or, ſi je m'en tenois à la vérité pure,
Vous ſentez bien, je crois, que c'eſt fait
de vos feux :
Il faudra donc mentir ; mais pour la trom-
per mieux
Il me vient dans l'eſprit une nouvelle idée....

DORANTE.

DORANTE.

Qu'eſt-ce ?....

VALERE.

Dis-nous un peu....

LISETTE.

Je ſuis perſuadée....
Non.... ſi.... ſi-fait... je crois... ma foi, je n'y ſuis plus.

DORANTE.

Morbleu !

LISETTE.

Mais à quoi bon tant de ſoins ſuperflus ?
L'idée eſt toute ſimple ; écoutez-bien, Dorante :
Sur-ce que je dirai, bientôt impatiente
Iſabelle chez vous va vous faire appeller,
Venez ; mais comme ſi j'avois ſu vous céler
Le projet qu'aujourd'hui ſur vous elle médite,
Vous viendrez ſur le pied d'une ſimple viſite,
Approuvant froidement tout ce qu'elle dira,
Ne contrediſant rien de ce qu'elle voudra.
Ce ſoir un feint contrat pour elle & pour Valere

Vous ſera propoſé pour vous mettre en colere ;
Signez-le ſans façon ; vous pouvez être ſûr
D'y voir par-tout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle,
Iſabelle, obligée à tenir ſa parole,
Vous cede le pari, peut-être dès ce ſoir,
Et le prix, par la loi, reſte en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux ! quel eſpoir flatteur ſuccede à ma ſouffrance !
Mais n'abuſes-tu point ma crédule eſpérance ?
Puis-je compter ſur toi ?

LISETTE.

Le compliment eſt doux !
Vous me payez ainſi de ma bonté pour vous ?

VALERE.

Il eſt fort queſtion de te mettre en colere !
Songe à bien accomplir ton projet ſalutaire,
Et loin de t'irriter contre ce pauvre amant,

Quand je me figurois par trop de vanité
Tenir déjà le prix dont je m'étois flatté.
Quelqu'un vient. Evitons de me laiſſer connoître.
Avant le tems preſcrit je ne dois point paroître.
Hélas! mon foible cœur ne peut ſe raſſurer,
Et je crains encor plus que je n'oſe eſpérer.

SCENE III.

ELIANLE, VALERE.

ELIANTE.

OUI, Valere, déjà de tout je ſuis inſtruite,
Avec beaucoup d'adreſſe elles m'avoient ſéduite,
Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, ſans m'en douter, j'avois trop écouté.

VALERE.

Eh! quoi, belle Eliante, avez-vous donc pu croire

Que Valere à ce point ennemi de sa gloire,
De son bonheur, sur-tout, [illegible] en
d'autres nœuds
Le prix dont vos bontés avoient [illegible]
vœux ?
Ah ! que vous avez mal jugé de ma ten-
dresse !

ELIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma foi-
blesse.
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité,
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a
coûté !
Isabelle, à la fin, par mes pleurs attendrie
A, par un franc aveu, calmé ma [illegible]
Mais cet aveu, pourtant en exigeant de
moi,
Que sur un tel secret je donnasse ma [illegible]
Que Dorante par moi en auroit [illegible]
A mon amour pour vous j'ai fait ce sa-
crifice :
Mais il m'en coûte fort pour le tromper
ainsi.

VALERE.

Dorante est comme vous [illegible]
ceci.
Gardez votre secret [illegible]

Iſabelle bientôt laſſe de ſe contraindre ;
Suivant notre projet peut-être dès ce jour
Tombe en ſon propre piege & ſe rend à l'amour.

SCENE IV.

ISABELLE, ELIANTE, VALERE & LISETTE *un peu après.*

ISABELLE *en ſoi-même.*

CE ſang-froid de Dorante & me pique & m'outrage.
Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le courage
De rechercher du moins un éclairciſſement !

LISETTE *arrivant.*

Dorante, va venir, Madame, en un moment.
J'ai fait en même tems appeller le Notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le ſecours de Valere :
Je crois qu'il voudra bien nous ſervir aujourd'hui.

LISETTE.

Dorante eſt là; ſans moi, vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'eſpere que ſon cœur ne pourra réſiſter
Au trait que je lui garde.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, ELIANTE, VALERE, LISETTE.

ISABELLE.

AH! vous voilà, Dorante,
De vous voir auſſi peu, je ne ſuis pas contente :
Pourquoi me fuyez-vous? trop de préſomption
M'a fait croire, il eſt vrai, qu'un peu de paſſion
De vos ſoins près de moi pouvoit être la cauſe :
Mais faut-il pour cela prendre ſi mal la choſe?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux aveux

Engager votre coeur à dévoiler ses feux,
Je n'avois pas pensé que ce fût une offense
A troubler entre nous la bonne intelligence ;
Vous m'avez, cependant, par des airs suffisans.
Marqué trop clairement vos mépris offensans ;
Mais si l'amant méprise un si foible esclavage,
Il faut bien que l'ami du moins m'en dédommage ;
Ma tendresse n'est pas un tel affront, je crois,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE.

Je sens ce que je dois à vos bontés, Madame,
Mais vos sages leçons ont si touché mon ame,
Que pour vous rendre ici [illegible]
Peut-être mieux que vous [illegible]

ISABELLE. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ISABELLE.

Depuis notre entretien, vous ſerez bien ſurpris
D'apprendre en cet inſtant le parti que j'ai pris.
Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier ! vous-même ?

ISABELLE.

En perſonne. D'où vient cette ſurpriſe extrême ?
Ferois-je mal, peut-être ?

DORANTE.

Oh ! non : c'eſt fort bien fait.
Cet hymen-là s'eſt fait avec un grand ſecret.

ISABELLE.

Point. C'eſt ſur le refus que vous m'avez ſu faire
Que je vais épouſer..... devinez.

DORANTE.

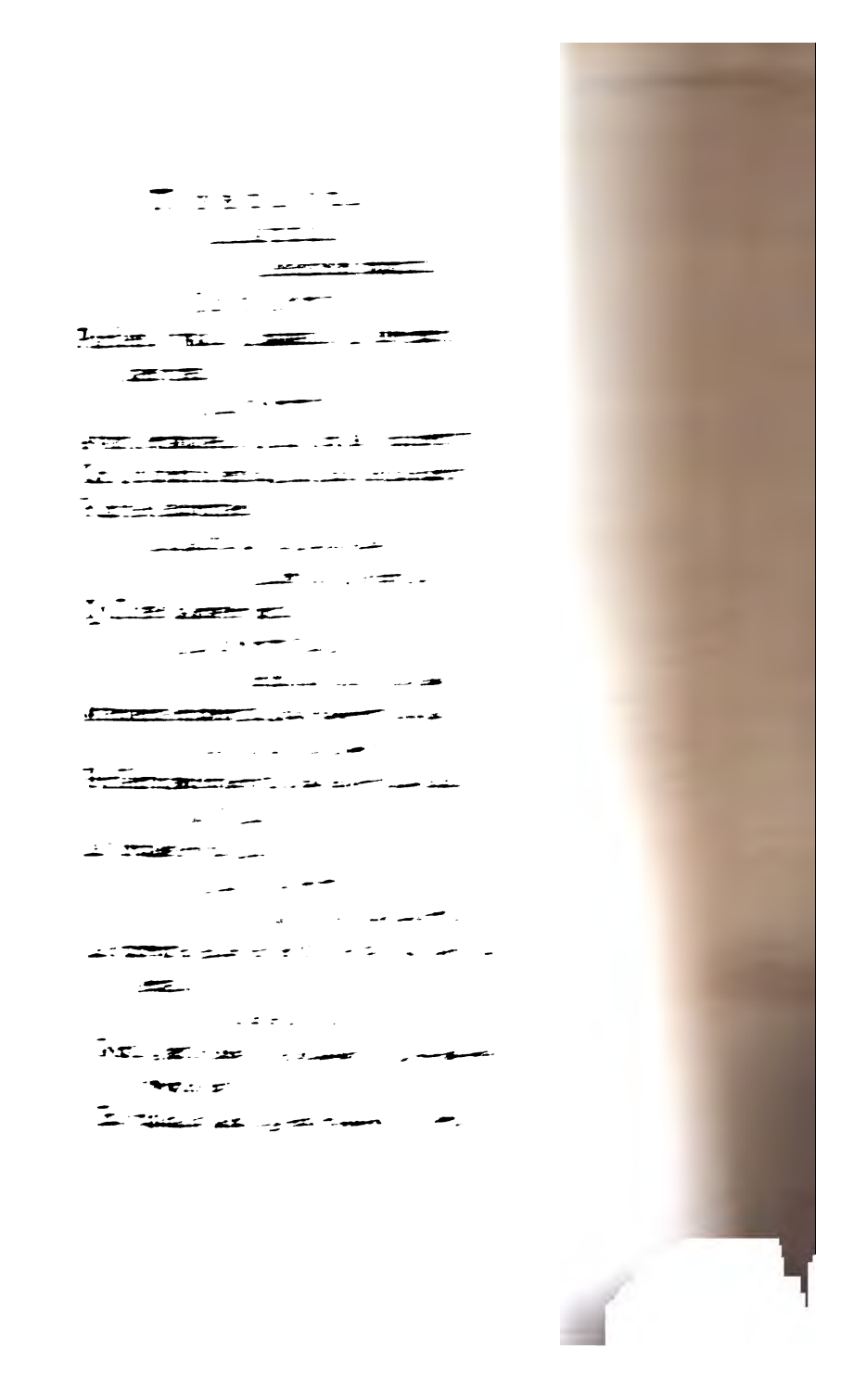
Qui ?

ISABELLE.

Valere.

DORANTE.

Valere ? Ah ! mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Eliante, donc ?.....



DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me réſigner.

ISABELLE, *bas.*

S'il ſigne, c'en eſt fait, il faut que j'y renonce.

SCENE VI.

LE NOTAIRE, & *les Acteurs de la Scene précédente.*

LE NOTAIRE.

REQUIERT-ON que tout haut le contrat je prononce ?

VALERE.

Non, Monſieur le Notaire; on s'en rapporte en tout,
A ce qu'a fait Madame ; il ſuffit qu'à ſon goût
Le contrat ſoit paſſé.

ISABELLE, *regardant Dorante d'un air de dépit.*

Je n'ai pas lieu de craindre,
Que de ce qu'il contient perſonne ait à ſe plaindre.

Si de ces mots cornus le poumon dégagé ;
Il vous plaiſoit, Monſieur, abréger l'abrégé.

VALERE.

Au vrai, tous ces détails nous ſont fort inutiles.
Nous croyons le contrat plein de clauſes ſubtiles,
Mais on n'a nul deſir de les voir aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder, approuvant icelui.
A le corroborer de votre ſignature.

ISABELLE.

Signons, je le veux bien, voilà mon écriture.
A vous Valere.

ELIANTE, *bas à Iſabelle.*

Au moins, ce n'eſt pas tout de bon,
Vous me l'avez promis, Couſine ?

ISABELLE.

Eh ! mon Dieu, non.
Dorante veut-il bien nous faire auſſi la grace.....

Elle lui préſente la plume.

DORANTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'on ne faſſe.

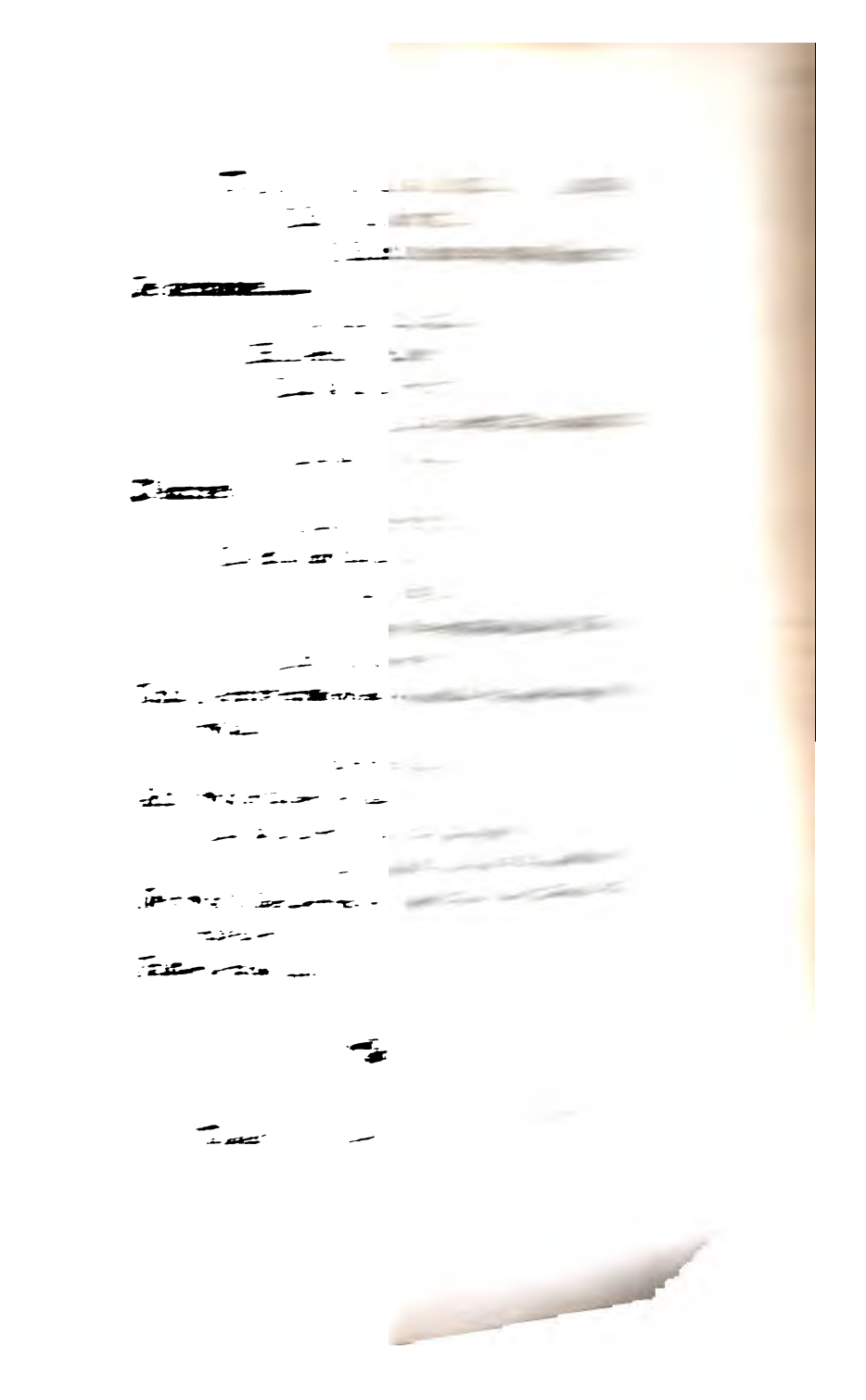
[redacted]

Pour en ſerrer les nœuds ſous un heureux auſpice,
Faiſons en les formant un acte de juſtice.
A Dorante à l'inſtant je cede le pari.
J'avois cru qu'il m'aimoit, mais mon eſprit guéri
S'apperçoit de combien je m'étois abuſée.
En ſecret mille fois je m'étois accuſée
De le déſeſpérer par trop de cruauté.
Dans un piege aſſez fin, il s'eſt précipité;
Mais il ne m'eſt reſté pour fruit de mon adreſſe
Que le regret de voir que ſon cœur ſans tendreſſe
Bravoit également & la ruſe & l'amour.
Choiſiſſez donc, Dorante, & nommez en ce jour,
Le prix que vous mettez au gain de la gageure;
Je dépens d'un époux, mais je me tiens bien ſûre
Qu'il eſt trop généreux pour vous le diſputer.

VALERE.

Jamais plus juſtement vous n'auriez pu compter
Sur mon obéiſſance.

DORANTE,



SCENE VII.

CARLIN, *botté & un fouet à la main. Tous les Acteurs de la Scene précédente.*

CARLIN.

MONSIEUR, les chevaux ſont tout prêts,
La chaiſe nous attend.

DORANTE.

La peſte des Valets !

CARLIN.

Monſieur, le tems ſe paſſe.

VALERE.

Eh ! quelle fantaiſie
De nous troubler.....

CARLIN.

Il eſt ſix heures & demie.

DORANTE.

Te tairas-tu ?

CARLIN.

Monſieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien, à mon gré, le plus maudit bavard !

Madame, pardonnez.....

CARLIN.

Monſieur, il faut me taire;
Mais nous avons ce ſoir bien du chemin à faire!

DORANTE.

Le grand diable d'enfer puiſſe-t-il t'emporter!

ELIANTE.

Liſette, explique-lui.....

LISETTE.

Bon, veut-il m'écouter?
Et peut-on dire un mot où parle Monſieur Carle?

CARLIN, *un peu vîte.*

Eh! parle au nom du ciel! avant qu'on parle, parle:
Parle, pendant qu'on parle: & quand on a parlé
Parle encor, pour finir ſans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable?
A Iſabelle. Puis-je, enfin, me flatter qu'un penchant favorable.
Confirmera le don que vos loix m'ont promis?

ISABELLE.

Je ne ſais ſi ce don vous eſt ſi bien acquis;
Et j'entrevois ici de la friponnerie;
Mais en punition de mon étourderie
Je vous donne ma main & vous laiſſe mon cœur.

DORANTE, *baiſant la main d'Iſabelle.*

Ah! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc? aurois-je la berlue.

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très-bonne vue,
Riant. Témoin la lettre.....

CARLIN.

Eh! bien; de quoi veux-tu parler?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi! c'étoit tout exprès?....

LISETTE.

Mon Dieu, quel imbécille!
Tu t'imaginois donc être le plus habile?

CARLIN.

Je ſens que j'avois tort; cette ruſe d'enfer

Te doit donner le pas ſur Monſieur Lucifer.

LISETTE.

Jamais comparaiſon ne fut moins méritée ;
Au bien de mon prochain toujours je ſuis portée :
Tu vois que par mes ſoins ici tout eſt content ;
Ils vont ſe marier, en veux-tu faire autant?

CARLIN.

Tope ; j'en fais le ſaut, mais ſois bonne diableſſe ;
A me cacher tes tours mets toute ton adreſſe ;
Toujours dans la maiſon faiſ proſpérer le bien ;
Nargue du demeurant quand je n'en ſaurai rien.

LISETTE.

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus ſage
Plus qu'elle ne voudroit en badinant s'engage ;
Belles, ſur cet exemple apprenez en ce jour
Qu'on ne peut ſans dangér ſe jouer à l'amour.

AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage eſt ſi médiocre en ſon genre, & le genre en eſt ſi mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut ſentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Muſique Françoiſe & de l'eſpece de Poéſie qui lui eſt propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, & des chanſons pour un Opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne ſongeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caracteres de Muſique dont j'étois occupé; dans ce deſſein je choiſis Héſiode pour le genre élevé & fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais ſi j'avois mieux ſu le remplir.

Cependant, quoique la Muſique de

LES MUSES

GALANTES,

BALLET.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente [illegible]
Apollon y paroît [illegible]
Muses sont assises autour [illegible]

SCENE [illegible]

APOLLON [illegible]

Naissez [illegible]
[illegible]
Brillez par [illegible]
[illegible]
Méritez [illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

Muses, [illegible]
[illegible]

Que vos plaisirs sont doux !
Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient de vous.
Sur ce paisible mont, loin du bruit & des armes,
Des innocens plaisirs vous goûtez les douceurs.
La fiere ambition, l'amour ni ses faux charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'amour ni ses faux charmes
Ne troubleront jamais nos cœurs.

On entend une Symphonie brillante & douce alternativement.

SCENE II.

La Gloire & l'Amour deſcendent du même Char.

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

QUE vois-je? ô ciel! dois-je le croire!
L'Amour dans le char de la gloire!

LA GLOIRE.

Quelle triſte erreur vous ſéduit!
Voyez ce Dieu charmant, ſoutien de mon empire,
Par lui l'amant triomphe & le guerrier ſoupire;
Il forme les héros, & ſa voix les conduit.
Il faut lui céder la victoire
Quand on veut briller à ma Cour:
Rien n'eſt plus chéri de la gloire
Qu'un grand cœur guidé par l'amour.

APOLLON.

Quoi! mes divins lauriers, d'un enfant téméraire

Ceindroient le front audacieux ?

L'AMOUR.

Tu mépriſes l'Amour, éprouve ſa colere:
Aux pieds d'une beauté ſévere
Va former d'inutiles vœux.
Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs amoureux
Que de moi ſeul dépend le don de plaire;
Que les talens, l'eſprit, l'ardeur ſincere,
Ne font point les amans heureux.

APOLLON.

Ciel! quel objet charmant ſe retrace à mon ame!
Quelle ſoudaine flâme
Il inſpire à mes ſens!
C'eſt ton pouvoir, Amour, que je reſſens;
Du moins à mes ſoupirs naiſſans
Daigne rendre Daphné ſenſible.

L'AMOUR.

Je te rendrois heureux; je prétends te punir.

APOLLON.

Quoi! toujours ſoupirer ſans pouvoir la fléchir?
Cruel! que ma peine eſt terrible!
Il s'en va.

L'AMOUR.

C'eſt la vengeance de l'Amour.

SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES, LES GRACES, *troupes de Jeux & de Ris.*

CHŒUR.

ACCOURONS, accourons dans ce nouveau séjour,
Soupirez beautés rebelles,
Par nous tout cede à l'Amour.
On danse.

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages,
Font par d'horribles ravages,
La terreur des matelots :
Amour, quand ta voix le guide,
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flâmes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros. *On danse.*

CHŒUR.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la victoire,

Que

Que le mirthe au laurier ſoit uni dès ce jour !
Que les ſoins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour !

L'AMOUR.

Quittez, Muſes, quittez ce déſert trop ſtérile,
Venez de vos appas enchanter l'univers ;
Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des Lys ſoit notre heureux aſyle,
Au milieu des beaux arts puiſſiez-vous y briller
De votre plus vive lumiere !
Un regne glorieux vous y fera trouver
Des amans dignes de vous plaire,
Et des héros à célébrer.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

Le Théâtre repréſente un Bocage, au travers duquel on voit des Hameaux.

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête,
Déjà pour diſputer chaque Berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur eſt promis.
Qu'Héſiode eſt à plaindre ! hélas ! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon ſont des arts qu'il ignore,
De ſes tendres ſoupirs il va perdre le prix.

EGLÉ.

Doris, j'aime Héſiode, & plus que l'on ne penſe
Je m'occupe de ſon bonheur :
Mais c'eſt en éprouvant ſes feux & ſa conſtance
Que j'ai dû m'aſſurer qu'il méritoit mon cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous ſouſtraire ?

EGLÉ.

Je ne ſais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre loi ?

EGLÉ.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Églé peut faire.

DORIS.

Églé dans nos Hameaux, inconnue, étrangere,
Jouit ſur tous les cœurs d'un pouvoir mérité ;
Rien ne lui doit être impoſſible
Avec le ſecours invincible
De l'eſprit & de la beauté.

EGLÉ.

J'apperçois Héſiode :

DORIS.

Accablé de triſteſſe,
Il plaint le malheur de ſes feux.

EGLÉ.

Je ſaurai diſſiper la douleur qui le preſſe ;
Mais pour quelques inſtans cachons-nous à ſes yeux.

SCENE II.

HÉSIODE.

EGLÉ mépriſe ma tendreſſe,
Séduite par les chants de mes heureux rivaux ;
Son cœur en eſt le prix, & ſeul dans ces hameaux
J'ignore les ſecrets de l'art qu'elle couronne ;
Eglé le ſait & m'abandonne !
Je vais la perdre ſans retour.
A de frivoles chants ſe peut-il qu'elle donne
Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait amour ?

Vos ſoins appaiſent les douleurs ;
Douces erreurs,
Du ſort impitoyable
Suſpendez long-tems les rigueurs ;
Réveil, éloignez-vous :
Ah ! que le ſommeil eſt doux !
Mais quand un ſonge favorable
Préſage un bonheur véritable,
Sommeil, éloignez-vous :
Ah ! que le réveil eſt doux !

Les Songes ſe retirent.

EGLÉ.

Toi pour qui j'ai quitté mes ſœurs & le Parnaſſe,
Toi que le ciel a fait digne de mon amour,
Tendre berger, d'une feinte diſgrace
Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau feu t'anime !
Des tranſports d'Apollon reſſens l'effet ſublime,
Et par tes chants divins t'élevant juſqu'aux cieux
Oſe en les célébrant te rendre égal aux Dieux. *Une Lyre ſuſpendue à un laurier s'éleve à côté d'Héſiode.*
Amour dont les ardeurs ont embraſé mon ame

Daigne animer [illegible]
flâme :
Nous pouvons [illegible]
Mais les [illegible]
transports.

SCENE IV.

HÉSIODE.

OU suis-je ! Quel [illegible] !
veau [illegible] !
Quel nouveau [illegible]
sens sont [illegible]...

Il [illegible] Lyre.

Mais quel [illegible]

Il [illegible]

Dieux ! [illegible]
Lyre !
D'un transport [illegible]
lire !
Je forme [illegible]
O Lyre ! [illegible]
Déjà par [illegible]
Le plus [illegible]
rage ;

Je reconnois l'amour à des tranſports ſi beaux,
Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

SCENE V.

HÉSIODE, *Troupe de Bergers qui s'aſſemblent pour la Fête.*

CHŒUR.

QUE tout retentiſſe ;
Que tout applaudiſſe
A nos chants divers !
Que l'écho s'uniſſe,
Qu'Eglé s'attendriſſe
A nos doux concerts !
Doux eſpoir de plaire,
Animez nos jeux,
Apollon va faire
Un amant heureux :
Flatteuſe victoire !
Triomphe enchanteur !
L'amour & la gloire
Suivront le vainqueur. *On danſe, après quoi Héſiode s'appproche pour diſputer.*

CHŒUR.

O Berger, déposez cette Lyre [illegible].
Voulez-vous dans nos [illegible] disputer en ce
jour.

HÉSIODE.

Rien n'est impossible à l'amour
Je n'ai point fait de l'art une étude [illegible].
Et ma voix [illegible].
Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le succès que j'espère,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

CHŒUR.

Chantez, Berger téméraire;
Nous allons admirer vos prodiges nouveaux.

HÉSIODE *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame,
Inspirez à mes chants votre divine ardeur;
Portez dans mon esprit cette brillante flamme,
Dont vous brûlez mon cœur.....

CHŒUR, *qui [illegible] Hésiode.*

Sa Lyre efface nos [illegible].
Ah! nous sommes [illegible]
Fuyons dans nos [illegible].

SCENE VI.

HÉSIODE, EGLÉ.

HÉSIODE.

BELLE Eglé.... Mais, ô ciel! quels charmes inconnus!...
Vous êtes immortelle, & j'ai pu m'y méprendre!
Vos céleſtes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre,
Qu'il n'eſt permis qu'aux Dieux de ſoupirer pour vous?
Hélas! à chaque inſtant ſans pouvoir m'en défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offenſe ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes ſermens;
Je le dois à ta victoire,
Et le donne à tes ſentimens.

HÉSIODE.

Quoi? vous ſeriez?.... O ciel! eſt-il poſſible?

Muſe, vos dons divins ont prevenu mes vœux,
Dois-je eſperer encor que votre ame inſenſible
Daigne aimer un Berger & partager mes feux ?

EUTERPE.

La vertu des mortels fait leur rang chez les Dieux.
Une ame pure, un cœur tendre & diſcret,
Sont les biens les plus precieux ;
Et quand on ſait aimer le mieux,
On eſt le plus digne de plaire.
Aux Bergers. Calmez votre tendre courroux.
Bergers raſſemblez-vous :
Venez former les plus riantes fêtes.
Je me plais dans vos bois, je cherche vos Muſettes,
Reconnoiſſez Euterpe & celebrez ſes dons.

SCENE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHŒUR.

MUSE charmante, Muſe aimable,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux ;
Soyez-nous toujours favorable,
Préſidez toujours à nos jeux. *On danſe.*

DORIS.

Dieux qui gouvernez la terre,
Tout répond à votre voix.
Dieux qui lancez le tonnerre ;
Tout obéit à vos loix.
De votre gloire éclatante,
De votre grandeur brillante
Nos cœurs ne ſont point jaloux.
D'autres biens ſont faits pour nous.
Unis d'un amour ſincere,
Un Berger, une Bergere,
Sont-ils moins heureux que vous ?

SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre [illegible] Thème, &c. [illegible] affreuses [illegible] de neige.

SCENE PREMIERE.

OVIDE.

CRUEL amour, [illegible]
Faut-il encore [illegible]
Cruel amour, [illegible]
Le sort d'Ovide [illegible]
Dans ces climats [illegible]
Scythie,
Contre ses feux [illegible]
J'y brûle, hélas! [illegible]
Pour moi, [illegible]
[illegible]
Cruel amour, &c.
Achève du moins [illegible]
Soumets Eristine à [illegible]

Ici tout languit ſans amour,
Et de ſon cœur encor elle ignore l'uſage;
Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour,
Et je vais par des jeux.... C'eſt elle, ô doux préſage!
Je m'éloigne à regret : mais bientôt ſur mes pas
Tout va lui parler le langage
Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCENE II.

ERITHIE.

C'EN eſt donc fait; & dans quelques momens
Diane à ſes autels recevra mes ſermens.
Jardins chéris, rians bocages;
Hélas! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiſeaux, vos ſéduiſans ramages
Ne charmeront donc plus mes ſens.
Vain éclat, grandeur importune!
Heureux qui dans l'obſcurité
N'a point ſoumis à la fortune
Son bonheur & ſa liberté!

Il nous les rend par les plaiſirs.

On danſe.

ERITHIE.

Quels doux concerts! quelle fête agréable!
Que je trouve charmant ce langage nouveau!
Quel eſt donc ce Dieu favorable?

Elle conſidere la ſtatue.

Hélas! c'eſt un enfant; mais quel enfant aimable!
Pourquoi cet arc & ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau?

UN HOMME DE LA FÊTE.

Ce foible enfant eſt le maître du monde;
La nature s'anime à ſa flâme féconde,
Et l'univers ſans lui périroit avec nous.
Reconnoiſſez, belle Erithie,
Un Dieu fait pour régner ſur vous;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les inſtans plus doux.
Etendez les droits légitimes
Du plus puiſſant des Immortels;
Tous les cœurs ſeront ſes victimes
Quand vous ſervirez ſes autels.

ERITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire;

Mais

Mais quel est donc ce Dieu [illegible] vous
me parler?

OVIDE.

De ses plus doux secrets, [illegible]
taire;
A vous seule en ces lieux je dois les révéler.

SCENE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable mythe
Qui de ses [illegible]
Plus on les a [illegible],
Et mieux on [illegible]

ERITHIE.

J'ignore encor quels sont ses [illegible];
Mais je brûle de m'en [illegible].

OVIDE.

Vous l'ignorez! n'en [illegible],
Déjà dans mes regards vous [illegible] de la
lire.

ERITHIE.

Vos regards!... Dans ses yeux [illegible]
son [illegible]!

Dieux ! quel trouble confus s'éleve dans
mon cœur !

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame partage,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

ERITHIE.

L'Amour eſt donc ce Dieu ſi redoutable ?

OVIDE.

L'Amour eſt ce Dieu favorable
Que mon cœur enflammé vous annonce en
ce jour ;
Profitons des bienfaits que ſa main nous
prépare :
Unis par ſes liens....

ERITHIE.

Hélas ! on nous ſépare !
Du temple de Diane on me commet le ſoin ;
Tout le peuple d'Ithome en veut être té-
moin,
Et je dois dès ce jour....

OVIDE.

Non, charmante Erithie,
Les peuples même de Scythie
Sont ſoumis au vainqueur dont nous ſui-
vons les loix :
Il faut les attendrir, il faut unir nos voix.

Eſt-il des cœurs que notre amour ne touche,
S'il s'explique à la fois
Par vos larmes & par ma bouche?
Mais on approche.... on vient.... Adieu;
ſi pour ta gloire
Dans un exil affreux il faut paſſer mes jours,
De mon encens du moins conſerve la mémoire,
A mes tendres accens accordé ton ſecours.

SCENE V.

OVIDE, ERITHIE, troupe de Sarmates.

CHŒUR.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
De la Déeſſe des forêts:
Sans ſoins, ſans peine & ſans attente
Nous ſubſiſtons par ſes bienfaits.
Célébrons la Beauté charmante
Qui va la ſervir déſormais:
Que ſa main long-tems lui préſente
Les offrandes de ſes ſujets. On danſe
LE CHEF DES SARMATES.
Venez belle Erithie....

OVIDE.

Ah ! daignez m'écouter.
De leurs tendres amans différez le supplice :
Ou, si vous achevez ce cruel sacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHŒUR.

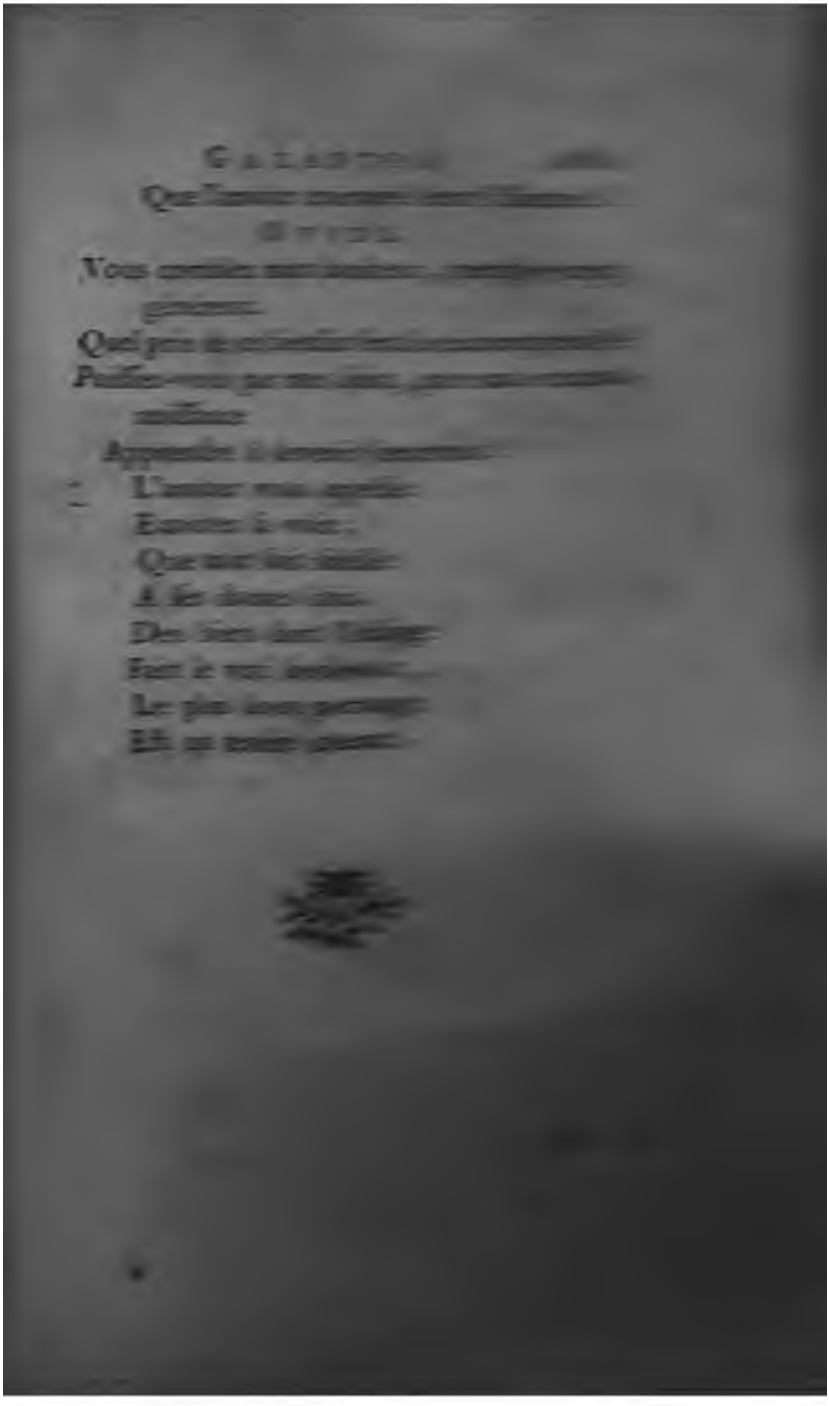
Non, elle est promise à Diane :
Nos engagemens sont des loix ;
Qui pourroit être assez profane
Pour priver les Dieux de leurs droits ?

OVIDE ET ERITHIE.

Du plus puissant des Dieux nos cœurs sont le partage.
Notre amour est son ouvrage :
Est-il des droits plus sacrés ?
Par une injuste violence
Les Dieux ne sont point honorés.
Ah ! si votre indifference
Méprise nos douleurs,
A ce Dieu qui nous assemble
Nous ferons de mourir ensemble
Pour ne plus séparer nos cœurs.

CHŒUR.

Quel sentiment secret vient attendrir nos ames
Pour ces amans infortunés ?
Par l'amour l'un à l'autre ils étoi



TROISIEME ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente le Peryſtile du Temple de Junon à Samos.

SCENE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

LES beautés de Samos aux pieds de la Déeſſe
Par votre ordre aujourd'hui vont préſenter leurs vœux ;
Mais, ſeigneur, ſi j'en crois le ſoupçon qui me preſſe,
Sous ce zele myſtérieux
Un ſoin plus doux vous intéreſſe.

POLYCRATE.

On ne peut ſur la tendreſſe
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne.
Mais j'ignore à la fois le ſéjour & le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;
Parmi tant de beautés vous eſpérez connoître
Celle dont les attraits ont fixé votre amour.
Mais cet amour enfin.....

POLYCRATE.

Un inſtant le fit naître :
Ce fut dans ces ſuperbes jeux
Où mes heureux ſuccès célébrés par ta Lyre.....

ANACRÉON.

Ce jour, il m'en ſouvient, je devins amoureux
De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh! quoi ? toujours de nouveaux feux ?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aiſément mon cœur cede :
Il change de même aiſément ;
L'amour à l'amour y ſuccede,
Le goût ſeul du plaiſir y regne conſtamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
T'a ſans doute aſſervi ſon cœur ?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire ;
Et ce plaiſir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient..... Que d'appas ! Ah !
les cœurs les plus ſages
En voyant tant d'attraits doivent craindre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus tendres hommages
Ne ſont pas ceux qui te ſeront offerts.

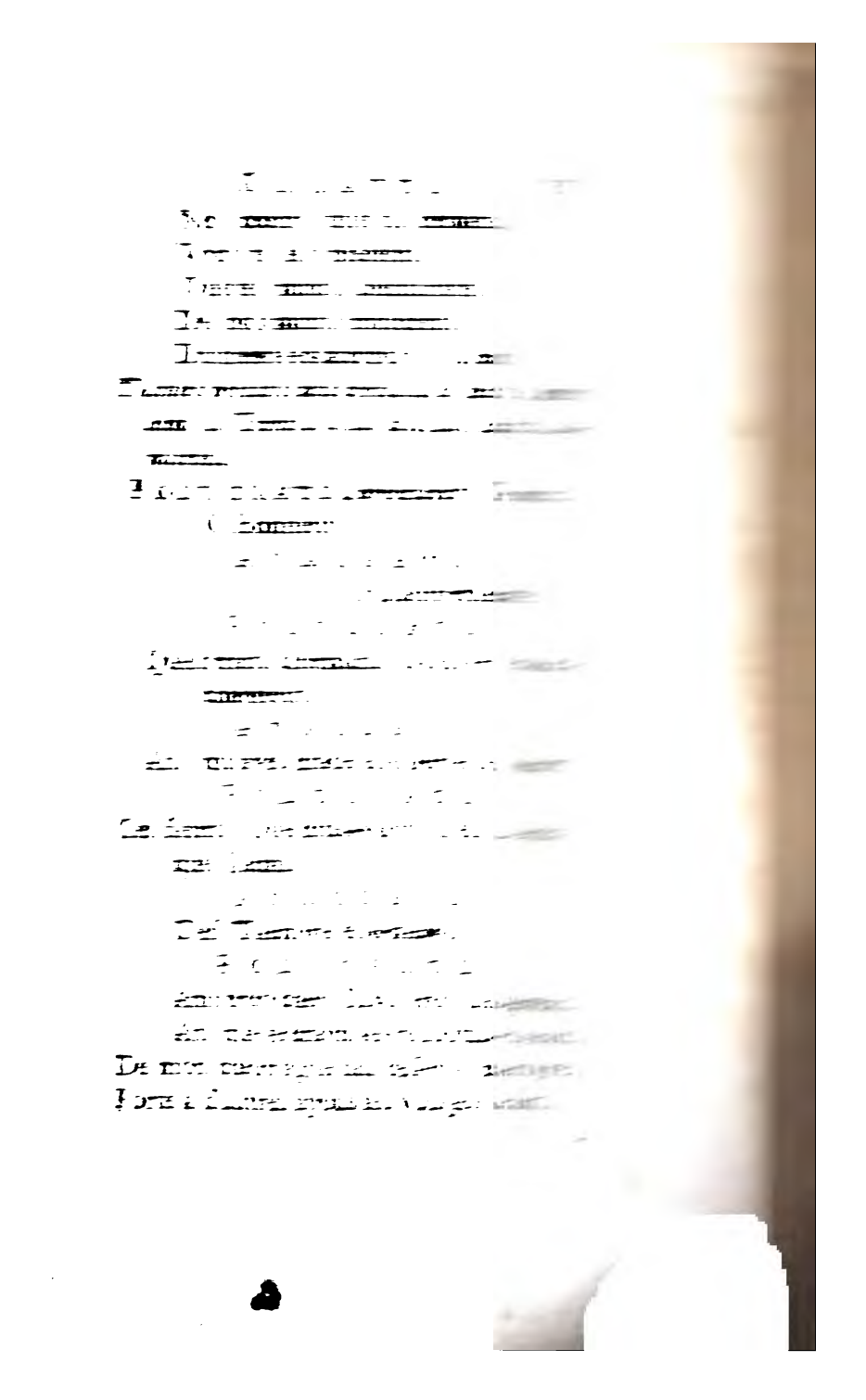
SCENE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs hommages à la Déeſſe.

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mere de l'Univers ;
Toi par qui tout reſpire,
Qui combles cet Empire,
De tes biens les plus chers,
Junon, vois ces offrandes ;



Laiſſe-moi goûter les plaiſirs
De te chérir toujours & d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flâme étoit volontaire
Je l'immolerois à l'inſtant :
Mais l'amour dans mon cœur n'en eſt pas moins ſincere
Pour n'être pas toujours conſtant.
La gloire & la grandeur au gré de votre envie,
Vous aſſurent les plus beaux jours,
Mais que ferois-je de la vie,
Sans les plaiſirs, ſans les amours ?

POLYCRATE.

Eh ! que te ſervira ta vaine réſiſtance ?
Ingrat, évite ma préſence !

ANACRÉON.

Vous calmerez cet injuſte courroux,
Il eſt trop peu digne de vous.

SCENE III.

POLYCRATE.

TRANSPORTS jaloux, tourmens que je déteſte.
Ah ! faut-il me livrer à vos triſtes fureurs ?

Faut-il toujours qu'une rage funeſte,
Inſpire avec l'amour la haine & ſes horreurs?
Cruel amour! ta fatale puiſſance
Déſunit plus de cœurs,
Qu'elle n'en met d'intelligence:
Je vois Thémire. O tranſports enchanteurs!

SCENE IV.

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLYCRATE.

THÉMIRE, en vous voyant la réſiſtance eſt vaine,
Tout cede à vos attraits vainqueurs.
Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs!

THÉMIRE.

Je fuis les ſoupirs, les langueurs,
Les ſoins, les tourmens, les alarmes:
Un plaiſir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'eſt un tourment de n'aimer rien.

C'eſt un tourment affreux d'aimer ſans eſpérance,
Mais il eſt un ſuprême bien,
C'eſt de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non, je crains juſqu'aux nœuds aſſortis par l'amour.

POLYCRATE.

Ah! connoiſſez du moins les biens qu'il vous apprête.
Vous devez à Junon le reſte de ce jour.
Demain une illuſtre conquête
Vous eſt promiſe en ce ſéjour.

SCENE V.

THÉMIRE.

IL me cachoit ſon rang, je feignois à mon tour.
Polycrate m'offre un hommage
Qui combleroit l'ambition;
Un ſort plus doux me flatte davantage,
Et mon cœur en ſecret chérit Anacréon.
Sur les fleurs d'une aile légere,
On voit voltiger les zéphirs.

[illegible]

Comme eux d'une ameur [illegible]
Je voltige sur les plaisirs.
D'une chaîne [illegible].
Je veux préserver mon cœur:
L'amour m'amuseroit comme un [illegible]
aimable.
Je le crains comme un fier [illegible].

SCENE [illegible]

ANACREON, THÉMIRE.

ANACREON.

BELLE Thémire, enfin le Roi vous rend
les armes,
L'aveu de tous les cœurs autorise [illegible]:
Si l'amour animoit vos charmes,
Il ne leur manqueroit plus [illegible].

THÉMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paroîtroit [illegible].
Qui voit sans peine un rival
N'est pas loin de l'inconstance.

ANACREON.

Vous faites à ma flâme une cruelle [illegible]

Vous la faites ſur-tout à ma ſincérité.
En amour même,
Je dis la vérité ;
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que j'aime.

THÉMIRE.

Quand on ſent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

ANACRÉON.

Thémire jugez mieux de ma fidélité.
Ah ! qu'un amant a de folie
D'aimer, de haïr tour-à-tour !
Ce qu'il donne à la jalouſie,
Je le donne tout à l'amour.

THÉMIRE.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre ;
Non, l'amour dans les cœurs cauſe trop de tourmens.

ANACRÉON.

Si l'hiver dépare nos champs
Eſt-ce à Flore de les défendre ?
S'il eſt des maux pour les amans
Eſt-ce à l'amour qu'il faut s'en prendre ?
Sans la neige & les orages,
Sans les vents & leurs ravages ;
Les fleurs naîtroient en tous tems.

Sans la froide indifférence,
Sans la fiere resistance,
Tous les cœurs seroient contens.

THEMIRE.

Vous vous piquez d'être volage,
Si je forme des nœuds, je veux qu'ils soient constans.

ANACREON.

L'excès de mon ardeur est un plus digne hommage
Que la fidélité des vulgaires amans;
Il vaut mieux aimer davantage,
Et ne pas aimer si long-tems.

THEMIRE.

Non, rien ne peut fixer un amant si volage.

ANACREON.

Non, rien ne peut payer des transports si charmans.

THEMIRE.

Vous séduisez plutot que de convaincre;
Je vois l'erreur & je me laisse vaincre.
Ah! tromper-moi long-tems par ces tendres discours;
L'illusion qui plait [illegible]

ANACREON.

C'est en passant [illegible]
Que je prétends [illegible]

Vous attendrez mon inconſtance ;
Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes deſirs,
Uniſſons mon ſort & le vôtre ;
Toujours fidelles aux plaiſirs,
Nous devons l'être l'un à l'autre.

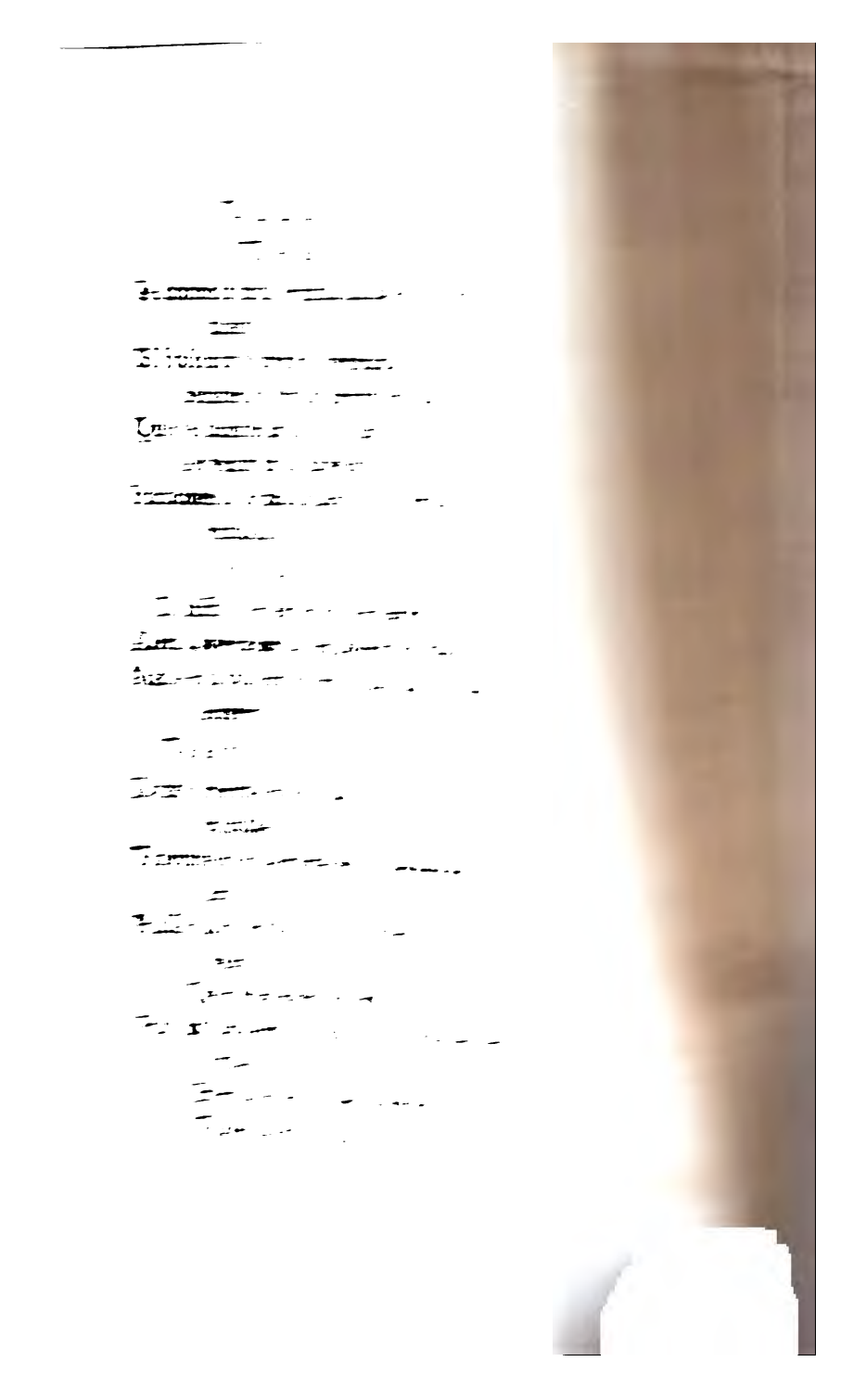
SCENE VI.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

DEMEURE Anacréon, je ſuſpens mon courroux,
Et veux bien un inſtant t'égaler à moi-même.
Je n'abuſerai point de mon pouvoir ſuprême ;
Que Thémire décide & choiſiſſe entre nous.
A Thémire. Dites quels ſont les nœuds que votre ame préfere,
N'héſitez point à les nommer :
Je jure de confirmer
Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.



POLYCRATE À ANACRÉON.

Commence d'accomplir un ſi charmant préſage ;
Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma Cour,
Que l'amitié du moins me dédommage
Des diſgraces de l'amour.
Que tout célebre cette fête ;
L'heureux Anacréon voit combler ſes deſirs.
Accourez, chantez ſa conquête
Comme il a chanté vos plaiſirs.

SCENE VII.

ANACRÉON, THÉMIRE, *Peuples de Samos.*

CHŒUR.

QUE tout célebre cette fête
L'heureux Anacréon voit combler ſes deſirs;
Accourons, chantons ſa conquête.
Comme il a chanté nos plaiſirs.

On danſe.

ANACRÉON, *alternativement avec le Chœur.*

Jeux brillez ſans ceſſe ;
Sans vous la tendreſſe

Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du secours.

On danse.

Quand pour plaire aux belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour,
Dans leur cœur le traître
Est bientôt le maître,
Et rit à son tour.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE j'aye approuvé les changemens que mes amis jugerent à propos de faire à cet Intermede, quand il fut joué à la Cour, & que ſon ſuccès leur ſoit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, & cela par pluſieurs raiſons. La premiere eſt que, puiſque cet Ouvrage porte mon nom, il faut que ce ſoit le mien, dût-il en être plus mauvais. La ſeconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, & ôter pourtant à la Piece cette unité ſi peu connue, qui ſeroit le chef-d'œuvre de l'Art, ſi l'on pouvoit la conſerver ſans répétitions & ſans monotonie. Ma troiſieme raiſon eſt que cet Ouvrage n'ayant été fait que pour mon amuſement, ſon vrai ſuccès eſt de me plaire : or, perſonne ne ſait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

A MI[illegible]

DUCL[illegible]

HISTORIOGRAPHE

DE FRA[illegible]

L'un des Quarante de l'Académie Françoise, & de celle des Belles-Lettres.

SOUFFREZ, MONSIEUR, que votre nom soit à la tête de cet Ouvrage, qui, sans vous, n'eut point vu le jour. Ce sera ma premiere & unique Dédicace : puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

Je suis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

J. J. ROUSSEAU.

ACTEURS.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

LE DEVIN

DU [illegible]

INTERMEDE

[illegible]

SCENE PREMIERE

[illegible]

J[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon
malheur.
Mais quelle eſt donc celle qu'il me préfere?
Elle eſt donc bien charmante! imprudente
Bergere,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve
en ce jour?
Colin m'a pu changer; tu peux avoir ton
tour.

Que me ſert d'y rêver ſans ceſſe?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma triſteſſe.

J'ai perdu mon ſerviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaiſſe.

Je veux le haïr.... je le dois....
Peut-être il m'aime encor.... pourquoi me
fuir ſans ceſſe?
Il me cherchoit tant autrefois.

Le Devin du canton fait ici ſa demeure;
Il ſait tout; il ſaura le ſort de mon amour:
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le DEVIN [illegible] COLETTE [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

COLETTE. [illegible]

P[illegible]

D[illegible]

LE DE[illegible]

Je [illegible]

[illegible]

C Dieux.

LE D[illegible]

[illegible]

C[illegible]

[illegible]

Colin....

LE D[illegible]

[illegible]

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous ?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,
La Dame de ces lieux....

COLETTE.

Il me quitte pour elle ?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *triſtement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez ſur mon ſecours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à ſe parer ;
Sa vanité vous a fait un outrage
Que ſon amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galans de la ville
J'euſſe écouté les diſcours ;
Ah ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours !

Miſe en riche Demoiſelle
Je brillerois tous les jours ;
De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.
Pour l'amour de l'infidelle
J'ai refuſé mon bonheur,
J'aimois mieux être moins belle
Et lui conſerver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le ſien, ce ſera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos ſoins ;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiette ;
Il s'endort s'il eſt content :
La Bergere un peu coquette
Rend le Berger plus conſtant.

COLETTE.

A vos ſages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon ;
Mais qu'il ne puiſſe le connoître.
Mon art m'apprend qu'il va paroître
Je vous appellerai quand il en ſera tems.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout ſu de Colin, & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la ſcience profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me ſeconde ;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu ſage ;
Je préfere Colette à des biens ſuperflus :
Je ſus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'eſt plus tems, & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô Ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle eſt femme, jeune & jolie ;
Manqueroit-elle à ſe venger ?

COLIN.

Non, Colette n'eſt point trompeuſe ;
Elle m'a promis ſa foi :
Peut-elle être l'Amoureuſe
D'un autre Berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'eſt point un Berger qu'elle préfere à toi,
C'eſt un beau Monſieur de la Ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphaſe.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en ſaurois douter.
Hélas qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laiſſer conter par les Dames de Cour !
Aurois-je donc perdu Colette ſans retour ?

LE DEVIN.

On ſert mal à la fois la fortune & l'Amour.
D'être ſi beau garçon quelquefois il en coûte.

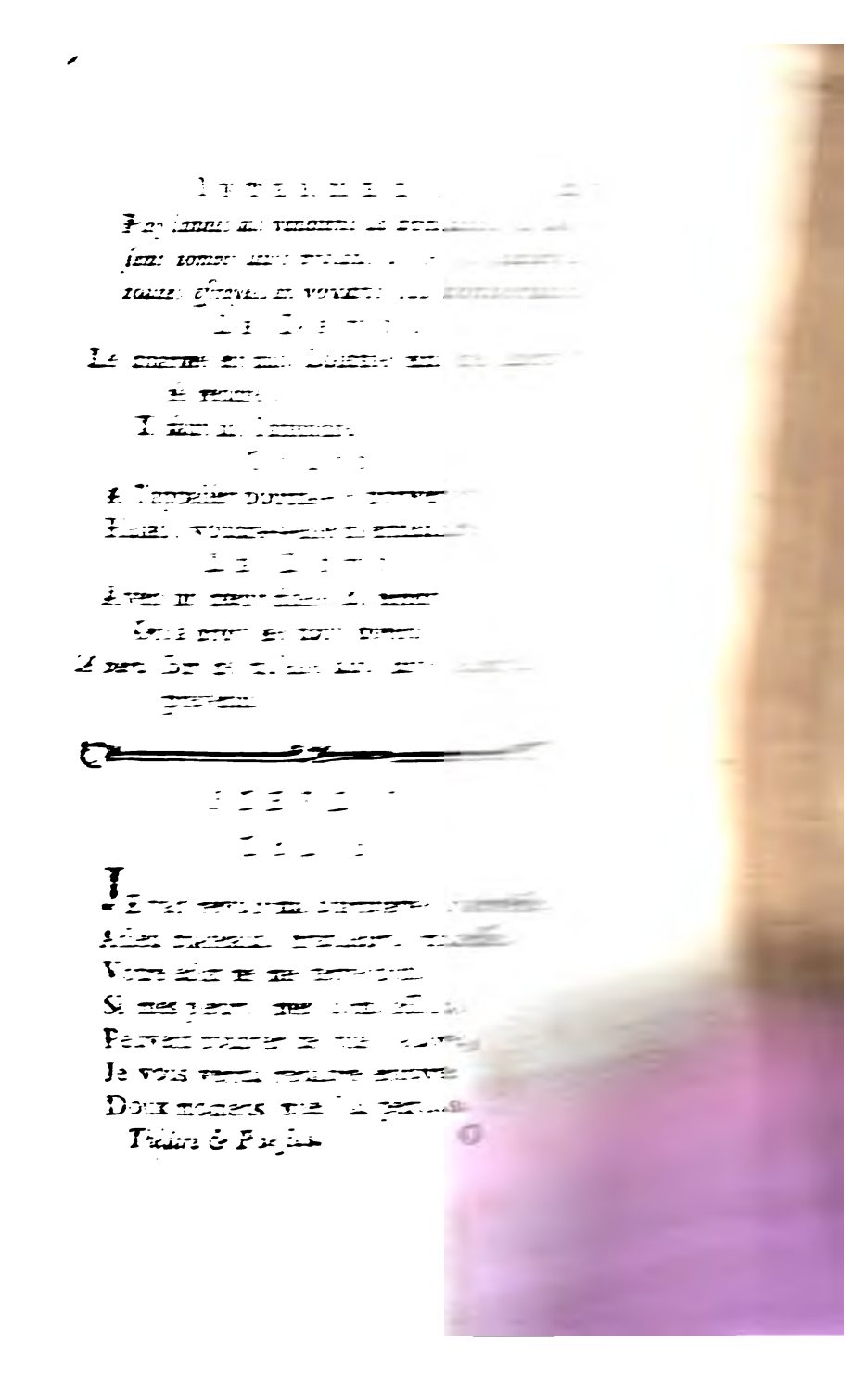
COLIN.

De grace, apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laiſſe-moi ſeul un moment conſulter.

Le Devin tire de ſa poche un Livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec leſquels il fait un charme. De jeunes Payſannes



Quand on ſait aimer & plaire
A-t-on beſoin d'autre bien !
Rends-moi ton cœur ma Bergere,
Colin t'a rendu le ſien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes ſeules grandeurs ;
Ma parure eſt ma Colette,
Mes tréſors ſont ſes faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir ſa foi !
Malgré toute leur puiſſance,
Ils ſont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE *parée.*

COLIN *à part.*

JE l'apperçois.... Je tremble en m'offrant
à ſa vue...
... Sauvons-nous.... Je la perds ſi je fuis...

COLETTE, *à part.*

Il me voit... Que je ſuis émue !
Le cœur me bat...

COLIN.

Je ne sais ou j'en suis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dedire, il la faut aborder :

A Colette, d'un ton radoucy, [illegible] air moitié riant, moitié [illegible]

Ma Colette .... êtes-vous [illegible]

Je suis Colin : daignez me regarder.

COLETTE, *osant à peine jetter [illegible]*

Colin m'aimoit : Colin [illegible]

Je vous regarde, & ne vois [illegible] Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé, mon erreur trop cruelle

Venoit d'un sort jetté par quelque esprit malin :

Le Devin l'a detruit, je suis, ma [illegible]

Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un sort, a mon tour, je me sens poursuivie.

Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus conſtant...

COLIN.

Ah ! de ma mort ſuivie
Votre infidélité....

COLETTE.

Vos ſoins ſont ſuperflus ;
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'eſt point ravie ;
Non, conſulte mieux ton cœur :
Toi-même en m'ôtant la vie
Tu perdrois tout ton bonheur.

COLETTE.

à part. Hélas ! *à Colin.* Non, vous m'avez trahie,
Vos ſoins ſont ſuperflus :
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en eſt donc fait ; vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappellant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin ?

COLIN.

Quoi ?

COLETTE.

Tu me fuis ?

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau ?

COLETTE. *Duo.*

Tant qu'à mon Colin j'ai ſu plaire,
Mon ſort combloit mes deſirs.

COLIN.

Quand je plaiſois à ma Bergere,
Je vivois dans les plaiſirs.

COLETTE.

Depuis que ſon cœur me mepriſe
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle briſe
Seroit-il un autre bien ?
D'un tendre.
Ma Colette ſe dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage ;

ENSEMBLE.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paiſible,
Oubliera, s'il eſt poſſible,
Que tu lui fus { cher / chere } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,
J'euſſe encor préféré Colette
A tous les biens de l'Univers.

COLETTE.

Quoi qu'un Seigneur, jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'Amour,
Colin m'eût ſemblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah Colette !

COLETTE *avec un ſoupir.*

Ah ! Berger volage,
Faut-il t'aimer malgré moi ?

Colin ſe jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à ſon chapeau un Ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus ſimple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec tranſport.

ENSEMBLE.

A jamais Colin { je t'engage / t'engage

{ Mon / Son } cœur & { ma / ſa } foi.

INTERMEDE [illegible]

Qu'un doux mariage
M'unisse avec toi.
Aimons toujours sans [illegible]
Que l'Amour soit notre [illegible]
A jamais, [illegible]

SCENE [illegible]

LE DEVIN, [illegible]

LE DEVIN.

JE vous ai [illegible]
Vous vous aimez [illegible]

[illegible]

Ils [illegible]
Quel don pourroit [illegible]
service.

LE DEVIN [illegible]
Je suis assez payé si vous êtes heureux.
Venez jeunes Garçons, venez aimables Filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter,
Venez galans Bergers, venez beautés gentilles
En chantant leur bonheur apprendre à le goûter.

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE, *Garçons & Filles du Village.*

CHŒUR.

COLIN revient à ſa Bergere ;
Célébrons un retour ſi beau.
Que leur amitié ſincere
Soit un charme toujours nouveau.
Du Devin de notre Village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramene un Amant volage,
Et le rend heureux & conſtant.

On danſe.

COLIN.

ROMANCE.

Dans ma cabane obſcure
Toujours ſoucis nouveaux ;
Vent, Soleil, ou froidure,
Toujours peine & travaux.
Colette ma Bergere
Si tu viens l'habiter,

COLIN *avec le Chœur répete le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

Regardant la Chanſon.

Elle a d'autres Couplets ! je la trouve aſſez belle.

COLETTE, *avec empreſſement.*

Voyons, voyons ; nous chanterons auſſi.

Elle prend la Chanſon.

II.

Ici de la ſimple Nature,
L'Amour ſuit la naïveté,
En d'autres lieux de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

CHŒUR.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flâme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu :
Souvent par la coquetterie

Un cœur volage eſt retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

à la fin de chaque Couplet, le Chœur répete toujours ce vers.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'Amour ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe le tout :
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

[illegible]

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

CHŒUR.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

On danſe.

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante ;
Sans ceſſe il rit, toujours je chante :
C'eſt une chaîne d'heureux jours.
Quand on ſait bien aimer, que la vie eſt charmante !
Tel, au milieu des fleurs qui brillent ſur ſon cours,
Un doux ruiſſeau coule & ſerpente.
Quand on ſait bien aimer, que la vie eſt charmante ! *On danſe.*

COLETTE.

Allons danſer ſous les ormeaux,
Animez-vous jeunes fillettes :
Allons danſer ſous les ormeaux,
Galans prenez vos chalumeaux.

LETTRE

A MONSIEUR

LE NIEPS,

Ecrite de Montmorenci le 5 Avril 1759.

EH vive Dieu ! mon bon ami, que votre Lettre eſt réjouiſſante ! des cinquante louis, des cent louis, des deux cents louis, des 4800 livres ! où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela ? vraiment, je ſuis tout émerveillé de la généroſité de ces MM. de l'Opéra ! Qu'ils ont changé ! O les honnêtes gens ! il me ſemble que je vois déjà les monceaux d'or étalés ſur ma table ! malheureuſement un pied cloche, mais je le ferai reclouer, de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher, dans la cave, au lieu d'y entrer par la porte, en bons tonneaux bien reliés, digne & vrai coffre-fort, non pas tout-à-fait d'un

Genevois, mais d'un Suiſſe [illegible] M. Duclos, m'a gardé le ſecret ſur ces brillantes offres, mais puiſqu'il eſt encore de me les faire, il me les fera, je le connois bien, il ne gardera ſûrement pas l'argent pour lui. O! quand je ſerai riche; venez, venez, avec vos manières de l'Eſcalade, je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ça, notre ami, c'eſt aſſez rire, mais que l'argent vienne. Revenons à nos affaires. Vous verrez par le *Mémoire ci-joint*, & par les deux Lettres qui l'accompagnent, l'état de la queſtion. Ces Lettres ont reſté toutes deux ſans réponſe. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire, je ſerois bien curieux de ſavoir comment, & de quoi? Seroit-ce d'être aſſez inſolent pour demander juſtice, ou d'être fou pour eſperer que l'on me [illegible] Dans cette derniere affaire, [illegible] un double de mon Mémoire [illegible] clos, qui, dans le tems, [illegible] grand intérêt à l'Ouvrage, [illegible] teur & le témoin [illegible] échauffé d'un entretien [illegible] à ceux dont vous me [illegible]

quois un peu de colere & d'indignation dans ma Lettre contre les procédés des Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de ſupprimer ma premiere Lettre. Il répondit à cette premiere qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits; qu'il m'étoit aſſurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réſervé, & que je ne devois pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la juſtice qui m'étoit due. Il répondit à la ſeconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je puſſe regretter d'avoir écrit; qu'au ſurplus MM. Rebel & Francœur ne faiſoient aucune difficulté de me rendre mes entrées, & que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra, lorſque l'on me les refuſa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils alloient toujours leur train, ſans s'embarraſſer non plus de moi que ſi je n'avois pas exiſté, qu'ils avoient remis le Devin du Village.... Vous ſavez comment! ſans m'écrire, ſans me rien faire dire, ſans m'envoyer même les billets qui m'avoient été

point traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendroit-il donc qu'à des changemens ſimulés de Directeurs, pour faire impunément banqueroute tous les huit jours ? Je ne connois ni ne veux connoître les ſieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? J'ai cédé mon Ouvrage à l'Opéra ſous des conditions qui ont été violées, je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé, mon Ouvrage n'eſt donc pas à l'Opéra, mais à moi ; je le redemande ; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé ; en cela d'autant plus inexcuſables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes, en perſonnes. Etois-je donc obligé de ſavoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs ! Pouvois-je deviner ſi les derniers étoient moins iniques ? Pour l'apprendre, falloit-il m'expoſer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour

à leur porte, & leur demander humblement en grace, de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils vouloient garder mon Ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartînt ; mais en ne désavouant pas l'iniquité de leurs prédécesseurs, ils l'ont partagée, en ne me rendant pas les entrées qu'ils savoient m'être dues, ils me les ont ôtées une seconde fois. S'ils disent qu'ils ne savoient où me prendre, ils mentent ; car ils étoient environnés de gens de ma connoissance dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils disent qu'ils n'y ont pas songé, ils mentent encore ; car au moins en préparant une reprise du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penser à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais, ils n'ont parlé de ne plus me refuser les entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne soit pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri sur la malhonnêteté de leurs prédécesseurs ; car en me refusant l'entrée, le sieur Deneuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand on joueroit le Devin

du Village on auroit ſoin m'envoyer des billets. Or non-ſeulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément, ſe croiroient déshonorés s'ils faiſoient un acte de juſtice.

En recommençant à ne me plus refuſer les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui eſt plaiſant ! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées ; la jouiſſance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due, n'entroit-elle pas dans le traité ? Ces Meſſieurs penſeroient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie. Mon Ouvrage ne ſauroit être à eux, qu'ils ne m'en payent le prix en entier. Ils ne peuvent, me dira-t-on, me rendre le tems paſſé : pourquoi me l'ont-ils ôté ? c'eſt leur faute, me le doivent-ils moins pour cela ? C'étoit à eux, par la repréſentation de cette impoſſibilité, & par de bonnes manieres, d'obtenir que je vouluſſe bien me relâcher en cela de mon

[illegible]

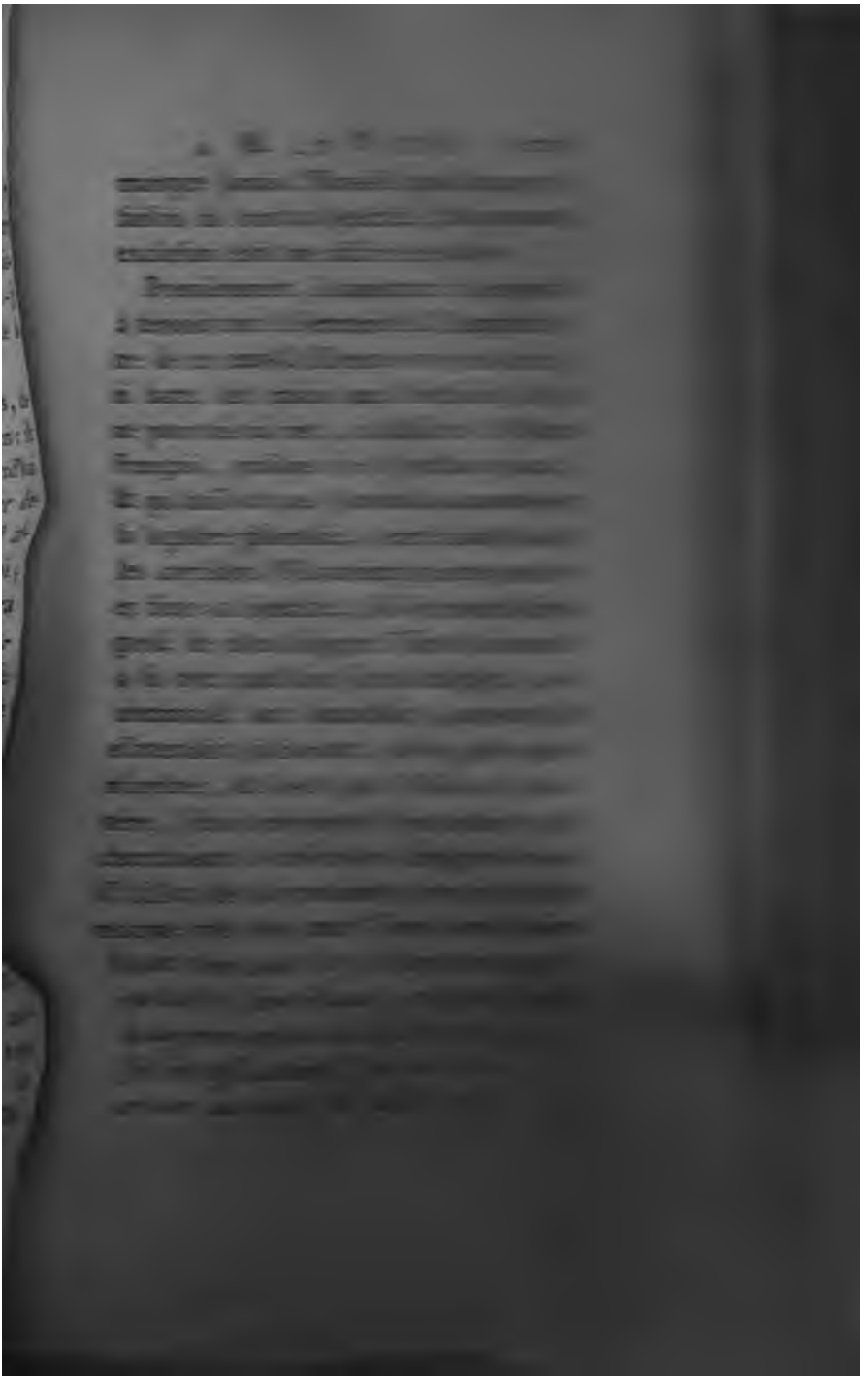
droit, ou [illegible]
Mais, [illegible]
daigne [illegible]
donc [illegible]
obligé [illegible]
qu'ils [illegible]
gneux [illegible]
la [illegible]
le prix [illegible]
Que [illegible]
due, [illegible]
& qui [illegible]
[illegible]
[illegible]
je [illegible]
Meilleur [illegible]
ils [illegible]
de [illegible]

De [illegible]
[illegible]
Ce qu'ils [illegible]
donnent.

[illegible]
[illegible]
à [illegible]
[illegible]

l'inſulte ? Ne ſavent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre. Eh ! pourquoi diable irois-je ſi loin chercher leur Opéra, n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refuſent pas, dit M. Duclos, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour avoir le plaiſir de me les ôter demain, & de me faire ainſi un ſecond affront. Puiſque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui eſt-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne me ſera-t-il pas bien agréable de ne me jamais préſenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une ſeconde fois. Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh ! pardonnez-moi, Monſieur, ils l'auront toujours ; car, ſi-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remene aux Carrieres ! Que n'ont-ils propoſé cette admirable condition dans leur marché ! jamais ils n'auroient maſſacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes ? Avec des menſonges, on



quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort. Plaiſe à Dieu que j'obſerve auſſi bien ce précepte juſqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir obſervé juſqu'ici. Auſſi, mon bon ami, je parle ferme & n'ai peur de rien. Je ſens qu'il n'y a homme ſur la terre qui puiſſe me faire du mal juſtement, & quant à l'injuſtice, perſonne au monde n'en eſt à l'abri. Je ſuis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait bien, & les inſultes des Directeurs de l'Opéra, ſont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? Mais c'eſt mon affaire que quiconque me fera du mal, faſſe mal, & voilà de quoi je réponds.

Premiérement donc, ils mentent, & en ſecond lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'euſſe pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins poſſeſſeur de mon Ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les Tribunaux, me faire mon procès, me faire pen-

braires, & je commencerai par M. Piſſot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi; toutes les fois que je lui demandois ſi la vente alloit bien, il me répondoit, *paſſablement*; ſans que jamais j'en aye pu tirer autre choſe. Il ne m'a pas donné un ſou de mon premier Diſcours, ni aucune eſpece de préſent, ſinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, ſur le pied de cinq cents francs, moitié en Livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à pluſieurs fois & en certains termes, il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choſes exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Diſcours ſur l'inégalité, il me les donna ſur-le-champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert, & il me les donna ſur-le-champ; il n'a fait à cette occaſion aucun préſent ni à moi, ni à ma gou-

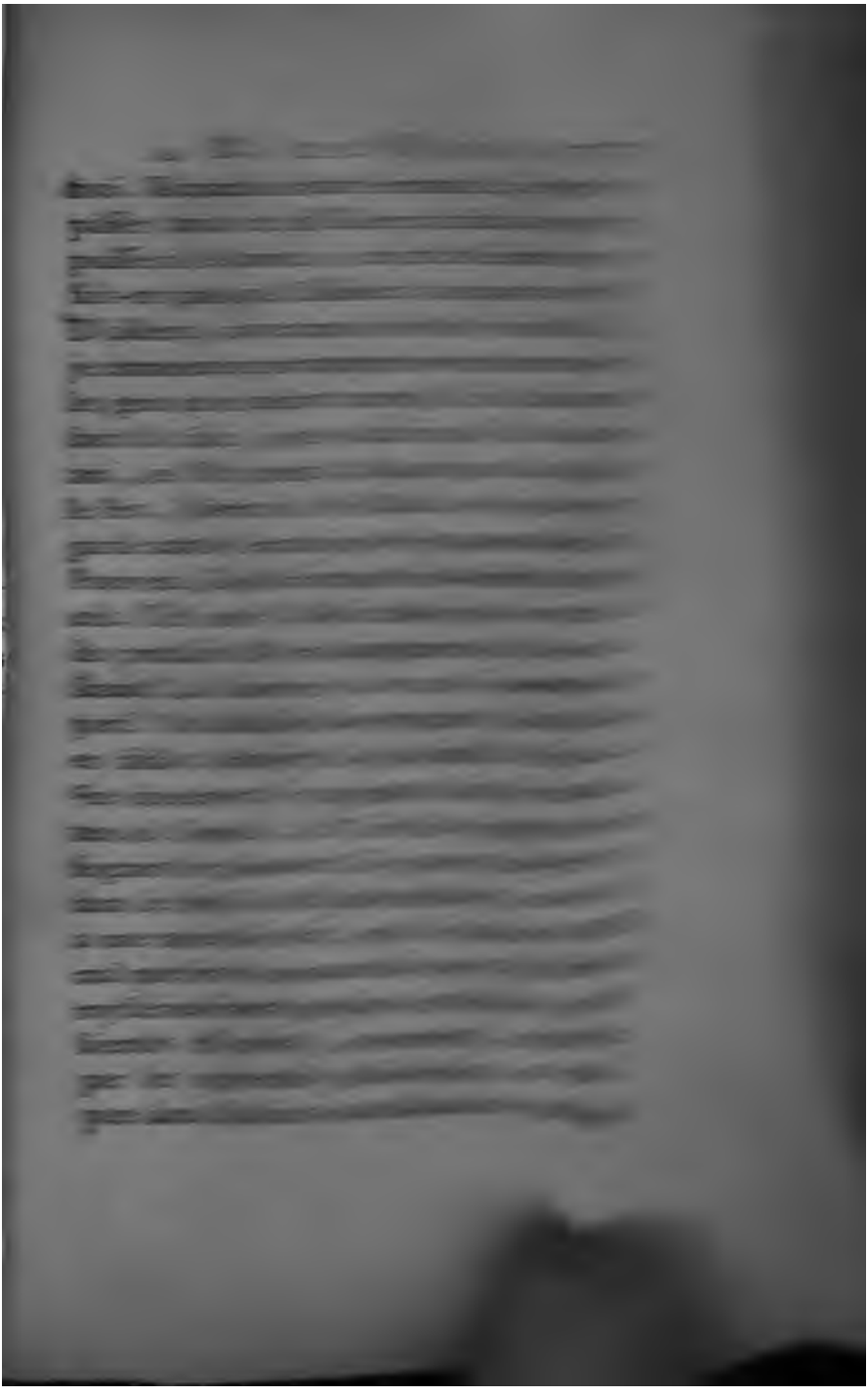
vernante (*), & il ne les devoit pas; mais il m'a fait un plaiſir que je n'ai jamais reçu de M. Piſſot, en me déclarant de bon cœur qu'il faiſoit bien ſes affaires avec moi. Voilà mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque choſe de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accuſent de manquer de déſintéreſſement, entendent par-là, que je ne me verrois pas ôter avec plaiſir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raiſon; & il eſt clair, qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître déſintéreſſé que de me laiſſer mourir de faim. S'ils entendent que toutes reſſources me ſont également bonnes, & que pourvu que l'argent vienne, je m'embarraſſe peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile ſur les moyens d'acquérir, il me ſeroit moins douloureux de perdre, & l'on ſait bien qu'il n'y a perſonne de ſi prodigue que les voleurs. Mais quand on

(*) Depuis lors il lui a fait une penſion viagere de trois cents livres, & je me fais un ſenſible plaiſir de rendre public un acte auſſi rare de reconnoiſſance & de générosité.

me dépouille injuſtement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'eſt pas aiſé de réparer, il m'eſt bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-tems que le Public de Paris ſe fait un Jean-Jaques à ſa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jaques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve ſur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoiſſent le prix de ce pain & ne ſeront pas ſurpris que je ne puiſſe faire du mien de grandes largeſſes.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des diſcours publics, vous auriez trop à faire; il ſuffit qu'ils ne vous abuſent pas, & que votre eſtime & votre amitié me reſtent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offenſé pardonne, mais l'offenſeur ne pardonne jamais. Vous devez ſentir combien la partie eſt inégale entr'eux &



qu'ils ſe chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ſes meſures pour que perſonne n'en puiſſe rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuſe, après avoir fait en ſorte qu'on n'en puiſſe douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je faſſe à cela? Entends-je de ma retraite les diſcours que l'on tient dans les cercles? Quand je les entendrois, irois-je pour les démentir révéler les ſecrets de l'amitié, même après qu'elle eſt éteinte. Non, cher le Nieps, on peut repouſſer les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les aſſaſſins ſon ami, le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.

PYGMALION.

SCENE LYRIQUE.

Le Théâtre représente un atelier de [illegible]. Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des groupes, des statues [illegible]. Dans le fond est une autre statue [illegible], sous un pavillon, d'une étoffe légère & brillante, orné de crépines & de [illegible].

Pygmalion assis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & [illegible], puis se levant tout-à-coup, il prend sur une table les outils de son art, [illegible] intervalles quelques coups de ciseau sur quelques-unes de ses [illegible], [illegible] & regarde d'un air [illegible] & [illegible].

PYGMALION.

IL n'y a point-là d'[illegible] n'est que de la pierre. Je ne [illegible] rien de tout cela.

O mon génie, où es-tu? [illegible] qu'es-tu devenu? Tout [illegible] éteint, mon imagination [illegible] marbre sort froid de mes [illegible]

Pygmalion ne ſais plus des Dieux : tu n'es qu'un vulgaire Artiſte.... Vils inſtrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

Il jette avec dédain ſes outils, puis ſe promene quelque tems en rêvant, les bras croiſés.

Que ſuis-je devenu ? quelle étrange révolution s'eſt faite en moi ?....

Tyr, ville opulente & ſuperbe, les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus, j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer : le commerce des Artiſtes & des Philoſophes me devient inſipide ; l'entretien des Peintres & des Poëtes eſt ſans attrait pour moi, la louange & la gloire n'élevent plus mon ame ; les éloges de ceux qui en recevront de la poſtérité ne me touchent plus ; l'amitié même a perdu pour moi ſes charmes.

Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvre de la nature que mon art oſoit imiter, & ſur les pas deſquels les plaiſirs m'attiroient ſans ceſſe, vous mes charmans modeles, qui m'embrâſiez à la fois des feux de l'amour & du génie, depuis que je vous ai ſurpaſſés, vous m'êtes tous indifférens.

Il

Il s'aſſied & contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet attelier par un charme inconcevable, je n'y ſais rien faire, & je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe, de figure en figure, mon ciſeau foible, incertain ne reconnoît plus ſon guide : ces ouvrages groſſiers reſtés à leur timide ébauche ne ſentent plus la main qui jadis les eût animés....

Il ſe leve impétueuſement.

Ç'en eſt fait, ç'en eſt fait; j'ai perdu mon génie.... ſi jeune encore! je ſurvis à mon talent.

Mais quelle eſt donc cette ardeur interne qui me dévore? Qu'ai-je en moi qui ſemble m'embrâſer? Quoi! dans la langueur d'un génie éteint, ſent-on ces émotions, ſent-on ces élans des paſſions impétueuſes, cette inquiétude inſurmontable, cette agitation ſecrete qui me tourmente & dont je ne puis démêler la cauſe?

J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne cauſât la diſtraction que j'apportois à mes travaux; je l'ai caché ſous ce voile.... mes profanes mains ont oſé couvrir ce monument de leur gloire.

Depuis que je ne le vois plus, je ſuis plus triſte, & ne ſuis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher, qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage! Quand mon eſprit éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, & je dirai; voilà mon ouvrage. O ma Galathée! quand j'aurai tout perdu, tu me reſteras, & je ſerai conſolé.

Il s'approche du pavillon, puis ſe retire; va, vient, & s'arrête quelquefois à le regarder en ſoupirant.

Mais pourquoi la cacher? Qu'eſt-ce que j'y gagne? Réduit à l'oiſiveté, pourquoi m'ôter le plaiſir de contempler la plus belle de mes œuvres?... Peut-être y reſte-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à ſa parure; aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet ſi charmant.... peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languiſſante. Il la faut revoir, l'examiner de nouveau. Que dis-je? Eh! je ne l'ai point encore examinée: je n'ai fait juſqu'ici que l'admirer.

Il va pour lever le voile, & le laiſſe retomber comme effrayé.

Je ne ſais qu'elle émotion j'éprouve en touchant ce voile; une frayeur me ſaiſit; je crois toucher au ſanctuaire de quelque divinité. Pygmalion, c'eſt une pierre; c'eſt ton ouvrage.... qu'importe? On ſert des Dieux dans nos temples qui ne ſont pas d'une autre matiere, & n'ont pas été faits d'une autre main.

Il leve le voile en tremblant, & ſe proſterne. On voit la ſtatue de Galathée poſée ſur un pied-d'eſtal fort petit, mais exhauſſé par un gradin de marbre, formé de quelques marches demi-circulaires.

O Galathée! recevez mon hommage. Oui je me ſuis trompé: j'ai voulu vous faire Nymphe, & je vous ai fait Déeſſe. Venus même eſt moins belle que vous.

Vanité, foibleſſe humaine: je ne puis me laſſer d'admirer mon ouvrage; je m'enivre d'amour-propre; je m'adore dans ce que j'ai fait.... Non, jamais rien de ſi beau ne parut dans la nature; j'ai paſſé l'ouvrage des Dieux.....

Quoi! tant de beautés ſortent de mes mains? Mes mains les ont donc touchées?...

ma bouche a donc pu.... Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu ; il faut l'échancrer davantage ; les charmes qu'il recele doivent être mieux annoncés.

Il prend ſon maillet & ſon ciſeau ; puis s'avançant lentement il monte, en héſitant, les gradins de la ſtatue qu'il ſemble n'oſer toucher. Enfin, le ciſeau déjà levé, ils'arrête....

Quel tremblement ! quel trouble !... Je tiens le ciſeau d'une main mal-aſſurée..... je ne puis..... je n'oſe..... je gâterai tout.

Il s'encourage, & enfin préſentant ſon ciſeau il en donne un ſeul coup, & ſaiſi d'effroi il le laiſſe tomber en pouſſant un grand cri.

Dieux ! je ſens la chair palpitante repouſſer le ciſeau !....

Il redeſcend tremblant & confus.

..... Vaine terreur, fol aveuglement !.... Non... je n'y toucherai point ; les Dieux m'épouvantent. Sans doute elle eſt déjà conſacrée à leur rang.

Il la conſidere de nouveau.

Que veux-tu changer ? regarde ; quels nouveaux charmes veux-tu lui donner ?..... Ah ! c'eſt ſa perfection qui fait ſon défaut.... Divine Galathée ! moins parfaite, il ne te manqueroit rien.....

Tendrement.

Mais il te manque une ame : ta figure ne peut s'en passer.

Avec plus d'attendrissement encore.

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

Il s'arrête long-tems. Puis retournant [illegible], il dit d'une voix lente & changée.

Quels desirs ose-je former ! Quels vœux insensés ! qu'est-ce que je sens ?..... [illegible] ! le voile de l'illusion tombe, & je n'ose voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en indigner.

Longue pause dans un profond accablement.

..... Voilà donc la noble passion qui m'égare ! c'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !..... un marbre ! une pierre ! une masse informe & dure, travaillée avec ce fer !..... Insensé, rentre en toi-même ; gémis sur toi ; ..... vois ton erreur, vois ta folie.....

..... Mais non.....

Impétueusement.

Non, je n'ai point perdu le sens ; non, je n'extravague point ; non, je ne me reproche rien. Ce n'est point de ce marbre

mort que je ſuis épris, c'eſt d'un être vivant qui lui reſſemble; c'eſt de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que ſoit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, & quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui, ma ſeule folie eſt de diſcerner la beauté, mon ſeul crime eſt d'y être ſenſible. Il n'y a rien là dont je doive rougir. *Moins vivement, mais toujours avec paſſion.*

Quels traits de feu ſemblent ſortir de cet objet pour embrâſer mes ſens, & retourner avec mon ame à leur ſource! Hélas! il reſte immobile & froid, tandis que mon cœur embrâſé par ſes charmes, voudroit quitter mon corps pour aller échauffer le ſien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi; je crois pouvoir lui donner ma vie & l'animer de mon ame. Ah! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée!..... Que dis-je, ô Ciel! Si j'étois elle je ne la verrois pas, je ne ſerois pas celui qui l'aime! Non, que ma Galathée vive, & que je ne ſois pas elle. Ah! que je ſois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé....

Transport.

Tourmens, voeux, desirs, rage, impuissance, amour terrible, amour funeste..... oh! tout l'enfer est dans mon cœur agité.... Dieux puissans, Dieux bienfaisans; Dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes, ah, vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes! voyez cet objet, voyez mon cœur, soyez [illegible] & méritez vos autels!

Avec un enthousiasme [illegible]

Et toi, sublime essence [illegible] sens, & te fais sentir aux [illegible] l'univers, principe de [illegible] qui par l'amour [illegible] élémens, la [illegible] aux corps, & la [illegible] feu sacré, [illegible] conserve [illegible] est [illegible] sive [illegible] sentiment [illegible] leur [illegible] [illegible] mon [illegible] [illegible]

prodige ; il exiſte, il doit ceſſer ; l'ordre eſt troublé, la nature eſt outragée ; rends leur empire à ſes loix, rétablis ſon cours bienfaiſant & verſe également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choſes, partage leur cette ardeur dévorante qui conſume l'un ſans animer l'autre : c'eſt toi qui formas par ma main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le ſentiment & la vie ; donne-lui la moitié de la mienne, donne-lui tout, s'il le faut, il me ſuffira de vivre en elle. O toi ! qui daignes ſourire aux hommages des mortels, ce qui ne ſent rien, ne t'honore pas ; étends ta gloire avec tes œuvres ! Déeſſe de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un ſi parfait modele ſoit l'image de ce qui n'eſt pas !

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'aſſurance & de joie.

Je reprends mes ſens. Quel calme inattendu ! quel courage ineſpéré me ranime ! Une fievre mortelle embrâſoit mon ſang : un baume de confiance & d'eſpoir. court dans mes veines ; je crois me ſentir renaître.

Ainſi le ſentiment de notre dépendance ſert quelquefois à notre conſolation. Quel-

que malheureux que [illegible] quand ils ont invoqué les Dieux, [illegible] plus tranquilles.....

Mais cette injuste [illegible] qui font des vœux insensés..... [illegible] l'état où je suis [illegible] ne nous écoute; l'espoir qui [illegible] est plus insensé que le [illegible].

Honteux de tant d'ignorance [illegible] plus même en contempler [illegible]. Quand je veux lever les yeux [illegible] je sens un nouveau trouble, [illegible] tion me suffoque, [illegible] m'arrête.....

Irritis amore.

..... Eh! regarde, [illegible] intrépide; ose [illegible].

Il la voit [illegible]

L'effroi [illegible]

Qu'ai-je vu! Dieux! [illegible] Le coloris des chairs, [illegible] des mouvemens [illegible] assez d'espérer le prodige, [illegible] de misère, enfin, je l'ai vu.....

Excès d'accablement.

Infortuné, [illegible] Ere est à son [illegible]

t'abandonne ainſi que ton génie..... Ne la regrette point, ô Pygmalion! ſa perte couvrira ton opprobre.....

Vive indignation.

Il eſt trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à viſions.

Il ſe retourne, & voit la ſtatue ſe mouvoir & deſcendre elle-même les gradins par leſquels il a monté ſur le pied-d'eſtal. Il ſe jette à genoux & leve les mains & les yeux au Ciel.

Dieux immortels! Vénus, Galathée! ô preſtige d'un amour forcené.

GALATHÉE *ſe touche & dit.*

Moi.

PYGMALION *tranſporté.*

Moi!

GALATHÉE *ſe touchant encore.*

C'eſt moi.

PYGMALION.

Raviſſante illuſion qui paſſes juſqu'à mes oreilles, ah! n'abandonne jamais mes ſens.

GALATHÉE *fait quelques pas & touche un marbre.*

Ce n'eſt plus moi.

Pygmalion dans une agitation, dans des tranſports qu'il a peine à contenir, ſuit

SCENE [illegible]

tous ces mouvemens, [illegible]
avec une avide [illegible]
peine de respirer.

Galathée [illegible]
se leve [illegible]
& la regarde [illegible]
main sur lui [illegible]
main, [illegible]
d'ardens baisers.

GALATHÉE [illegible]

Ah! encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher & [illegible]
gne chef-d'œuvre [illegible]
cœur & des Dieux [illegible]
seule : je t'ai donné [illegible]
vivrai plus que [illegible].

PIECES

EN VERS.

EPITRE à M. de l'Etang, Vicaire de Marcouſſis.

EN dépit du deſtin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politeſſe,
Dans votre gaîté ſans rudeſſe,
Parmi vos bois & vos côteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remede,
Au triſte ennui qui nous poſſede,
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où regne l'arrogance!
Où les plus grands fripons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie,
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs inſolens,
Ecraſent les humbles talens,
Et tyranniſent la fortune;

Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit Magot vilain,
L'amour fit le héros des belles ;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'Etat ;
Où le jeune & beau Magiſtrat
Etale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le ſavant, bas paraſite,
Chez Aſpaſie ou chez Phriné,
Vend de l'eſprit pour un dîné.
Paris ! malheureux qui t'habite,
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de ſon pur choix,
Et dans un climat plus tranquille,
Ne ſait point ſe faire un aſyle
Inabordable aux noirs ſoucis,
Tel qu'à mes yeux eſt Marcouſſis !
Marcouſſis qui ſait tant nous plaire ;
Marcouſſis dont pourtant j'eſpere
Vous voir partir un beau matin,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc, mon cher Vicaire,
Votre demeure hoſpitaliere,
A gens dont le ſoin le plus doux
Eſt d'aller paſſer près de vous,

Les momens dont ils ſont les maîtres :
Nous connoiſſons déjà les êtres
Du pays & de la maiſon ;
Nous en chériſſons le Patron ;
Et deſirons, s'il eſt poſſible,
Qu'à tous autres inacceſſible,
Il deſtine en notre faveur
Son loiſir & ſa bonne humeur.
De plus ; priere des plus vives ;
D'éloigner tous fâcheux convives ;
Taciturnes, mauvais plaiſans,
Ou beaux parleurs, ou médiſans :
Point de ces gens, que Dieu confonde ;
De ces ſots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux-eſprits ;
Vendeurs de fumée à tout prix ;
Au riche faquin qui les gâte,
Vils flatteurs de qui les empâte ;
Plus vils détracteurs du bon ſens
De qui mépriſe leur encens.
Point de ces fades Petit-Maîtres ;
Point de ces Houbereaux Champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Preſque auſſi mépriſables qu'eux.
Point de grondeuſes pigriéches,
Voix aigre, teint noir, & mains ſeches ;
Toujours ſyndiquant les appas

Et les plaiſirs qu'elles n'ont pas ;
Dénigrant le prochain par zele,
Se donnant à tous pour modele ;
Médiſantes par charité,
Et ſages par néceſſité.
Point de Créſus, point de canaille ;
Point ſur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs ;
Fripons ſans probité, ſans mœurs ;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimere ;
Mangeant fiérement notre bien ;
Exigeant tout, n'accordant rien ;
Et dont la fauſſe politeſſe
Ruſant, patelinant ſans ceſſe,
N'eſt qu'un piege adroit pour duper
Le ſot qui s'y laiſſe attraper.
Point de ces fendans Militaires,
A l'air rogue, aux mines altieres,
Fiers de commander des goujats,
Traitant chacun du haut en bas,
Donnant la loi, tranchant du maître ;
Bretailleurs, fanfarons peut-être,
Toujours prêts à battre ou tuer,
Toujours parlant de leur métier,
Et cent fois plus pédans, me ſemble,
Que tous les ergoteurs enſemble.

Loin de nous tous ces ennuyeux :
Mais ſi, par un ſort plus heureux,
Il ſe rencontre un honnête homme,
Qui d'aucun grand ne ſe renomme,
Qui ſoit aimable comme vous ;
Qui ſache rire avec les foux,
Et raiſonner avec le ſage ;
Qui n'affecte point de langage,
Qui ne diſe point de bon mot,
Qui ne ſoit pas non plus un ſot,
Qui ſoit gai ſans chercher à l'être,
Qui ſoit inſtruit ſans le paroître,
Qui ne rie que par gaîté,
Et jamais par malignité ;
De mœurs droites ſans être auſteres,
Qui ſoit ſimple dans ſes manieres,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive auſſi pour lui ;
Qui ſache aſſaiſonner la table
D'appétit, d'humeur agréable ;
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant ſon coin comme les autres,
Mêlant ſes folies aux nôtres ;
Raillant ſans jamais inſulter,
Raillé ſans jamais s'emporter ;
Aimant le plaiſir ſans crapule,

Ennemi

Ennemi du petit ſcrupule ;
Buvant ſans riſquer ſa raiſon ,
Point philoſophe hors de ſaiſon ;
En un mot d'un tel caractere ,
Qu'avec lui nous puiſſions nous plaire ;
Qu'avec nous il ſe plaiſe auſſi.
S'il eſt un homme fait ainſi
Donnez-le nous , je vous ſupplie ,
Mettez-le en notre compagnie ;
Je brûle déjà de le voir ,
Et de l'aimer , c'eſt mon devoir ;
Mais c'eſt le vôtre , il faut le dire ,
Avant que de nous le produire
De le connoître. C'eſt aſſez ,
Montrez-le-nous ſi vous oſez.

FRAGMENT

D'UNE ÉPITRE

A M. B[illegible]

APRES un [illegible]
Grace à Dieu [illegible]
Des [illegible]
On va le [illegible]
[illegible]

Dans chaque Egliſe on ſe promene ;
Chaque autel y charme les yeux ;
Le luxe, & la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là, maint agile Energumene
Sert d'Arlequin dans ces ſaints lieux ;
Le moine ignorant s'y démene,
Récitant, à perte d'haleine,
Ses oremus myſtérieux ;
Et criant d'un ton furieux
Fora, fora, par ſaint Eugene !
Rarement la ſemonce eſt vaine,
Diable & frà s'entendent bien mieux ;
L'un à l'autre obéit ſans peine.
Sur des objets plus gracieux
La diverſité me ramene.
Dans ce temple délicieux,
Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation ſoudaine
Me rend tous mes ſens précieux ?
Illumination brillante,
Peintures d'une main ſavante,
Parfums deſtinés pour les Dieux ;
Mais dont la volupté divine
Délecte l'humaine narine
Avant de ſe porter aux cieux ;
Et toi muſique raviſſante !

Du Carcani chef-d'œuvre [illegible],
Que tu plais quand [illegible]!
Elle charme à la fois [illegible]
yeux.
Beaux sons, que votre effet [illegible]!
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper en d'autres moments,
La bouche qui vous fait entendre,
A des soins encor plus charmans!
Mais ce qui plus ici m'enchante,
C'est mainte dévote piquante,
Au teint frais, à l'œil tendre & [illegible];
Qui, pour éloigner tout [illegible],
Vient à la Vierge, à deux genoux,
Offrir dans l'ardeur, qui la brûle,
Tous les vœux qu'elle attend de nous.
Tels sont les [illegible],
Tels sont les ardens [illegible]
Des gens dévots en ce [illegible]:
Ma foi je ne m'étonne guères
Quand on fait ainsi ses prières,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE

D'une Chanſon Italienne de Métaſtaſe.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je reſpire enfin.
Mon cœur libre de ſa chaîne,
Ne déguiſe plus ſa peine;
Ce n'eſt plus un ſonge vain.
Toute ma flâme eſt éteinte:
Sous une colere feinte
L'Amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence;
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus.
En paix, ſans toi je ſommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde & je te quitte,
Sans regrets & ſans plaiſirs.
Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes

Que ne peut-on point ſouffrir ?
Ainſi du piége perfide,
Un oiſeau ſimple & timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laiſſe,
Prend des leçons de ſageſſe,
Pour n'être plus attrapé.
Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés;
Mais tel au port qu'il deſire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.
Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ſes exploits;
Et l'eſclave, exempt de peine,
Montre avec plaiſir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.
Je m'exprime ſans contrainte;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi;
Et quoi que tu puiſſes dire,
Je ne daigne pas m'inſtruire
Comment tu parles de moi.
Tes appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas ſans peine

Un aussi fidele amant.
Ma perte est moins dangereuse;
Je sais qu'une autre trompeuse
Se trouve plus aisément.

L'ALLEE
DE
SILVIE

QU'À m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de volupté!
Que je me plais sous ces ombrages!
Que j'aime ces flots [illegible]!
Douce & charmante [illegible]
Solitude aimable & [illegible]
Puissiez-vous [illegible]
De ma [illegible]
Rien [illegible]
Si je [illegible]
Fuyez [illegible]
Fuyez [illegible]

Vains & tumultueux projets;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe
Et le bonheur & la ſageſſe,
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi! l'homme ne pourra-t-il vivre
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir?
Et ſi le tems coule ſi vîte,
Au lieu de retarder ſa fuite,
Faut-il encor la prévenir?
Oh! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la ſimple innocence,
Font des heureux à peu de frais!
Si peu de bien ſuffit au ſage,
Qu'avec le plus léger partage,
Tous ſes deſirs ſont ſatisfaits.
Tant de ſoins, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition.
L'homme, content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand ſon cœur eſt ſans paſſion.
Paſſions, ſources de délices,
Paſſions, ſources de ſupplices;
Cruels tyrans, doux ſéducteurs,
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,

La paix seroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel méprisable,
Qui dans son ame insatiable,
Nourrit l'ardente soif de l'or;
Que du vil penchant qui l'entraîne,
Chaque instant il trouve la peine
Au fond même de son trésor!
Malheur à l'ame ambitieuse,
De qui l'insolence odieuse
Veut asservir tous les humains!
Qu'à ses rivaux toujours en butte,
L'abîme apprêté pour sa chûte
Soit creusé de ses propres mains!
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité!
Qu'il éprouve dans sa misère,
De la part de son propre frere,
La même insensibilité!
Sans doute un cœur né pour le crime,
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions;
Mais jamais du Ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses,
De qui les amorces flatteuses

Déguiſent bien mieux le poiſon ;
Et qui toujours, dans un cœur tendre,
Commencent à ſe faire entendre
En faiſant taire la raiſon ;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'impoſent que d'aimables loix :
La haine & ſes fureurs ſanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des ſentimens ſi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes,
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eſt tant de plus coupables,
Qu'il traite moins ſéverement.
O diſcours trop remplis de charmes !
Eſt-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereſſe
Me pourſuit juſqu'en ce ſéjour ;
J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours j'y ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre en ce charmant aſyle,

Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à ſa mode ;
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité ;
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.
Tel, chez la Jeuneſſe étourdie ;
Le Vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philoſophie,
Tend des pieges à la vertu.
Tel, dans une route contraire ;
On voit le fanatique auſtere,
En guerre avec tous ſes deſirs ;
Peignant Dieu toujours en colere ;
Et ne s'attachant, pour lui plaire ;
Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah ! s'il exiſtoit un vrai ſage,
Que, différent en ſon langage,
Et plus différent en ſes mœurs ;
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre ;
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu !

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

Sunt verba & voces, prætereaque, nihil.

AVERTISSEMENT.

La querelle excitée l'année dernière de l'Opera n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit & de l'autre avec beaucoup d'animosité, je n'y voulus prendre aucune part ; car cette espece de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentois bien que ce n'étoit pas le tems de ne dire que des raisons. Maintenant que les Bouffons sont congédiés, on prit à l'être, & qu'il n'est plus question de Cabales, je crois pouvoir hazarder mon sentiment, & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne. Il me semble même que sur un pareil sujet toute précaution seroit incurieuse pour les Lecteurs ; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un Peuple (*), qui donneroit

(*) De peur que mes Lecteurs ne trouvent [illegible] lignes de cet alinéa pour une [illegible] je dois les avertir qu'elles sont [illegible] première édition de cette lettre [illegible] dans la seconde.

à des Chanſons une importance ridicule ; qui ſeroit plus de cas de ſes Muſiciens que de ſes Philoſophes, & chez lequel il faudroit parler de Muſique avec plus de circonſpection que des plus graves ſujets de morale.

C'eſt par la raiſon que je viens d'expoſer que quoique quelques-uns m'accuſent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de reſpect à la Muſique Françoiſe dans ma premiere édition, le reſpect beaucoup plus grand & l'eſtime que je dois à la Nation, m'empéchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une choſe preſque incroyable, ſi elle regardoit tout autre que moi, c'eſt qu'on oſe m'accuſer d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un Ouvrage où il n'en peut être queſtion que par rapport à la Muſique. Je n'ai pas changé là-deſſus un ſeul mot dans cette édition, ainſi en la parcourant de ſens-froid, le Lecteur pourra voir ſi cette accuſation eſt juſte. Il eſt vrai que quoique nous ayons eu d'excellens Poëtes & même quelques Muſiciens qui n'étoient pas ſans génie, je crois notre langue peu propre à la Poëſie, & point du tout à la Muſique. Je ne crains

pas

pas de m'en rapporter sur ce point aux Poëtes mêmes ; car quant aux Musiciens, chacun sait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnement. En revanche, la langue Françoise me paroît celle des Philosophes & des Sages (*) : elle semble faite pour être l'organe de la vérité & de la raison : malheur à quiconque offense l'une ou l'autre dans des Ecrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & sage langue, dont j'ai le bonheur de faire usage, est de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le Public, que je n'attende rien de lui, & que je me soucie tout aussi peu de ses satyres que de ses éloges, je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercenaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect, il est vrai, ne consiste pas dans de vains ménage-

(*) C'est le sentiment de l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets, sentiment qu'il soutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ses Ecrits.

mens qui marquent l'opinion qu'on a de la foibleſſe de ſes Lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement, en appuyant par des raiſons ſolides le ſentiment qu'on leur propoſe, & c'eſt ce que je me ſuis toujours efforcé de faire. Ainſi, de quelque ſens qu'on veuille enviſager les choſes, en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées, j'ai bien peur, qu'à la fin, mon plus grand tort ne ſoit d'avoir raiſon ; car je ſais trop que celui-là ne me ſera jamais pardonné.

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

VOus souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or ? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuiserent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la derniere chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Musique, il seroit peut-être bon de s'assurer de son excellence, & d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si elle est une.

Les Allemands, les Espagnols & les Anglois, ont long-temps prétendu posséder une Musique propre à leur langue : on

effet, ils avoient des Opéra Nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien perſuadés qu'il y alloit de leur gloire à laiſſer abolir ces chefs-d'œuvres inſupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaiſir l'a emporté chez eux ſur la vanité, ou du moins, ils s'en ſont fait une mieux entendue de ſacrifier au goût & à la raiſon, des préjugés qui rendent ſouvent les Nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous ſommes encore en France à l'égard de notre Muſique, dans les ſentimens où ils étoient alors ſur la leur; mais qui nous aſſûrera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en ſoit mieux fondé? Ignorons-nous combien l'habitude des plus mauvaiſes choſes peut faſciner nos ſens en leur faveur (*), & combien le raiſonne-

(*) Les curieux feront peut-être bien aiſes de trouver ici le paſſage ſuivant, tiré d'un ancien partiſan du coin de la Reine, & que je m'abſtiens de traduire pour de fort bonnes raiſons.

Et reverſus eſt Rex piiſſimus Carolus, & celebravit Roma Paſcha cum Domno Apoſtolico. Ecce orta eſt contentio per dies feſtos Paſcha inter Cantores Romanorum & Gallorum: Dicebant ſe Galli melius cantare & pulchrius quam Romani. Dicebant ſe Romani doctiſſimè cantilenas Eccleſiaſticas proferre, ſicut docti fuerant à ſancto Gregorio Papâ; Galles corruptè

ment & la réflexion ſont néceſſaires pour rectifier dans tous les beaux-arts, l'approbation mal entendue que le Peuple donne ſouvent aux productions du plus mauvais

---

cantare, & cantilenam ſanam deſtruendo dilacerare. Quæ contentio ante Domnum Regem Carolum pervenit. Galli verò, propter ſecuritatem Domni Regis Caroli, valdè exprobrabant cantoribus Romanis. Romani verò propter auctoritatem magnæ doctrinæ eos ſtultos, ruſticos, & indoctos velut bruta animalia affirmabant, & doctrinam Sancti Gregorii præferebant ruſticitati eorum; & cum altercatio de neutrâ parte finiret, ait Domnus piiſſimus Rex Carolus ad ſuos Cantores: Dicite palam quis purior eſt, & quis melior, aut fons vivus, aut rivuli ejus longè decurrentes? Reſponderunt omnes unâ voce, fontem velut caput & originem puriorem eſſe; rivulos autem ejus quantò longiùs à fonte receſſerint, tantò turbulentos, & ſordibus ac immunditiis corruptos; & ait Domnus Rex Carolus; revertimini vos ad fontem Sancti Gregorii, quia manifeſtè corrupiſtis cantilenam Eccleſiaſticam. Mox petiit Domnus Rex Carolus ab Adriano Papâ Cantores, qui Franciam corrigerent de cantu. At ille dedit ei Theodorum & Benedictum doctiſſimos Cantores, qui à Sancto Gregorio eruditi fuerant, tribuitque Antiphonarios Sancti Gregorii, quos ipſe notaverat notâ Romanâ. Domnus verò Rex Carolus revertens in Franciam miſit unum Cantorem in Metis civitate, alterum in Sueſſonis civitate, præcipiens de omnibus civitatibus Franciæ Magiſtros ſchola Antiphonarios eis ad corrigendum tradere, & ab eis diſcere cantare. Correcti ſunt ergo Antiphonarii Francorum, quos unuſquiſque pro arbitrio ſuo vitiaverat, addens vel minuens, & omnes Franciæ Cantores didicerunt notam Romanam quam nunc vocant notam Franciſcam: Excepto quod tremulas *vel* vinnulas, *ſive colliſibiles vel ſecabiles voces in cantu non poterant perfectè exprimere Franci, naturali voce barbaricâ frangentes in gutture voces, quàm potiùs exprimentes. Majùs autem Magiſterium cantandi in Metis remanſit, quantumque Magiſterium Romanum ſuperat Metenſe in arte cantandi, tantò*

goût, & détruire le faux plaiſir qu'il y prend ? Ne ſeroit-il donc point à propos, pour bien juger de la Muſique Françoiſe, indépendamment de ce qu'en penſe la populace de tous les Etats, qu'on eſſayât une fois de la ſoumettre à la coupelle de la raiſon, & de voir ſi elle en ſoutiendra l'épreuve ? *Concedo ipſe hoc multis*, diſoit Platon, *voluptate Muſicam judicandam, ſed illam fermè Muſicam eſſe dico pulcherrimam quæ optimos, ſatiſque eruditos delectet.*

Je n'ai pas deſſein d'approfondir ici cet examen ; ce n'eſt pas l'affaire d'une Lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois ſeulement tâcher d'établir quelques principes, ſur leſquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les Maîtres de l'Art, ou plutôt les Philoſophes puſſent diriger leurs recherches : car, diſoit autrefois un Sage, c'eſt au Poëte à faire de la Poëſie, & au Muſicien à faire de la

---

ſuperat Metenſis cantilena cateras ſcholas Gallorum. Similiter erudierunt Romani Cantores ſupradictos Cantores Francorum in arte organandi ; & Dominus Rex Carolus iterùm à Româ artis grammaticæ & computatoriæ Magiſtros ſecum adduxit in Franciam, & ubique ſtudium litterarum expandere juſſit. Ante ipſum enim Dominum Regem Carolum in Galliâ nullum ſtudium fuerat liberalium artium.

Muſique ; mais il n'appartient qu'au Philoſophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute Muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes ; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou meſure (*).

Quoique le chant tire ſon principal caractere de la meſure ; comme il naît immédiatement de l'harmonie, & qu'il aſſujettit toujours l'accompagnement à ſa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article, puis je parlerai de la meſure ſéparément.

L'harmonie ayant ſon principe dans la nature, eſt la même pour toutes les Nations, ou ſi elle a quelques différences, elles ſont introduites par celle de la mélodie ; ainſi, c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Muſique Nationale ; d'autant plus que ce caractere étant principalement donné par

(*) Quoiqu'on entende par *meſure* la détermination du nombre & du rapport des tems, & par *mouvement* celle du degré de viteſſe, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choſes ſous l'idée générale de modification de la durée ou du tems.

la langue, le chant proprement dit, doit reſſentir ſa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Muſique les unes que les autres; on en peut concevoir qui ne le ſeroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne ſeroit compoſée que de ſons mixtes, de ſyllabes muettes, ſourdes ou nazales, peu de voyelles ſonores, beaucoup de conſonnes & d'articulations, & qui manqueroit encore d'autres conditions eſſentielles, dont je parlerai dans l'article de la meſure. Cherchons, par curioſité, ce qui réſulteroit de la Muſique appliquée à une telle langue.

Premiérement, le défaut d'éclat dans le ſon des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes, & parce que la langue ſeroit ſourde, la Muſique ſeroit criarde. En ſecond lieu, la dureté & la fréquence des conſonnes forceroit à exclure beaucoup de mots, à ne procéder ſur les autres que par des intonations élémentaires, & la Muſique ſeroit inſipide & monotone; ſa marche ſeroit encore lente & ennuyeuſe par la même raiſon, & quand on voudroit preſſer un peu le mouvement,

introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient preſque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Muſique, ils imagineroient une Muſique ſavante ; pour ſuppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaiſes parties les unes au-deſſus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'inſipidité, ils augmenteroient la confuſion ; ils croïroient faire de la Muſique, & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui réſulteroit du défaut de mélodie, ſeroit que les Muſiciens n'en ayant qu'une fauſſe idée, trouveroient par-tout une mélodie à leur maniere : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en ſeroit pas ; même juſqu'à la Baſſe-continue, à l'uniſſon de laquelle ils feroient ſans façon réciter les Baſſes-tailles, ſauf à couvrir le tout d'une ſorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils ver-

roient des notes ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne ſeroit que des notes. *Voces, præterèaque nihil.*

Paſſons maintenant à la meſure, dans le ſentiment de laquelle conſiſte en grande partie la beauté & l'expreſſion du chant. La meſure eſt à-peu-près à la mélodie ce que la ſyntaxe eſt au diſcours : c'eſt elle qui fait l'enchaînement des mots, qui diſtingue les phraſes, & qui donne un ſens, une liaiſon au tout. Toute Muſique dont on ne ſent point la meſure reſſemble, ſi la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut néceſſairement trouver la clef pour en démêler le ſens ; mais ſi en effet cette Muſique n'a pas de meſure ſenſible, ce n'eſt alors qu'une collection confuſe de mots pris au hazard & écrits ſans ſuite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun ſens, parce que l'Auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute Muſique Nationale tire ſon principal caractere de la langue qui lui eſt propre, & je dois ajouter que c'eſt principalement la proſodie de la langue qui conſtitue ce caractere. Comme la Muſique vocale a précédé de beaucoup l'inſtrumen-

tale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ſes tours de chant & ſa meſure, & les diverſes meſures de la Muſique vocale n'ont pu naître que des diverſes manieres dont on pouvoit ſcander le diſcours & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui eſt très-évident dans la Muſique grecque, dont toutes les meſures n'étoient que les formules d'autant de rhythmes fournis par tous les arrangemens des ſyllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la Poëſie étoient ſuſceptibles. De ſorte que quoiqu'on puiſſe très-bien diſtinguer dans le rhythme muſical la meſure de la proſodie, la meſure du vers, & la meſure du chant, il ne faut pas douter que la Muſique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne ſoit celle où ces trois meſures concourent enſemble le plus parfaitement qu'il eſt poſſible.

Après ces éclairciſſemens, je reviens à mon hypotheſe, & je ſuppoſe que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaiſe proſodie, peu marquée, ſans exactitude & ſans préciſion, que les longues & les breves n'euſſent pas entr'elles

en durées & en nombres des rapports ſimples & propres à rendre le rhythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des ſyllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fuſſent indéterminées & preſque incommenſurables : il eſt clair que la Muſique Nationale étant contrainte de recevoir dans ſa meſure les irrégularités de la proſodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu ſenſible; que le récitatif ſe ſentiroit, ſur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne ſauroit preſque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des ſyllabes; qu'on ſeroit contraint d'y changer de meſure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rhythme exact & cadencé; que même dans les airs meſurés tous les mouvemens ſeroient peu naturels & ſans préciſion; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des tems ſe perdroit entiérement dans l'eſprit du Chanteur & de l'Auditeur, & qu'enfin la meſure n'étant plus ſenſible, ni ſes retours

égaux, elle ne ſeroit aſſujettie qu'au caprice du Muſicien, qui pourroit à chaque inſtant la preſſer ou ralentir à ſon gré, de ſorte qu'il ne ſeroit pas poſſible dans un concert de ſe paſſer de quelqu'un qui la marquât à tous, ſelon la fantaiſie ou la commodité d'un ſeul.

C'eſt ainſi que les Acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'aſſervir la meſure, qu'on les entendroit même l'altérer à deſſein dans les morceaux où le Compoſiteur ſeroit venu à bout de la rendre ſenſible. Marquer la meſure ſeroit une faute contre la compoſition, & la ſuivre en ſeroit une contre le goût du chant; les défauts paſſeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts; les vices ſeroient établis en regles, & pour faire de la Muſique au goût de la Nation, il ne faudroit que s'attacher avec ſoin à ce qui déplaît à tous les autres.

Auſſi avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille Muſique, il ſeroit impoſſible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle ſeroit en uſage : à force d'eſſuyer des reproches ſur leur mauvais

goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable Muſique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter ſon caractere & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & preſque inchantable; s'ils ſe contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui ſont propres, ils ne feroient que marquer mieux ſa platitude par un contraſte inévitable; ils ôteroient à leur Muſique la ſeule beauté dont elle étoit ſuſceptible, en ôtant à toutes ſes parties l'uniformité de caractere qui la faiſoit être une; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la ſymphonie, ils parviendroient enfin à ne faire ſervir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Muſique d'une telle Nation ſe diviſeroit en Muſique vocale & Muſique inſtrumentale; voilà comment, en donnant des caracteres différens à ces deux eſpeces, on en feroit un tout monſtrueux. La ſymphonie voudroit aller

en meſure, & le chant ne pouvant ſouffrir aucune gêne, on entendroit ſouvent dans les mêmes morceaux les Acteurs & l'Orcheſtre ſe contrarier & ſe faire obſtacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux caracteres introduiroient dans la maniere d'accompagner, une froideur & une lâcheté qui ſe tourneroit tellement en habitude, que les Symphoniſtes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne Muſique, lui laiſſer de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entiérement; ils feroient fort les *doux*, doux les *forts*, & ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce* (*), *riſoluto*, *con guſto*, *ſpiritoſo*, *ſoſtenuto*, *con brio*, n'auroient pas même de ſynonymes dans leur langue, & celui d'*expreſſion* n'y auroit aucun ſens. Ils ſubſtitueroient je ne ſais combien de petits ornemens froids & mauſſades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que

(*) Il n'y a peut-être pas quatre Symphoniſtes François qui ſachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'eſt fort inutilement qu'ils la ſauroient; car qui d'entr'eux ſeroit en état de la rendre?

D'après une autre ſuppoſition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aiſément toutes les qualités d'une véritable Muſique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, & pour porter au cœur les plus douces impreſſions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre ſujet & ſurtout des idées qui nous ſont connues, j'aime mieux me borner à quelques obſervations ſur la Muſique Italienne, qui puiſſent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'eſt celle du Peuple qui raiſonne le mieux; & ſi l'on demandoit lequel de tous les Peuples doit avoir une meilleure Muſique, je dirois que c'eſt celui dont la langue y eſt le plus propre. C'eſt ce que j'ai déjà établi ci-devant, & que j'aurai occaſion de confirmer dans la ſuite de cette Lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la Muſique, c'eſt certainement l'Italienne; car cette langue eſt douce, ſonore, harmonieuſe, & accentuée plus qu'aucune autre, & ces quatre qualités ſont préciſé-

ment les plus convenables au chant.

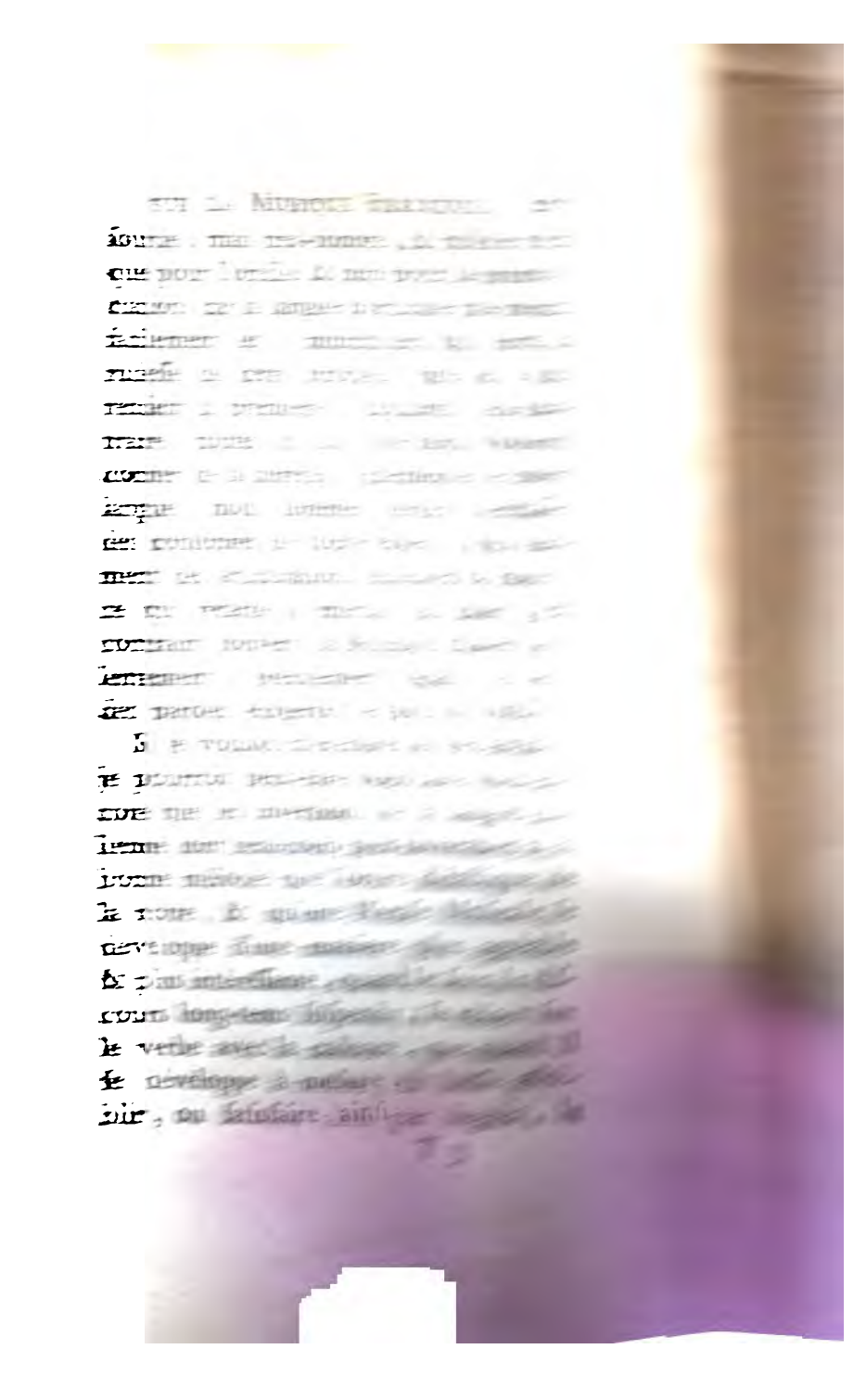
Elle eſt douce, parce que les articulations y ſont peu compoſées, que la rencontre des conſonnes y eſt rare & ſans rudeſſe, & qu'un très-grand nombre de ſyllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes élifions en rendent la prononciation plus coulante. Elle eſt ſonore, parce que la plupart des voyelles y ſont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues compoſées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles diſtinguent mieux le ſon des ſyllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la proſodie autant que des ſons, l'avantage de la langue Italienne eſt manifeſte ſur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuſe & véritablement muſicale, dépend moins de la forme réelle de ſes termes, que de la diverſité qu'il y a du doux au fort entre les ſons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci ſuppoſé, que ceux qui penſent que l'Italien

n'eſt que le langage de la douceur & de la tendreſſe, prennent la peine de comparer entre elles ces deux ſtrophes du Taſſe.

Teneri ſdegni e placide e tranquille
Repulſe e cari vezzi e liete paci,
Sorriſi, parolette, e dolci ſtille
Di pianto e ſoſpir, tronchi e molli bacci:
Fuſe tai coſé tutte, e poſcia unille,
Et al foce temprò di lente faci;
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco ſuccinto.

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne
Il rauco ſuon de la tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
Ne sì ſtridendo mai da le ſuperne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne sì ſcoſſa giammai trema la terra
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Et s'ils déſeſperent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils eſſayent d'exprimer la rauque dureté de l'autre: il n'eſt pas beſoin, pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reſte, vous obſerverez que cette dureté de la derniere ſtrophe n'eſt point



deſir de l'eſprit ; tandis que celui de l'oreille augmente en raiſon contraire juſqu'à la fin de la phraſe. Je vous prouverois encore que l'art des ſuſpenſions & des mots entre-coupés, que l'heureuſe conſtitution de la langue rend ſi familier à la Muſique Italienne, eſt entiérement inconnu dans la nôtre, & que nous n'avons d'autres moyens pour y ſuppléer, que des ſilences qui ne ſont jamais du chant, & qui, dans ces occaſions, montrent plutôt la pauvreté de la Muſique, que les reſſources du Muſicien.

Il me reſteroit à parler de l'accent ; mais ce point important demande une ſi profonde diſcuſſion, qu'il vaut mieux la réſerver à une meilleur main. Je vais donc paſſer aux choſes plus eſſentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre Muſique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie eſt plate & ſans aucun chant, & toutes les Nations (*) neutres confirment

(*) Il a été un tems, dit Mylord Schaftesbury, où l'uſage de parler François avoit mis parmi nous la Muſique Françoiſe à la mode. Mais bientôt la Muſique Ita-

unanimement leur jugement sur ce point: de notre côté nous accusons la leur d'être bizarre & baroque (*). J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent, que d'être réduit à dire que [illegible] contrées où les Sciences & [illegible] sont parvenus à un [illegible] que seule est encore à [illegible].

Les moins [illegible] contentent [illegible] lienne & la [illegible] bonnes. [illegible] pour la [illegible] outre que [illegible] nent pas [illegible] jours à [illegible]

[illegible] goûts [illegible] aussi [illegible]

(*) [illegible] che à la [illegible] tendre [illegible] rable n'a [illegible] de tous [illegible]

(**) Plusieurs [illegible] l'exclusion totale que les [illegible] teurs de Musique [illegible] Françoise; ces modérés conciliateurs ne [illegible] goûts exclusifs, comme si l'amour des bonnes choses [illegible] faire aimer les mauvaises.

peut comporter le meilleur genre de Muſique en ſoi : Queſtion fort agitée en France, mais qui ne le ſera jamais ailleurs ; queſtion qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conſéquent devient tous les jours plus difficile à réſoudre dans le ſeul pays où elle ſoit en problême. Voici ſur ce ſujet quelques expériences que chacun eſt maître de vérifier, & qui me paroiſſent pouvoir ſervir à cette ſolution, du moins quant à la mélodie, à laquelle ſeule ſe réduit preſque toute la diſpute.

J'ai pris dans les deux Muſiques des airs également eſtimés chacun dans ſon genre, & les dépouillant les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes ſous-entendues que le Compoſiteur ne ſe donne point la peine d'écrire, & dont il ſe remet à l'intelligence du Chanteur (*), je les ai ſolfiés

(*) C'eſt donner toute la faveur à la Muſique Françoiſe, que de s'y prendre ainſi : car ces notes ſous-entendues dans l'Italienne, ne ſont pas moins de l'eſſence de la mélodie que celles qui ſont ſur le papier. Il s'agit moins de ce qui eſt écrit que de ce qui doit ſe chanter, & cette maniere de noter doit ſeulement paſſer pour une ſorte

exactement ſur la note, ſans aucun ornement, & ſans rien fournir de moi-même au ſens ni à la liaiſon de la phraſe. Je ne vous dirai point quel a été dans mon eſprit le réſultat de cette comparaiſon, parce que j'ai le droit de vous propoſer mes raiſons & non pas mon autorité : je vous rends compte ſeulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que ſi vous les trouvez bons vous puiſſiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir ſeulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne ſemble. La premiere eſt la plus difficile de toutes eſt d'être de bonne foi, & de ſe rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La ſeconde eſt que pour tenter cet examen il faut néceſſairement être également verſé dans les deux ſtyles ; autrement celui qui ſeroit le plus familier ſe préſenteroit à chaque inſtant à l'eſprit au

---

d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François ſont bien, ſi l'on veut, exigés par le goût, mais ne conſtituent point la mélodie, & ne ſont pas de ſon eſſence ; c'eſt pour elle une ſorte de fard qui couvre ſa laideur ſans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles ſenſibles.

préjudice de l'autre ; & cette deuxieme condition n'eſt gueres plus facile que la premiere, car de tous ceux qui connoiſſent bien l'une & l'autre Muſique, nul ne balance ſur le choix, & l'on a pu voir par les plaiſans barbouillages de ceux qui ſe ſont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoiſſance ils avoient d'elle & de l'Art en général.

Je dois ajouter qu'il eſt eſſentiel d'aller bien exactement en meſure ; mais je prévois que cet avertiſſement, ſuperflu dans tout autre pays, ſera fort inutile dans celui-ci, & cette ſeule omiſſion entraîne néceſſairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractere de chaque genre ne tarde pas à ſe déclarer, & alors il eſt bien difficile de ne pas revêtir les phraſes des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter du moins par l'eſprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuſer par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une ſeule épreuve, car un air peut plaire plus qu'un autre, ſans que cela décide de la préférence du genre ;

& ce n'eſt qu'après un grand nombre d'eſſais qu'on peut établir un jugement raiſonnable : d'ailleurs, en s'ôtant la connoiſſance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui eſt l'expreſſion; & tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'eſt ſi la modulation eſt bonne, & ſi le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il eſt difficile de prendre aſſez de précautions contre les préjugés, & combien le raiſonnement nous eſt néceſſaire pour nous mettre en état de juger ſainement des choſes de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus déciſive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des Muſiciens François des airs de Leo & du Pergoleſe, & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fuſſent fort éloignés de ſaiſir le vrai goût de ces morceaux, ils en ſentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leur maniere des phraſes de Muſique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens ſolfiant très-exactement nos airs les plus

pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phraſes, ni chant ; ce n'étoit pas pour eux de la Muſique qui eût du ſens, mais ſeulement des ſuites de notes placées ſans choix & comme au hazard ; ils les chantoient préciſément, comme vous liriez des mots Arabes écrits en caracteres François (*).

Troiſieme expérience. J'ai vu à Veniſe un Arménien, homme d'eſprit, qui n'avoit jamais entendu de Muſique, & devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple ſacré, ſéjour tranquille

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci ;

Voi che languite ſenza ſperanza

L'un & l'autre furent chantés médiocrement pour le François, & mal pour l'I-

(*) Nos Muſiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la Muſique Italienne*, diſent-ils, avec leur fierté accoutumée, *& les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre ; donc notre Muſique vaut mieux que la leur.* Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conſéquence toute contraire & dire, *donc les Italiens ont une mélodie & nous n'en avons point.*

bien n'être qu'une ſorte de plain-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & ſeulement à ceux qui ſont convenus de les trouver beaux. Auſſi à peine notre Muſique eſt-elle ſupportable à nos propres oreilles, lorſqu'elle eſt exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la Muſique Françoiſe, mais toute voix eſt bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien ſont dans la Muſique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne ſont que dans l'art du Chanteur (*).

(*) Au reſte, c'eſt une erreur de croire qu'en général les Chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir ſe faire entendre ſur les théâtres immenſes de l'Italie, ſans ceſſer de ménager les ſons, comme le veut la Muſique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix; plus fort, nous diſent nos Maîtres; enflez les ſons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, diſent les Maîtres Italiens, ne forcez point, chantez ſans gêne, rendez vos ſons doux, flexibles & coulans, réſervez les éclats pour ces momens rares & paſſagers où il faut ſurprendre & déchirer. Or il me paroît que dans la néceſſité de ſe faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut ſe paſſer de crier.

Trois choses me [illegible] à la perfection de la [illegible] la premiere est la [illegible] qui, rendant toutes les [illegible] laisse au goût du Musicien [illegible] faire un choix [illegible] vantage [illegible] à chaque [illegible] culier, [illegible] geste & [illegible] qui le distinguent [illegible]

La deuxieme est la [illegible] lations, qui, quoique [illegible] preparées que [illegible] agréables, [illegible] donner de la [illegible] vive énergie à l'expression. [illegible] que le Musicien, [illegible] ton ou d'un mode [illegible] mant quand il le [illegible] médiaires & [illegible] reticences, les [illegible] entre-coupés qui [illegible] tions impétueuses, [illegible] tastase a employé [illegible] pora, les Galuppi, [illegible] mella, les Perez, [illegible]

rendre avec ſuccès, & que nos Poëtes lyriques connoiſſent auſſi peu que nos Muſiciens.

Le troiſieme avantage & celui qui prête à la mélodie ſon plus grand effet, eſt l'extrême préciſion de meſure qui s'y fait ſentir dans les mouvemens les plus lents, ainſi que dans les plus gais : préciſion qui rend le chant animé & intéreſſant, les accompagnemens vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faiſant d'une même combinaiſon de ſons, autant de différentes mélodies qu'il y a de manieres de les ſcander; qui porte au cœur tous les ſentimens, & à l'eſprit tous les tableaux ; qui donne au Muſicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables, pluſieurs dont nous n'avons pas même l'idée (*), & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer

(*) Pour ne pas ſortir du genre comique, le ſeul connu à Paris, voyez les airs, *Quando ſciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un veſpaſo*, &c. *O queſto o quello t'ai à riſolvere*, &c. *A un guſto da ſtordire*, &c. *Stizzoſo mio, ſtizzoſo*, &c. *Io ſono una Donzella*, &c. *Quanti maeſtri, quanti dottori*, &c. *I Sbirri già lo aſpettano*, &c. *Ma dun-*

tous

que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des ſentimens agréables ; mais pour peu qu'on étudie ſon caractere pathétique & tragique, on eſt bientôt ſurpris de la force que lui prête l'art des Compoſiteurs dans les grands morceaux de Muſique. C'eſt à l'aide de ces modulations ſavantes, de cette harmonie ſimple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou raviſſent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, & lui arrachent dans ſes tranſports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Muſicien vient-il à bout de produire ces grands effets ? Eſt-ce à force de contraſter les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties ? Eſt-ce à force d'entaſſer deſſeins ſur deſſeins, inſtrumens ſur inſtrumens ? Tout ce fatras qui n'eſt qu'un mauvais ſupplément où le génie manque, étoufferoit le chant loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puiſſent faire enſemble pluſieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit auſſi-

tôt qu'ils ſe font entendre à la fois, & il ne reſte que celui d'une ſuite d'accords, qui, quoiqu'on puiſſe dire, eſt toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas; de ſorte que plus on entaſſe des chants mal à propos, & moins la Muſique eſt agréable & chantante; parce qu'il eſt impoſſible à l'oreille de ſe prêter au même inſtant à pluſieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impreſſion de l'autre, il ne réſulte du tout que de la confuſion & du bruit. Pour qu'une Muſique devienne intéreſſante, pour qu'elle porte à l'ame les ſentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expreſſion du ſujet; que l'harmonie ne ſerve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embelliſſe, ſans le couvrir ni le défigurer; que la Baſſe, par une marche uniforme & ſimple, guide en quelque ſorte celui qui chante & celui qui écoute, ſans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive; il faut, en un mot, que le tout enſemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'eſprit.

Cette unité de mélodie me paroît une

regle indiſpenſable & non moins importante en Muſique, que l'unité d'action dans une Tragédie; car elle eſt fondée ſur le même principe, & dirigée vers le même objet. Auſſi tous les bons Compoſiteurs Italiens s'y conforment-ils avec un ſoin qui dégénere quelquefois en affectation, & pour peu qu'on y réfléchiſſe, on ſent bientôt que c'eſt d'elle que leur Muſique tire ſon principal effet. C'eſt dans cette grande regle qu'il faut chercher la cauſe des fréquens accompagnemens à l'uniſſon qu'on remarque dans la Muſique Italienne, & qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-tems les ſons plus moëlleux, plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces uniſſons ne ſont point praticables dans notre Muſique, ſi ce n'eſt ſur quelques caracteres d'airs choiſis & tournés exprès pour cela; jamais un air pathétique François ne ſeroit ſupportable accompagné de cette maniere, parce que la Muſique vocale & l'inſtrumentale ayant parmi nous des caracteres différens, on ne peut, ſans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui con-

l'Acteur le geſte qu'il doit faire (*), & tel qui n'auroit pu jouer le rôle ſur les paroles ſeules, le jouera très-juſte ſur la Muſique, parce qu'elle fait bien ſa fonction d'interprête.

Au reſte, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens ſoient toujours à l'uniſſon de la voix. Il y a deux cas aſſez fréquens où le Muſicien les en ſépare : l'un quand la voix roulant avec légéreté ſur des cordes d'harmonie, fixe aſſez l'attention pour que l'accompagnement ne puiſſe la partager, encore alors donne-t-on tant de ſimplicité à cet accompagnement, que l'oreille, affectée ſeulement d'accords agréables, n'y ſent aucun chant qui puiſſe la diſtraire. L'autre cas demande un peu plus de ſoin pour le faire entendre.

Quand le Muſicien ſaura ſon art, dit l'Auteur de la Lettre ſur les Sourds & les

(*) On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année, entre autres dans l'air *à un guſto da ſtordire* du Maître de Muſique, dans celui *ſon Padrone* de la femme orgueilleuſe, dans celui *vi ſto ben* du Tracollo, dans celui *tu non penſi no ſignora* de la Bohémienne, & dans preſque tous ceux qui demandent du jeu.

Muets, *les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expreſſion de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le ſujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre.* Ce paſſage me paroît renfermer un précepte très-utile, & voici comment je penſe qu'on doit l'entendre.

Si le chant eſt de nature à exiger quelques additions, ou comme diſoient nos anciens Muſiciens, quelques *diminutions* (*) qui ajoutent à l'expreſſion ou à l'agrément ſans détruire en cela l'unité de mélodie, de ſorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement, & s'en laiſſe doucement affecter, ſans ceſſer pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile Muſicien, en les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira ſon ſujet & le rendra plus expreſſif ſans le rendre moins un; & quoique l'accompagnement n'y ſoit pas exactement ſemblable à la partie

(*) On trouvera [illegible] dans le troiſième volume de l'Encyclo[illegible]

chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que ſi le ſens des paroles comporte une idée acceſſoire que le chant n'aura pas pu rendre, le Muſicien l'enchâſſera dans des ſilences ou dans des tenues, de maniere qu'il puiſſe la préſenter à l'Auditeur, ſans le détourner de celle du chant. L'avantage ſeroit encore plus grand, ſi cette idée acceſſoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fit plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme ſeroit le bruit d'une riviere ou le gazouillement des oiſeaux : car alors le Compoſiteur pourroit ſéparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement, & deſtinant uniquement ce dernier à rendre l'idée acceſſoire, il diſpoſera ſon chant de maniere à donner des jours fréquens à l'Orcheſtre, en obſervant avec ſoin que la ſymphonie ſoit toujours dominée par la partie chantante, ce qui dépend encore plus de l'art du Compoſiteur, que de l'exécution des Inſtrumens : mais ceci demande une expérience conſommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Muſicien, pour parer le chant ou le rendre plus expreſſif, ſoit en embelliſſant le ſujet principal, ſoit en y en ajoutant un autre qui lui reſte aſſujetti. Mais de faire chanter à part des Violons d'un côté, de l'autre des Flûtes, de l'autre des Baſſons, chacun ſur un deſſein particulier, & preſque ſans rapport entr'eux, & d'appeller tout ce cahos, de la Muſique, c'eſt inſulter également l'oreille & le jugement des Auditeurs.

Une autre choſe, qui n'eſt pas moins contraire que la multiplication des parties, à la regle que je viens d'établir, c'eſt l'abus ou plutôt l'uſage des fugues, imitations, doubles deſſeins, & autres beautés arbitraires & de pure convention, qui n'ont preſque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naiſſance de l'Art, pour faire briller le ſavoir, en attendant qu'il fût queſtion du génie. Je ne dis pas qu'il ſoit tout-à-fait impoſſible de conſerver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduiſant habilement l'attention de

l'Auditeur d'une partie à l'autre, à meſure que le ſujet y paſſe; mais ce travail eſt ſi pénible, que preſque perſonne n'y réuſſit, & ſi ingrat, qu'à peine le ſuccès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutiſſant qu'à faire du bruit, ainſi que la plupart de nos chœurs ſi admirés (*), eſt également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles fugues, fugues renverſées, baſſes contraintes, & autres ſottiſes difficiles que l'oreille ne peut ſouffrir, & que la raiſon ne peut juſtifier, ce ſont évidemment des reſtes de barbarie & de mauvais goût, qui ne ſubſiſtent, comme les *portails* de *nos Egliſes* gothi-

(*) Les Italiens ne ſont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils ſe piquent encore d'avoir dans leurs Egliſes de la Muſique bruyante; ils ont ſouvent des Meſſes & des Motets à quatre Chœurs, chacun ſur un deſſein différent; mais les grands Maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me ſouviens que Terradeglias me parlant de pluſieurs Motets de ſa compoſition où il avoit mis des Chœurs travaillés avec un grand ſoin, étoit honteux d'en avoir fait de ſi beaux, & s'en excuſoit ſur ſa jeuneſſe; autrefois, diſoit-il, j'aimois à faire du bruit; à préſent je tâche de faire de la Muſique.

ques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un tems où l'Italie étoit barbare, & même après la renaiſſance des autres Arts que l'Europe lui doit tous, la Muſique plus tardive n'y a point pris aiſément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui, & l'on ne peut guères donner une plus mauvaiſe idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-tems qu'une même Muſique en France & en Italie (*). & que les Muſiciens des deux contrées communiquoient familiérement entr'eux, non pourtant ſans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalouſie, qui eſt inſéparable de l'intérêt. Lulli même, *alarmé de l'arrivée de Corelli*,

(*) L'Abbé du Bos ſe tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la Muſique, & cela pourroit s'admettre. ſi l'on donnoit le nom de Muſique à un continuel remplissage d'accords: mais ſi l'harmonie n'eſt que la baſe commune & que la mélodie ſeule conſtitue le caractere, non-ſeulement la Muſique moderne eſt née en Italie, mais il y a grande apparence que dans toutes nos Langues vivantes, la Muſique Italienne eſt la ſeule qui puiſſe réellement exiſter. Du tems d'Orlande & de Goudimel, on [illegible] l'harmonie & des ſons, Lulli y a joint un peu [illegible]; Corelli, Buononcini, Vinci & Pergolèſe [illegible] premiers qui aient fait de la Muſique.

ſe hâta de le faire chaſſer de France : ce qui lui fut d'autant plus aiſé que Correlli étoit plus grand homme, & par conſéquent moins courtiſan que lui. Dans ces tems où la Muſique naiſſoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphaſe de ſcience harmonique, ces pédanteſques prétentions de doctrine qu'elle a chérement conſervées parmi nous, & par leſquelles on diſtingue aujourd'hui cette Muſique méthodique, compaſſée, mais ſans génie, ſans invention & ſans goût, qu'on appelle à Paris, *Muſique écrite* par excellence, & qui, tout au plus, n'eſt bonne, en effet, qu'à écrire & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus ſimple, & donné tous leurs ſoins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne ſoit encore demeuré parmi eux quelques légeres traces des fugues & deſſeins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'eſt de quoi je pourrois citer pluſieurs exemples dans les Intermedes qui nous ſont connus, & entr'autre le mauvais quatuor qui eſt à la fin de la

Femme orgueilleuſe. Mais outre que ces choſes ſortent du caractere établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de ſemblable dans les Tragédies, & qu'il n'eſt pas plus juſte de juger l'Opéra Italien ſur ces farces, que de juger notre Théâtre François ſur l'*Impromptu de Campagne*, ou *le Baron de la Craſſe* : il faut auſſi rendre juſtice à l'art avec lequel les Compoſiteurs ont ſouvent évité dans ces Intermedes les pieges qui leur étoient tendus par les Poëtes, & ont fait tourner au profit de la regle des ſituations qui ſembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la Muſique, la plus difficile à traiter ſans ſortir de l'unité de mélodie, eſt le Duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la Lettre ſur Omphale a déjà remarqué que les Duo ſont hors de la Nature ; car rien n'eſt moins naturel que de voir deux perſonnes ſe parler à la fois durant un certain tems, ſoit pour dire la même choſe, ſoit pour ſe contredire, ſans jamais s'écouter ni ſe répondre. Et quand cette ſuppoſition pourroit s'admettre en certains cas, il eſt bien cer-

tain que ce ne ſeroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'eſt convenable ni à la dignité des perſonnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur ſuppoſe. Or, le meilleur moyen de ſauver cette abſurdité, c'eſt de traiter le plus qu'il eſt poſſible le Duo en Dialogue, & ce premier ſoin regarde le Poëte; ce qui regarde le Muſicien, c'eſt de trouver un chant convenable au ſujet, & diſtribué de telle ſorte, que chacun des Interlocuteurs parlant alternativement, toute la ſuite du Dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, ſans changer de ſujet, ou du moins ſans altérer le mouvement, paſſe dans ſon progrès d'une partie à l'autre, ſans ceſſer d'être une, & ſans enjamber. Quand on joint enſemble les deux parties, ce qui doit ſe faire rarement & durer peu; il faut trouver un chant ſuſceptible d'une marche par tierces, ou par ſixtes, dans lequel la ſeconde partie faſſe ſon effet ſans diſtraire l'oreille de la premiere. Il faut garder la dureté des diſſonances, les ſons perçans & renforcés, le fortiſſimo de l'Orcheſtre pour des inſtans de déſordre & de tranſport, où les Acteurs ſemblant

s'oublier eux-mêmes, [illegible] ment dans l'ame de tout [illegible] sible, & lui font éprouver [illegible] l'harmonie sobrement [illegible] instans doivent être rares & [illegible] art. Il faut par une [illegible] fectueuse avoir déja [illegible] le cœur à l'émotion, [illegible] l'autre se prêtent a ces [illegible] lens, & il faut qu'ils [illegible] dité qui convient a [illegible] quand l'agitation est [illegible] sauroit durer, & tout ce [illegible] de la Nature ne touche [illegible]

En disant ce que les [illegible] j'ai dit précisément ce [illegible] Opéra Italiens. Si [illegible] dre sur un Théâtre [illegible] que chanté par [illegible] accompagné par [illegible] sans en être [illegible] sec assister aux [illegible] d'Arbace, je le tiens [illegible] ceux de Lybie & d'[illegible]

Mais sans insister sur les [illegible] genre de Musique dont on n'a pas [illegible] l'idée à Paris, je puis vous citer un [illegible]

comique qui y eſt connu de tout le monde ; & je le citerai hardiment comme un modele de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, ſelon moi, rien ne manquera, quand il ſera bien exécuté, que des Auditeurs qui ſachent l'entendre : c'eſt celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo conoſco a quegl' occhietti*, &c. J'avoue que peu de Muſiciens François ſont en état d'en ſentir les beautés, & je dirois volontiers du Pergoleſe, comme Cicéron diſoit d'Homere, que c'eſt avoir déjà fait beaucoup de progrès dans l'Art, que de ſe plaire à ſa lecture.

J'eſpere, Monſieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article, en faveur de ſa nouveauté, & de l'importance de ſon objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu ſur une regle auſſi eſſentielle que celle de l'unité de mélodie ; regle dont aucun Théoricien, que je ſache, n'a parlé juſqu'à ce jour ; que les Compoſiteurs Italiens ont ſeuls ſentie & pratiquée, ſans ſe douter, peut-être, de ſon exiſtence ; & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expreſſion, & preſque tout le charme de la bonne Muſique. Avant

que

que de quitter ce ſujet, il me reſte à vous montrer qu'il en réſulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je ſemblois accorder tout l'avantage à la mélodie; & que l'expreſſion du chant donne lieu à celle des accords en forçant le Compoſiteur à les ménager.

Vous reſſouvenez-vous, Monſieur, d'avoir entendu quelquefois dans les Intermedes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'Entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra. Nous fûmes frappés dès le premier jour, de l'effet que produiſoit ſous ſes petits doigts, l'accompagnement du Clavecin; & tout le ſpectacle s'apperçut à ſon jeu précis & brillant que ce n'étoit pas l'Accompagnateur ordinaire. Je cherchai auſſi-tôt les raiſons de cette différence, car je ne doutois pas que le ſieur Noblet ne fût bon harmoniſte & n'accompagnât très-exactement: mais quelle fut ma ſurpriſe en obſervant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne rempliſſoit preſque jamais les accords, qu'il ſupprimoit beaucoup de

ions, & n'employoit très-souvent que deux doigts, dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la Basse! Quoi! disois-je en moi-même, l'harmonie complette fait moins d'effet que l'harmonie mutilée, & nos Accompagnateurs en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de tems fait plus d'harmonie, ou du moins, rend son accompagnement plus sensible & plus agréable! Ceci fut pour moi un problème inquiétant, & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres observations je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même maniere que le petit Bambin, & que, par conséquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la Basse étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer sur le reste, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde; & je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens,

ſi économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la Baſſe; pourquoi ils mettent tant de Contre-baſſes dans leurs Orcheſtres; & pourquoi ils font ſi ſouvent marcher leurs quintes (*) avec la Baſſe, au lieu de leur donner une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raiſon de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expreſſion que je remarquois dans la ſimplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre ſi compoſée, ſi froide & ſi languiſſante.

Je me ſouvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque conſonnance a ſon caractere particulier, c'eſt-à-dire, une maniere d'affecter

(*) On peut remarquer à l'Orcheſtre de notre Opéra, que dans la Muſique Italienne les quintes ne jouent preſque jamais leur partie quand elle eſt à l'octave de la Baſſe; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduiſent l'Orcheſtre ignoreroient-ils que ce défaut de liaiſon entre la Baſſe & le deſſus rend l'harmonie trop ſeche?

l'ame qui lui eſt propre ; que l'effet de la tierce n'eſt point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la ſixte. De même les tierces & les ſixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produiſent les tierces & les ſixtes majeures ; & ces faits une fois accordés, il s'enſuit aſſez évidemment que les diſſonances & tous les intervalles poſſibles ſeront auſſi dans le même cas. Expérience que la raiſon confirme, puiſque toutes les fois que les rapports ſont différens, l'impreſſion ne ſauroit être la même.

Or, me diſois-je à moi-même en raiſonnant d'après cette ſuppoſition, je vois clairement que deux conſonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique ſelon les regles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'eſt néceſſaire pour l'expreſſion dont j'ai beſoin, je peux riſquer d'affoiblir cette expreſſion par un troiſieme ſon, qui diviſant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera néceſſairement l'effet par ce-

ces, qui doivent néceſſairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'eſt donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute Muſique où l'harmonie eſt ſcrupuleuſement remplie, tout accompagnement où tous les accords ſont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expreſſion : ce qui eſt préciſément le caractere de la Muſique Françoiſe. Il eſt vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos ; mais s'il y a une regle pour aider au Compoſiteur à ſe bien conduire en pareille occaſion, c'eſt certainement celle de l'unité de mélodie que *j'ai tâché* d'établir ; ce qui ſe rapporte au caractere de la Muſique Italienne, & rend raiſon de la douceur du chant jointe à la force d'expreſſion qui y regnent.

Il ſuit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les regles élémentaires de l'harmonie, le Muſicien ne doit point ſe hâter de la prodiguer inconſidérément, ni ſe croire en état de compoſer parce qu'il

fait remplir des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impreſſions diverſes que les conſonnances, les diſſonances & tous les accords font ſur les oreilles ſenſibles; & ſe dire ſouvent à lui-même, que le grand art du Compoſiteur ne conſiſte pas moins à ſavoir diſcerner dans l'occaſion les ſons qu'on doit ſupprimer, que ceux dont il faut faire uſage. C'eſt en étudiant & feuilletant ſans ceſſe les chefs-d'œuvres de l'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis, ſi la nature lui a donné aſſez de génie & de goût pour en ſentir la néceſſité; car les difficultés de l'art ne ſe laiſſent appercevoir qu'à ceux qui ſont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviſeront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition, mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eue à les remplir, ils ſoupçonneront & chercheront les raiſons de cette ſimplicité trompeuſe; d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges ſous une feinte négligence, & que l'*arte che tutto fà, nulla ſi ſcuopre.*

Voilà, à ce qu'il me ſemble, la cauſe des effets ſurprenans que produit l'harmonie de la Muſique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit ſi peu. Ce qui ne ſignifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & diſcernement; ce n'eſt pas non plus à dire que pour ce choix le Muſicien ſoit obligé de faire tous ces raiſonnemens, mais qu'il en doit ſentir le réſultat. C'eſt à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choſes d'effet; c'eſt au Théoricien à en chercher les cauſes & à dire pourquoi ce ſont des choſes d'effet.

Si vous jettez les yeux ſur nos compoſitions modernes, ſur-tout ſi vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos Muſiciens ont ſi mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement ſuivi la route oppoſée; & s'il m'eſt permis de vous dire naturellement ma penſée, je trouve que plus notre Muſique ſe perfectionne en apparence, & plus elle ſe gâte en effet. Il étoit peut-être néceſſaire qu'elle vînt au point où elle eſt, pour accoutumer inſen-

ſiblement nos oreilles à rejetter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres airs que ceux dont nos Nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle eſt ſuſceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redeſcendre ou remonter au point où Lulli l'avoit miſe. Convenons que l'harmonie de ce célébre Muſicien eſt plus pure & moins renverſée, que ſes Baſſes ſont plus naturelles & marchent plus rondement, que ſon chant eſt mieux ſuivi, que ſes accompagnemens moins chargés naiſſent mieux ou ſurviennent en ſortent moins, que ſon recitatif eſt beaucoup moins maniéré, & par conſéquent beaucoup meilleur que le nôtre : ce qui ſe confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien recitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faiſons aujourd'hui : il étoit plus vif & moins traînant, on le chantoit moins, & on le ſentoit davantage. (*) Les cadences, les goûts de

(*) Cela ſe prouve par la durée des Opéras de Lulli, beaucoup plus grande aujourd'hui que de ſon tems, ſelon le rap-

[illegible] dans le nôtre; il [illegible] plus languiſſant, & [illegible] plus rien qui le [illegible] nous plaît d'appel- [illegible]

[illegible] & de réci- [illegible] Monſieur, que [illegible] quelques ob- [illegible] qui de- [illegible] mens [illegible] dont il [illegible]

[illegible] de nos Muſi- [illegible] d'un Opéra, par [illegible] Ces [illegible] Muſique Italienne [illegible] d'œuvres de génie [illegible]

[illegible]

les ſcenes de leurs Opéra, & réſervent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuſes lamentations, à qui il ne manque pour aſſoupir tout le monde, que d'être chantées juſte & ſans cris.

Dans les Opéra Italiens tous les airs ſont en ſituation & font partie des ſcenes. Tantôt c'eſt un pere déſeſpéré qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injuſtement, lui reprocher ſa cruauté : tantôt c'eſt un prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de ſévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'empire, ou de lui donner un cœur moins ſenſible. Ici c'eſt une mere tendre qui verſe des larmes en retrouvant ſon fils qu'elle croyoit mort. Là, c'eſt le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux paſſions impétueuſes. C'eſt ſur de telles paroles qu'il ſied bien de déployer toutes les richeſſes d'une Muſique pleine de force & d'expreſſion, & de rencherir ſur l'énergie de la Poéſie par celle de l'harmonie & du chant. Au

contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du ſujet, ne ſont qu'un miſérable jargon emmiellé, qu'on eſt trop heureux de ne pas entendre: c'eſt une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots ſonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manieres, excepté de celle qui pourroit leur donner du ſens. C'eſt ſur ces impertinens amphigouris que nos Muſiciens épuiſent leur goût & leur ſavoir, & nos Acteurs leurs geſtes & leurs poumons; c'eſt à ces morceaux extravagans que nos femmes ſe pâment d'admiration; & la preuve la plus marquée que la Muſique Françoiſe ne ſait ni peindre ni parler, c'eſt qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle eſt ſuſceptible, que ſur des paroles qui ne ſignifient rien. Cependant, à entendre les François parler de Muſique, on croiroit que c'eſt dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes paſſions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule choſe qu'il exprime ſont également inconnus. Il ne faut pas être ſur-

dans notre Opéra, mettent preſque tous les monologues François ſur un mouvement lent, & comme la meſure ne s'y fait ſentir ni dans le chant, ni dans la Baſſe, ni dans l'accompagnement, rien n'eſt ſi traînant, ſi lâche, ſi languiſſant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant; ils voudroient être triſtes & ne ſont qu'ennuyeux; ils voudroient toucher le cœur & ne ſont qu'affliger les oreilles.

Les Italiens ſont plus adroits dans leurs Adagio : car lorſque le chant eſt ſi lent qu'il ſeroit à craindre qu'il ne laiſſât affoiblir l'idée de la meſure, ils font marcher la baſſe par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque auſſi par des ſubdiviſions de notes, qui ſoutenant la voix & l'oreille en meſure, ne rendent le chant que plus agréable & ſur-tout plus énergique par cette préciſion. Mais la nature du chant François interdit cette reſſource à nos Compoſiteurs : car dès que l'Acteur ſeroit forcé d'aller en meſure, il ne pourroit plus développer ſa voix ni ſon jeu, traîner ſon chant, renfler, prolonger ſes

ſons, ni crier à pleine tête, & par conſéquent il ne ſeroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'eſt l'avantage de pouvoir exprimer tous les ſentimens & peindre tous les caracteres avec telle meſure & tel mouvement qu'il plaît au Compoſiteur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute ſon expreſſion du mouvement qu'on lui donne; elle eſt forcément triſte ſur une meſure lente, furieuſe ou gaie ſur un mouvement vif, grave ſur un mouvement modéré: le chant n'y fait preſque rien, la meſure ſeule, ou, pour parler plus juſte, le ſeul degré de vîteſſe détermine le caractere. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expreſſions pour tous les caracteres, des tableaux pour tous les objets. Elle eſt, quand il plaît au Muſicien, triſte ſur un mouvement vif, gaie ſur un mouvement lent, & comme je l'ai déjà dit, elle change ſur le même mouvement de caractere au gré du Compoſiteur; ce qui lui donne la facilité des contraſtes, ſans dépendre en

cela du Poëte & ſans s'expoſer à des contre-ſens.

Voilà la ſource de cette prodigieuſe variété que les grands Maîtres d'Italie ſavent répandre dans leurs Opéra, ſans jamais ſortir de la nature : variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les Muſiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens ſont donnés par le ſens des paroles, & qu'ils ſont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contre-ſens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reſte à parler, il me ſemble que pour en bien juger il faudroit une fois ſavoir preciſément ce que c'eſt ; car juſqu'ici je ne ſache pas que de tous ceux qui en ont diſputé, perſonne ſe ſoit aviſé de le définir. Je ne ſais, Monſieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuſe, c'eſt-à-dire, une déclamation dont toutes les inflexions ſe font par intervalles harmoniques. D'où il ſuit que comme chaque langue a une déclamation qui lui eſt propre, chaque langue doit

doit auſſi avoir ſon récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe très-bien comparer un récitatif à un autre, pour ſavoir lequel des deux eſt le meilleur ; ou celui qui ſe rapporte le mieux à ſon objet.

Le récitatif eſt néceſſaire dans les drames lyriques, 1°. Pour lier l'action & rendre le ſpectacle un. 2°. Pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendroit inſupportable. 3°. Pour exprimer une multitude de choſes qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Muſique chantante & cadencée. La ſimple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la tranſition de la parole au chant, & ſurtout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille ſe prête difficilement ; & forme un contraſte choquant qui détruit toute l'illuſion, & par conſéquent l'intérêt ; car il y a une ſorte de vraiſemblance qu'il faut conſerver, même à l'Opéra, en rendant le diſcours tellement uniforme, que le tout puiſſe être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le ſecours des accords augmente l'é-

nergie de la déclamation harmonieuſe ; & dédommage avantageuſement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il eſt évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque Langue que ce ſoit, ſi elle a d'ailleurs les conditions néceſſaires, eſt celui qui approche le plus de la parole ; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conſervant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'eſprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puiſſe être ſuſceptible.

Examinons maintenant ſur cette regle ce qu'on appelle en France, récitatif, & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation ? Comment concevrez-vous jamais que la Langue Françoiſe dont l'accent eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi modeſte, ſi peu chantant, ſoit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole & ces ſons ſoutenus & renflés, ou

plutôt ces [illegible] de cette partie de notre Musique [illegible] plus même que [illegible] exemple, [illegible] lire, les quatre [illegible] meuse reconnoissance [illegible] reconnoîtrez-vous [illegible] galités, quelques [illegible] voix dans un [illegible] de vif ni de passionné [illegible] gager celle qui le fait [illegible] la voix. Faites ensuite [illegible] nos Actrices ces mêmes vers sur [illegible] Musicien, & tâchez, si vous le pouvez, de supporter cette extravagante [illegible] lerie, qui passe à chaque instant de bas en haut & de haut en bas, parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix, & suspend le récit hors de propos pour *filer de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le sens!

Qu'on joigne à cela les frédons, les cadences, les ports-de-voix qui reviennent à chaque instant, & qu'on me dise quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette maussade perfi-

taille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif? qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puiſſe raiſonnablement vanter ce merveilleux récitatif François dont l'invention fait la gloire de Lulli?

C'eſt une choſe aſſez plaiſante que d'entendre les Partiſans de la Muſique Françoiſe ſe retrancher dans le caractere de la Langue, & rejetter ſur elle des défauts dont ils n'oſent accuſer leur idole, tandis qu'il eſt de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la Langue Françoiſe, doit être oppoſé preſque en tout à celui qui y eſt en uſage: qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles, n'élever ni n'abaiſſer beaucoup la voix, peu de ſons ſoutenus, *jamais* d'éclats, encore moins de cris; rien ſur-tout qui reſſemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainſi que dans leurs degrés. En un mot le vrai récitatif François, s'il peut y en avoir un, ne ſe trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lulli & de ſes ſucceſſeurs; dans quelque route nouvelle qu'aſſurément les Compoſiteurs

François, ſi fiers de leur faux ſavoir, & par conſéquent ſi éloignés de ſentir & d'aimer le véritable, ne s'aviſeront pas de chercher ſi-tôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce ſeroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai ſuppoſées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher auſſi rapidement que la parole, & être auſſi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les paſſions les plus véhémentes animent le diſcours, ſans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particuliere, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une maniere qui lui ſoit propre, & qui contribue à le diſtinguer des airs, où, pour conſerver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment; comment ſur-tout, quand

[illegible] à raison le tems de [illegible] nouvemens, on peut, [illegible] habilement mé- [illegible] l'Orchestre, par [illegible] & varies, ce que [illegible] chef d'œu- [illegible] par lequel il [illegible] (*), joindre [illegible] à toute la [illegible] sans jamais [illegible] je pourrois [illegible] sans nombre [illegible] dont on fait [illegible] aussi absurdes [illegible] mêle d'en [illegible] pouvoit pro- [illegible] sans connoître [illegible] à laquelle il est propre. [illegible] dans ces détails il fau- [illegible] créer un nouveau

(*) [illegible] Chabreili nous donne [illegible] quelque morceau de grand [illegible] pour faire entendre [illegible] Chansonniers [illegible] pour [illegible] Chansonniers [illegible] que moi la partie [illegible]

Dictionnaire, [illegible]
des termes pour [illegible]
çois des [illegible]
leur tenir [illegible]
du galimatias. [illegible]
compris [illegible]
ge qu'ils [illegible]
de science [illegible]
cepte la seule [illegible]
point [illegible]
affecté qui ne [illegible]
truction des [illegible]
pourroient [illegible]
leur ignorance [illegible]
apparente [illegible]

Par la même [illegible]
non plus le [illegible]
cet Hiver, [illegible]
Prophete & [illegible]
morceaux de Musique, [illegible]
l'autre François, [illegible]
La scene Italienne [illegible]
avec mille autres [illegible]
ou superieurs, [illegible]
peu de gens pourroient [illegible]
raison, & il se trouveroit [illegible]
parlé que pour le [illegible]

qui savoient déja ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la scene Françoise j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de plaisir, qu'étant le morceau consacré dans la Nation par les plus unanimes suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des Lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste, comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre, au moins par hypothese, c'est rendre à la Musique Françoise tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre; c'est la juger sur ses propres regles; de sorte que quand cette scene seroit aussi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre chose sinon que c'est de la Musique Françoise bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise Musique; il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en

peu de mots ce célebre monologue d'Armide, *enfin il eſt en ma puiſſance*, qui paſſe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les Maîtres donnent eux-mêmes pour le modele le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raiſon en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable ſatire, & M. Rameau lui-même ſe ſeroit bien gardé de mériter une ſemblable louange en pareil cas : car que peut-on penſer de plus mal conçu que cette régularité ſcholaſtique dans une ſcene où l'emportement, la tendreſſe & le contraſte des paſſions oppoſées mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuſe vient poignarder ſon ennemi. A ſon aſpect, elle héſite, elle ſe laiſſe attendrir, le poignard lui tombe des mains ; elle oublie tous ſes projets de vengeance, & n'oublie pas un ſeul inſtant ſa modulation. Les réticences, les interruptions, les tranſitions intellectuelles que le Poëte offroit au Muſicien, n'ont pas été une ſeule fois

ſaiſies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le Muſicien finit en *E ſi mi* comme il avoit commencé, ſans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, ſans avoir mis une ſeule fois dans la déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de ſon ame, ſans avoir donné la moindre expreſſion à l'harmonie : & je défie qui que ce ſoit d'aſſigner par la Muſique ſeule, ſoit dans le ton, ſoit dans la mélodie, ſoit dans la déclamation, ſoit dans l'accompagnement, aucune différence ſenſible entre le commencement & la fin de cette ſcene, par où le Spectateur puiſſe juger du changement *prodigieux qui s'eſt fait* dans le cœur d'Armide.

Obſervez cette Baſſe-continue : que de croches ! que de petites notes paſſageres pour courir après la ſucceſſion harmonique ! Eſt-ce ainſi que marche la Baſſe d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de groſſes notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il eſt poſſible, & ſeulement pour empêcher la voix du

récitant & l'oreille du Spectateur de s'égarer?

Mais voyons comment sont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut passer en effet pour un chef-d'œuvre de Poésie.

Enfin il est en ma puissance.

Voilà un *trille* (*), &, qui pis est, un repos absolu dès le premier vers, tandis que le sens n'est achevé qu'au second. J'avoue que le Poëte eût peut-être mieux fait d'omettre ce second vers, & de laisser aux Spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'Actrice; mais puisqu'il l'a employé, c'étoit au Musicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce superbe usurpateur!

Je pardonnerois peut-être au Musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier, s'il le permettoit un

---

(*) Je suis [illegible] le [illegible] parce que [illegible] de me servir de [illegible] il ne m'étoit pas [illegible] continuelles.

peu plus d'en changer dans les occaſions néceſſaires.

Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *ſommeil* ont été pour le Muſicien un piege inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit ſomme, dont il ſe réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'eſt par hazard qu'il a employé des ſons doux ſur le premier hémiſtiche, vous n'avez qu'à écouter la Baſſe : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dièſes pour rien.

Je vais percer ſon invincible cœur.

Que cette cadence finale eſt ridicule dans un mouvement auſſi impétueux ! Que ce *trille eſt froid* & de mauvaiſe grace ! Qu'il eſt mal placé ſur une ſyllabe brève, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un tranſport violent !

Par lui tous mes Captifs ſont ſortis d'eſclavage.
Qu'il éprouve toute ma rage !

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Re-

[illegible]
naut, [illegible]
vemens de la [illegible]
elle cherche [illegible]
& cette [illegible]
bien ces deux [illegible]
roient [illegible]
droient [illegible]
de ce [illegible]
des Spectateurs.

Voyons, [illegible]
ficien a [illegible]
cœur d'Armide. [illegible]
mettre un [illegible]
& les [illegible]
qu'il n'a [illegible]
où Armide [illegible]
& par conséquent [illegible]
Apres cette pause, [illegible]
ment dans le même [illegible]
cord, sur la même note [illegible]
de finir, passe successivement par [illegible]
sons de l'accord durant une mesure en-
tiere, & quitte enfin avec peine & dans
un moment où cela n'est plus necessaire,
le ton autour duquel il vient de tourner
si mal-à-propos.

Quel trouble me ſaiſit ? Qui me fait héſiter ?

Autre ſilence, & puis c'eſt tout. Ce vers eſt dans le même ton, preſque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puiſſe indiquer le changement prodigieux qui ſe fait dans l'ame & dans les diſcours d'Armide. La tonique, il eſt vrai, devient dominante par un mouvement de Baſſe. Eh Dieux! il eſt bien queſtion de tonique & de dominante dans un inſtant où toute liaiſon harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le déſordre & l'agitation! D'ailleurs, une légere altération qui n'eſt que dans la Baſſe, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y ſuppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le viſage, le geſte d'Armide, tout eſt changé, hormis ſa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux ſens différens, je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choiſi. Cependant il eſt incompa-

rablement plus vif, [illegible] mieux valoir ce qui [illegible] comme Lulli la fait parler, continue, s'attendrir en s'en demandant la cause, elle-même.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?

Puis tout d'un coup elle revient, à fureur par ce seul mot.

Frappons.

Armide, indignée comme je la conçois, après avoir hésité, rejette avec précipitation sa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?
Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainsi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car sa note décide si peu la déclamation, qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

. . . . . Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons.... je frémis! vengeons-nous.... je soupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la scene. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur

d'Armide. Qui croiroit que le Muſicien a laiſſé toute cette agitation dans le même ton, ſans la moindre tranſition intellectuelle, ſans le moindre écart harmonique, d'une maniere ſi inſipide, avec une mélodie ſi peu caractériſée & une ſi inconcevable mal-adreſſe, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte.

Achevons ; je frémis. Vengeons - nous ; je ſoupire.

le Muſicien dit exactement celui-ci.

Achevons ; achevons. Vengeons - nous ; vengeons - nous.

Les *trilles* ſont ſur - tout un bel effet ſur de telles paroles, & c'eſt une choſe bien trouvée que la cadence parfaite ſur le mot ſoupire !

Eſt-ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui ;
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers ſeroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entre eux, & que le ſecond ne finît pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites ſont toujours la mort de l'expreſſion, ſur-tout dans le récitatif François où elles tombent ſi lourdement.

Plus

Plus je le vois, plus ma vengeance est vaine.

Toute personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le second hémistiche est à contre-sens : la voix doit s'élever sur *ma vengeance*, & retomber doucement sur *vaine*.

Mon bras tremblant se refuse à ma rage.

Mauvaise cadence parfaite, d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!

Faites déclamer ce vers à Mlle. Dumesnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers : mais, le moyen de ne pas faire poindre *le jour!* je reconnois là le Musicien.

Je passe, pour abréger, le reste de cette scene, qui n'a plus rien d'intéressant ni de remarquable, que les contre-sens ordinaires & des trilles continuels, & je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il se peut, je le haïsse.

Cette parenthese, *s'il se peut*, me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien; quand on la trouve sur le

même ton, ſur les mêmes notes que *je le haïſſe*, il eſt bien difficile de ne pas ſentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la Muſique ſur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ſes gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui eſt à la fin de ce monologue, je veux bien, conſentir à n'en rien dire, & s'il y a quelques amateurs de la Muſique Françoiſe qui connoiſſent la ſcene Italienne qu'on a miſe en parallele avec celle-ci, & ſurtout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me ſauront gré ſans doute de ce ſilence.

Pour réſumer en peu de mots mon ſentiment ſur le célebre monologue, je dis que ſi on l'enviſage comme du chant, on n'y trouve ni meſure, *ni caractere*, *ni mélodie*: ſi l'on veut que ce ſoit du récitatif, on n'y trouve ni naturel ni expreſſion, quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de ſons filés, de trilles & autres ornemens du chant bien plus ridicules encore dans une pareille ſituation qu'ils ne le ſont communément dans la Muſique Françoiſe. La modulation en eſt réguliere, mais puérile par cela même,

ſcholaſtique, ſans énergie, ſans affection ſenſible. L'accompagnement s'y borne à la Baſſe-continue, dans une ſituation où toutes les puiſſances de la Muſique doivent être déployées; & cette Baſſe eſt plutôt celle qu'on feroit mettre à un Ecolier ſous ſa leçon de Muſique, que l'accompagnement d'une vive ſcene d'Opera, dont l'harmonie doit être choiſie & appliquée avec un diſcernement exquis pour rendre la déclamation plus ſenſible & l'expreſſion plus vive. En un mot, ſi l'on s'aviſoit d'exécuter la Muſique de cette ſcene ſans y joindre les paroles, ſans chanter ni geſticuler, il ne ſeroit pas poſſible d'y rien démêler d'analogue à la ſituation qu'elle veut peindre & aux ſentimens qu'elle veut exprimer, & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuſe ſuite de ſons modulée au hazard & ſeulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fit encore un grand effet au théâtre, parce que les vers en ſont admirables & la ſituation vive & intéreſſante. Mais ſans les bras & le jeu de l'Actrice, je ſuis perſuadé que

perſonne n'en pourroit ſouffrir le récitatif, & qu'une pareille Muſique a grand beſoin du ſecours des yeux pour être ſupportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni meſure ni mélodie dans la Muſique Françoiſe, parce que la langue n'en eſt pas ſuſceptible; que le chant François n'eſt qu'un aboyement continuel, inſupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en eſt brute, ſans expreſſion & ſentant uniquement ſon rempliſſage d'Ecolier; que les airs François ne ſont point des airs; que le récitatif François n'eſt point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de Muſique & n'en peuvent avoir; (*) ou que ſi

(*) Je n'appelle pas avoir une Muſique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la ſienne, & j'aimerois mieux que nous gardaſſions notre mauſſade & ridicule chant, que d'aſſocier encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoiſe. Ce dégoûtant aſſemblage, qui peut-être ſera déſormais l'étude de nos Muſiciens, eſt trop monſtrueux pour être admis, & le caractere de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pieces comiques pourront-elles paſſer en faveur de la ſymphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne ſera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique, l'ouvrage d'un homme de talent qui

jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux.

Je ſuis, &c.

---

paroît avoir écouté la bonne Muſique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'auſſi près qu'il étoit poſſible; ſes accompagnemens ſont bien imités ſans être copiés, & s'il n'a point fait de chant, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire. Jeunes Muſiciens qui vous ſentez du talent, continuez de mépriſer en public la Muſique Italienne, je ſens bien que votre intérêt préſent l'exige; mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette Muſique, ſi vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos Camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.

LETTRE

D' UN

SYMPHONISTE

De l'Académie Royale de Muſique,

A ſes Camarades de l'Orchestre.

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons; les bouffons ſont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les ſymphonies de M. de Lulli, nous n'aurons plus ſi chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orcheſtre. Convenez, Meſſieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer *cette chienne de Muſique*, où la meſure alloit ſans miſéricorde, & n'attendoit jamais que nous puiſſions la ſuivre. Pour moi quand je me ſentois obſervé par quelqu'un de ces maudits Habitans du coin de la Reine, & qu'un reſte de mauvaiſe honte m'obligeoit de jouer à peu près ce qui étoit ſur ma partie, je me trouvois le plus embarraſſé du monde, & au bout d'une ligne ou

deux ne sachant plus ou l'en étois, je feignois de compter les pauses, ou bien je me tirois d'affaire, en sortant pour aller pisser.

Vous ne sauriez croire [illegible] a fait cette Musique [illegible] jusqu'où s'étendoit [illegible] d'ignorance [illegible] noisseurs [illegible] quarante fois [illegible] croyoit en droit de [illegible] nous jouyons [illegible] très-fréquemment [illegible] teurs. Il n'y avoit pas [illegible] gens qu'on appelle [illegible] phes, qui sans le [illegible] une Académie Royale [illegible] ce de critiquer effrontément [illegible] nes de notre sorte. Enfin [illegible] ment qu'enfreignant [illegible] tiques & respectables privilèges [illegible] obliger les Officiers du Roi [illegible] Musique, & à jouer tout [illegible] l'instrument pour lequel [illegible]

Hélas! Qu'est devenu le [illegible] de notre gloire? Que sont devenus ces jours fortunés, où d'une voix [illegible]

nous paſſions parmi les anciens de la Chambre des Comptes & les meilleurs Bourgeois de la rue Saint Denis pour le premier Orcheſtre de l'Europe, où l'on ſe pâmoit à cette célebre ouverture d'Iſis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logiſtille de Roland, & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit juſqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre. Maintenant chacun ſe mêle impudemment de contrôler notre exécution, & parce que nous ne jouons pas trop juſte & que nous n'allons gueres bien enſemble, on nous traite ſans façon de racleurs de boyau, & l'on nous chaſſeroit volontiers du Spectacle, ſi les ſentinelles, qui ſont ainſi que nous au ſervice du Roi, & par conſéquent d'honnêtes gens & du bon parti, ne maintenoient un peu la ſubordination: mais, mes chers Camarades, qu'ai-je beſoin, pour exciter votre juſte colere, de vous rappeller notre antique ſplendeur, & les affronts qui nous en ont fait déchoir? Ils ſont tous préſens à votre mémoire, ces affronts cruels, & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuſe

cause, combien vous êtes peu disposés à les endurer. Oui, Messieurs, c'est cette dangereuse Musique étrangere qui, sans autre secours que ses propres charmes, dans un pays où tout étoit contre elle, a failli détruire la nôtre qu'on joue si à son aise. C'est elle qui nous perd d'honneur, & c'est contre elle que nous devons tous rester unis jusqu'au dernier soupir.

Je me souviens qu'avertis du danger par les premiers succès de la Serva Padrona, & nous étant assemblés en secret pour chercher les moyens d'estropier cette Musique enchanteresse, le plus qu'il seroit possible, l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frere (*),

---

(*) Il y a quelques jours que policonnant avec lui à l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire, je surpris dans sa poche un papier qui contenoit cette scandaleuse Epigramme;

O Pergolese inimitable,
Quand notre Orchestre impitoyable
Te fait crier sous son lourd Violon,
Je crois qu'au retour de la Fable
Marsyas écorche Apollon.

Ils sont comme cela deux ou trois dans l'Orchestre qui s'avisent de blâmer vos [illegible], qui [illegible] publiquement ap-

s'aviſa de dire d'un ton moitié goguenard, que nous n'avions que faire de tant délibérer, & qu'il falloit hardiment la jouer tout de notre mieux : jugez de ce qu'il en ſeroit arrivé ſi nous euſſions eu la mal-adroite modeſtie de ſuivre cet avis, puiſque tous nos ſoins, joints à nos grands talens pour laiſſer aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaiſir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le Public de ſentir les beautés de la Muſique Italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Muſique, & les oreilles des Spectateurs avec une intrépidité ſans exemple, & capable de rebuter les plus déterminés Bouffoniſtes. Il eſt vrai que l'*entrepriſe étoit hazardeuſe*, & que partout ailleurs la moitié de notre bande ſe ſeroit fait mettre vingt fois au cachot ; mais nous connoiſſons nos droits, & nous en uſons. C'eſt le Public, s'il ſe plaint, qui ſera mis au cachot.

---

prouver la Muſique Italienne, & qui ſans égards pour le Corps, veulent ſe mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies, & nous ne voulons ſouffrir que des Camarades qui faſſent cauſe commune avec nous.

Non contens de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaiſe volonté ; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faiſions à leur Muſique, & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet, en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons ſujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puiſſant intérêt commun, & par le deſir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraſer de pauvres Etrangers, qui ignorant les myſteres de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partiſans que les oreilles ſenſibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaiſir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne ſavoient pas, les bonnes Gens, que ce plaiſir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition. Ils ſont prêts à la recevoir enfin, ſans même qu'ils s'en doutent, car pour qu'ils la ſentent davantage, nous aurons la ſatisfaction de les voir congédiés bruſquement, ſans être avertis, ni payés, & ſans

qu'ils aient eu le tems de chercher quelque aſyle où il leur ſoit permis de plaire impunément au Public.

Nous eſpérons auſſi, pour la conſolation des vrais Citoyens, & ſur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre; que les Comédiens François, délaiſſés de tout le monde & ſurchargés d'affronts, ſeront bientôt obligés à fermer le leur, ce qui nous ſera d'autant plus de plaiſir que le coin de la Reine eſt compoſé de leurs plus ardens partiſans, dignes admirateurs des farces de Corneille, Racine & Voltaire, ainſi que de celles des Intermedes. C'eſt ainſi que les Etrangers, qui ont tous la groſſiéreté de rechercher la Comédie Françoiſe & l'Opéra Italien, *ne trouvant plus à Paris que* la Comédie Italienne & l'Opéra François, monumens précieux du goût de la Nation, ceſſeront d'y accourir avec tant d'empreſſement; ce qui ſera un grand avantage pour le Royaume, attendu qu'il y ſera meilleur vivre, & que les loyers n'y ſeront plus ſi chers.

Tout ce que nous avons fait eſt quelque choſe, & ce n'eſt pas encore aſſez.

J'ai découvert un fait, ſur lequel il eſt bon que vous ſoyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occaſion; c'eſt que le Sieur Bambini, encouragé par le ſuccès de la Bohémienne, prépare un nouvel Intermede qui pourroit bien paroître encore avant ſon départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermedes, car nous aſſurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tout faits par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Meſſieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne ſoit mis au Théâtre, ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, ſur-tout s'il eſt bon, afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, & que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité & à reſpecter nos déciſions. Dans cette vue, je me ſuis adroitement inſinué chez le Sieur Bambini, ſous prétexte d'amitié; & comme le bon-homme ne ſe défioit de rien, car il n'a pas ſeulement l'eſprit

de voir les tours que nous lui jouons ; il m'a ſans myſtere montré ſon Intermede. Le titre en eſt, l'*Oiſeleuſe Angloiſe*, & l'Auteur de la Muſique eſt un certain *Jommelli*. Or vous ſaurez que ce *Jommelli* eſt un de ces ignorans d'Italiens qui ne ſavent rien, & qui font, on ne ſait comment, de la Muſique raviſſante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loiſir les moyens, j'ai examiné la partition avec autant de ſoin qu'il m'a été poſſible ; malheureuſement, je ne ſuis pas, non-plus que les autres, fort habile à déchiffrer, mais j'en ai vu ſuffiſamment pour connoître que cette ſymphonie ſemble faite exprès pour favoriſer nos projets : elle eſt *fort coupée, fort variée, pleine* de petits jours, de petites réponſes de divers inſtrumens qui entrent les uns après les autres ; en un mot, elle demande une préciſion ſinguliere dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela ſans affectation & d'un air tout-à-fait naturel : pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les Diables ; cela ſera

délicieux. Voici donc un projet de réglement que nous avons médité avec nos illustres Chefs, & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe, qui en toute occasion ont si bien mérité du bon parti, & fait tant de mal à la bonne Musique.

I.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire, employée avec succès dans les autres Intermedes : mais avant que de mal parler de celui-ci, on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en est médiocre nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues, afin qu'on attende des prodiges & qu'on se trouve plus loin de compte à la premiere représentation. Si malheureusement la Musique se trouve bonne, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, nous en parlerons avec dédain, avec un mépris outré, comme de la plus misérable chose qui ait été faite, notre jugement séduira les fois qui ne se rétractent jamais que quand [illegible]

raiſon, & le plus grand nombre ſera pour nous.

II.

Il ſaudra jouer de notre mieux aux répétitions, pour diſculper les chefs à qui l'on reprocheroit ſans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions juſqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne ſeront pas pour cela à pure perte, car c'eſt-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux repréſentations le plus diſcordans qu'il ſera poſſible.

III.

L'accord ſe prendra, ſelon la regle, ſur l'avis du premier Violon, attendu qu'*il eſt ſourd.*

IV.

Les Violons ſe diſtribueront en trois bandes dont la premiere jouera un quart-de-ton trop haut, la deuxieme un quart-de-ton trop bas, & la troiſieme jouera le plus juſte qu'il lui ſera poſſible. Cette cacophonie ſe pratiquera facilement, en

hauſſant

hauſſant ou baiſſant ſubtilement le ton de l'Inſtrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois, il n'y a rien à leur dire & d'eux-mêmes ils iront à ſouhait.

V.

On en uſera pour la meſure à-peu-près comme pour le ton, un tiers la ſuivra, un tiers l'anticipera, & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons ſe garderont ſur-tout d'être enſemble, mais partant ſucceſſivement, & les uns après les autres, ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des Violoncelles ils ſont exhortés d'imiter l'exemple edifiant de l'un d'entr'eux qui ſe pique avec une juſte fierté, de n'avoir jamais accompagné un Intermede Italien dans le ton, & de jouer toujours majeur quand le mode eſt mineur, & mineur quand il eſt majeur.

V I.

On aura grand ſoin d'adoucir les *forts* & de renforcer les *doux*, principalement

ſous le chant; il faudra ſur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera, car il eſt ſur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne ſoit entendue.

VII.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'eſt de forcer les ſeconds autant qu'il ſera poſſible, & d'adoucir les premiers afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du ſecond deſſus; il faudra auſſi engager Durand à ne pas ſe donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles ſont à l'octave de la Baſſe, afin que ce défaut de liaiſon entre les Baſſes & les deſſus rende l'harmonie plus ſéche.

VIII.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler ſur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, ſur-tout lorſqu'ils ne pourront pas jouer le ſimple, afin de donner le change ſur leur maladreſſe, de barbouiller toute la Muſique,

& de montrer qu'ils ſont au-deſſus des loix de tous les Orcheſtres du monde.

IX.

Comme le Public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari, ſi nous nous appercevons qu'il nous obſerve de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets: Alors, tandis que trois ou quatre Violons joueront comme ils ſavent, tous les autres ſe mettront à s'accorder durant les airs, & auront ſoin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuides préciſément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Muſique ſans qu'on ait rien à nous dire, car encore faut-il bien s'accorder. Que ſi l'on nous reprenoit là-deſſus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer auſſi faux qu'il nous plairoit. Ainſi ſoit qu'on nous permette d'accorder, ſoit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au ſcandale & à la profanation ; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le ſéjour des Dieux par des Bateleurs ; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne ſont pas des Bateleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent & geſticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point, que la petite Tonelli ſe ſert de ſes bras pour faire ſon rôle avec une intelligence & une gentilleſſe ignominieuſe, au lieu que l'Illuſtre Mlle. Chevalier ne ſe ſert des ſiens que pour aider à l'effort de ſes poumons, ce qui eſt beaucoup plus décent ; qu'au ſurplus il n'y a que le talent qui déroge & *que nos Acteurs* n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir auſſi que la Muſique Italienne déshonore notre Théâtre, par la raiſon qu'une Académie Royale de Muſique doit ſe ſoutenir avec la ſeule pompe de ſon titre & ſon privilege, & qu'il n'eſt pas de ſa dignité d'avoir beſoin pour cela de bonne Muſique.

XI.

La plus eſſentielle précaution que nous avons à prendre en cette occaſion, eſt de tenir nos délibérations ſecretes. De ſi grands intérêts ne doivent point être expoſés aux yeux d'un vulgaire ſtupide, qui s'imagine ſollement que nous ſommes payés pour le ſervir. Les Spectateurs ſont d'une telle arrogance, que ſi cette Lettre venoit à ſe divulguer par l'indiſcrétion de quelqu'un de vous, ils ſe croiroient en droit d'obſerver de plus près notre conduite, ce qui ne laiſſeroit pas d'avoir ſon incommodité; car enfin, quelque ſupérieur qu'on puiſſe être au Public, il n'eſt point agréable d'en eſſuyer les clabauderies.

Voilà, Meſſieurs, quelques articles préliminaires, ſur leſquels il nous paroît convenable de ſe concerter d'avance; à l'égard des diſcours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en queſtion ſera en train, comme ils doivent être modifiés ſur la maniere dont on le reçevra, il eſt à propos de réſerver à ce

tems-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'eſt juſqu'ici comporté ſi convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul ſe démente là-deſſus au moment de couronner l'œuvre ; & nous eſpérons que ſi l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne ſera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'eſt ainſi qu'après avoir expulſé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable ; bientôt le ſuccès, ou du moins la chûte des pieces dépendra de nous ſeuls ; les Auteurs ſaiſis d'une juſte crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher, & d'une bande de *miſérables racleurs pour laquelle* on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges ſuprêmes de l'Opéra François, & les arbitres ſouverains de la chaconne & du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, mes chers Camarades, &c.

FIN.

TABLE*

DES DIFFERENTES PIECES

contenues dans ce Volume.

Narciſſe ou l'Amant de lui-même,	Page 1
Préface.	5
L'Engagement téméraire.	63
Les Muſes Galantes.	151
Le Devin du Village.	196
Lettre à M. le Nieps.	222
Pygmalion, Scene Lyrique.	239
Pieces en Vers.	252
Lettre ſur la Muſique Françoiſe.	269
Lettre d'un Symphoniſte.	358

Fin de la Table.

* Table in-8°. *Théâtre & Poéſies.*

DEC 3 0 1961